DISCOURS
DE MORALE,

SUR L'HONNEUR, L'OPINION, LES DEVOIRS, LES PASSIONS, LE BONHEUR ET LES PLAISIRS, &c.

ADRESSÉS

A UN JEUNE SEIGNEUR.



A CAMBRIDGE,

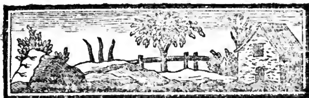
Et se trouve à PARIS;

Chez DE SENNE, Libraire de Monseigneur Comte d'Artois, au Palais Royal, N°. 2 & 3.

1788.

Scilicet fublime & erectum ingenium, pulchritudinem ac fpeciem excelfæ magnæque gloriæ vehementiùs quàm cautè appetebat; mox mitigavit ratio & ætas : retinuitque, quod eft difficillimum, ex fapientia modum...... Nec *Agricola* licenter, more juvenum qui militiam in lafciviam vertunt, neque fegniter ad voluptates & commeatus titulum tribunatûs & infcitiam rettulit; fed nofcere provinciam, nofci exercitui, difcere à peritis, fequi optimos, nihil appetere ob jactationem, nihil ob formidinem recufare :..., fimul fuis virtutibus, fimul vitiis aliorum, in ipfam gloriam præceps.....

Tacit. Agr. c. 4, 5 & 41.



DISCOURS DE MORALE.

DISCOURS PREMIER.

Du bonheur et de l'honneur.

I. *Examen des causes du bonheur.*

Vous n'avez pas dix-sept ans, Monsieur, et vous me quittez, après quatre années passées avec moi. Eh bien, vous vous serez un gouverneur. Veuillez seulement ce qui est le mieux, veuillez avec force, avec suite : tout est possible à celui qui, n'ignorant pas ses véritables intérêts, les soutient de toute la volonté d'un homme.

Dès aujourd'hui j'abdique mon pouvoir : je sépare nos appartemens : vous recevrez seul vos maîtres d'exercices : vous ordonnerez de vos études,

comme de tout ce qui vous concerne. Si je continue à vous accompagner, ce n'eſt plus pour vous rien preſcrire, ni pour vous ſurveiller; c'eſt afin de paſſer avec mon ami, les derniers jours qui précéderont une longue abſence; car vous êtes mon ami : nos cœurs nous le diſent. Ne regardez donc point ce qui va ſuivre comme une leçon d'inſtituteur; ce ſont de tendres conſeils d'une amitié bien vraie; c'eſt l'abregé de tous ceux qu'elle vous a donnés, & la preuve la moins équivoque du deſir que j'ai que vous ſoyiez heureux.

Qu'eſt-ce qu'être heureux? La grande queſtion, Monſieur! & combien elle occupe tous les enfans de Noé, les grands, les petits, juſqu'au *bambin* qu'on allaite, & qui ſemble ne pas penſer encore, juſqu'au vieillard qui n'a plus qu'une heure à vivre!

Être heureux!....... Mais ne me trouveriez-vous pas trop hardi, ſi je prétendois réſoudre auſſi promptement ce problême ſi difficile? Des Philoſophes, des Orateurs, des Poëtes ont écrit ſur le bonheur. Ils vouloient que le nôtre ne pût être différent du leur, de celui du moins qu'ils imaginoient pour eux : je ne ſuis point un homme célèbre, & cet écrit n'eſt deſtiné que pour vous: auſſi j'y veux éviter de généraliſer me idées : cherchons enſemble, non un bonheur commun à tous, mais le vôtre; & pour être plus certains de le

trouver où il eſt, informons-nous en même-temps où il n'eſt pas.

Je ne vous dirai pas, Monſieur, qu'une naiſſance illuſtre, ni qu'une grande fortune vous en éloignent: il me ſemble au contraire qu'aux yeux de la ſageſſe même, les avantages de la nature & du ſort doivent être des moyens de bonheur : ils le compliquent à la vérité; mais ils l'augmentent: & pourvû qu'on ſache les diriger avec conſtance vers leur but véritable, ils y font arriver plus ſûrement, & ils y maintiennent : comment avez-vous réſolu de vous en ſervir?

Abuſerez-vous de votre naiſſance, du crédit de vos parens, du rang que le Roi vous donne, pour vous croire au-deſſus des autres, pour leur faire ſentir, pour leur laiſſer ſoupçonner, ſans qu'ils ſe l'attirent, que vous avez cette opinion de vous? Non; vous m'avez dit cent fois qu'il vous ſeroit inſupportable d'être humilié, que vous vous garderiez d'humilier jamais perſonne.

Croirez-vous que tant d'heureuſes prérogatives vous diſpenſent d'avoir de l'ordre, vous permettent d'affronter le public, d'engager vos biens, de voler vos créanciers? Non; vous m'avez encore dit, et vous avez remarqué ſouvent que la naiſſance avoit beſoin d'être étayée de la conſidération perſonnelle & de la fortune. On eſt heureux dans la médiocrite,

ſans doute ; on l'eſt à moins : combien de miſérables le ſont ! Mais qu'il faut de vertu pour le demeurer, lorſqu'on a perdu, par ſa faute, la ſource du bien-être qu'on a goûté, des bienfaits qu'on a pris plaiſir à répandre ! Ajoutons que la ruine, quand on ſe l'eſt attirée, avilit, couvre d'opprobre, & qu'il vous ſera toujours impoſſible de vivre à la fois heureux & déshonoré.

Je ſais trop ce que vous penſez ſur la fortune, pour qu'il me ſemble néceſſaire d'obſerver que vous ne mettrez pas votre bonheur à augmenter la vôtre, par trop de rigueur dans la perception de vos droits, par aucun de ces genres d'induſtrie, où l'amour des hommes & de la patrie, l'amitié, la bienveillance, tous les ſentimens nobles ſont eſtimés au-deſſous du plus vil intérêt. Dans ce commerce honteux, c'eſt ſur-tout de l'honneur que l'on trafique........ de l'honneur ! Votre ame s'éveille à ce mot, & comprend ce qu'il exprime. Ah, je n'en ſuis pas ſurpris ! L'idole des cœurs françois & de tous les cœurs genéreux qui ſoient au monde, méritoit le culte du vôtre.

I I. *De l'honneur.*

La langue a pu varier; le mot *honneur* & beaucoup d'autres, ne plus repréſenter la même idée. Mais les idées ſont éternelles, comme les ſentimens ;

& dès qu'un homme a paru incapable de rien faire, de rien projetter même qui fût contraire à l'ordre, opposé à la vérité, aux lumières de la raison, aux avertissemens de la conscience, dès qu'il s'est montré susceptible de suivre obstinément son devoir, de s'enflammer à propos pour le soutien d'une bonne cause; de quelque nom qu'on l'ait apellé, on en a conçu l'idée que nous avons d'un homme d'honneur. Ainsi donc l'honneur consiste dans la constante habitude, & l'inébranlable volonté de faire le bien selon sa charge & ses moyens, et, quoiqu'il arrive, de ne rien risquer dont la paix d'une conscience délicate puisse être altérée. Consultez souvent, Monsieur, respectez toute votre vie cette voix secrette qui prononce au-dedans de nous, ses arrêts sur nos pensées & sur nos actions. Celui qui n'étudie pas assez ses dispositions & ses motifs, s'imagine quelquefois les dérober aux hommes : entraîné par le délire des passions, il ira peut-être, afin de se tromper soi-même, jusqu'à oser croire qu'il abuse la divinité; mais l'homme d'honneur ne cherche point à s'égarer : il ne le pourroit pas; involontairement & par la seule suite du mouvement qu'il s'est imprimé, il se guide, il redresse ses penchans vicieux, & s'excite à la vertu.

I I I. *Point de bonheur ſans l'honneur.*

Le bonheur eſt inſéparable de l'honneur. J'admire l'ordre éternel qui le veut ainſi : n'oubliez jamais que ſans la paix intérieure, il ne peut y avoir d'homme heureux ; au contraire, ſi l'on faiſoit abſtraction de toutes les convenances d'état, des deſirs, des beſoins; des obligations qu'elles ajoutent à l'œuvre de la nature, il eſt certain, il eſt indubitable que tous également, nous trouverions en nous & dans cette douce paix, le plus haut degré de la félicité humaine. Or, votre état n'eſt pas vous : la fortune a ſes revers, le rang ſa ſolitude. Placé vis-à-vis de ſoi-même, accablé d'une diſgrace, quelles doivent-être les réflexions d'un grand Seigneur, que le repos de l'ame abandonne encore, & que le remords pourſuit ? Un tigre que la force & la ruſe font régner dans les montagnes, déſole toute la contrée, s'engraiſſe de carnage, &, tant que dure ſa tyrannie, ſemble croire que ſes jouiſſances ne finiront point; mais dans la cage de fer où le chaſſeur vient de l'enfermer, il ſe livre au déſeſpoir, à la rage : s'il paſſoit une biche, l'objet des mépris d'un tigre, & ſi le priſonnier pouvoit parler, il s'écrieroit : *l'heureuſe créature !*....... L'homme puiſſant qui ſe reproche ſes injuſtices, quand l'heure des chagrins eſt venue,

eſt ce tigre dans une cage de fer : il ſe déplaît, il devient ſon propre tourment : les principes d'honneur qu'il a abandonnés, il ne s'en ſouvient que pour ſon ſupplice : incapable d'une réſolution courageuſe, parce qu'il a vécu ſans ſe contraindre, il n'oſe ſe propoſer un changement qui relevroit à ſes yeux ſa nobleſſe : il ſe dépite, il rugit; & s'il penſe à la vie innocente & tranquille d'un pauvre Laboureur, il l'envie, il la deſire à la place de la ſienne; il envieroit celle du dernier des hommes : tout ce qu'il peut vouloir, c'eſt de n'être plus lui, c'eſt d'échapper à ſon cœur........ En vain! en vain! on n'a pas vu de tigre ceſſer de mordre les grilles de ſa priſon, ni d'homme injuſte ſe conſolant dans la fortune.

Que le ſort d'un homme d'honneur eſt différent! les impreſſions ſacrées de la juſtice, de l'humanité, de l'ordre ont réglé ſa conduite; il a prévenu les remords par les ſacrifices : il s'eſt maintenu dans la néceſſité de ſe juger : la diſſipation cauſée par les affaires ou les plaiſirs, ne l'a point ſouſtrait à ſa cenſure : il a trouvé des flateurs, mais il ne s'eſt point flatté : il a eu quelques foibleſſes, mais il a ſu s'en punir, & ne s'eſt point laiſſé corrompre. Cherchant toujours au fond de ſon ame le témoignage d'une intention légitime, le principe inaltérable d'un bonheur indépendant, il ne s'eſt point

manqué au milieu de la foule; il ſe retrouvera ſeul ſans effroi : il n'aura point de honte, en conſidérant ſa chûte : l'ouvrage de l'intrigue & du haſard lui eſt étranger. Nous verrons quels autres dédommagemens l'attendent : & regretta-t-il amèrement ſa fortune, la louange de la plus ſaine partie du public, les fidèles empreſſemens de ſes amis lui offriroient de quoi ſe conſoler.

Il faut donc, pour ſon propre intérêt, tenir aux ſaintes loix de l'honneur : vous ne l'ignorez pas; mais vous faites plus, vous aimez l'honneur pour lui-même : j'atteſte, avec une joie véritable & vive, que dans votre jeuneſſe, dans l'âge où l'on ne prévoit rien, où l'on ne ſait rien, où l'imagination ſeule travaille à ſe créer un avenir, & l'embellit de tous ſes charmes, l'honneur vous a conſtamment trouvé docile : c'eſt ce qui me perſuade ſur-tout que vous continuerez à lui obéir.

I V. *Délicateſſe de l'honneur : s'examiner ſoi-même : être vrai.*

Les regles que l'honneur impoſe, ont cela de ſévère, qu'il eſt preſque impoſſible de les retrouver lorſqu'on les a perdues. D'un autre côté, celui qui les connoît, ne s'en peut écarter que par ſa faute : ſourd une fois, il eſt cruel, mais preſque

néceſſaire, qu'on le demeure toute ſa vie. Vous préviendrez ce malheur extrême : non-ſeulement vous écouterez la voix de l'honneur, dans les grandes circonſtances, quand parmi les combats de vos diverſes facultés, il réclamera ſes droits auguſtes, mais vous le chercherez, vous voudrez l'entendre ſans ceſſe, vous l'interrogerez, dans la crainte qu'il ne vienne à ſe taire : vous deſcendrez dans votre intérieur, pour vous y entretenir avec lui : vous ne paſſerez pas un jour ſans examiner l'état de votre ame. Cette revue morale ne ceſſeroit de vous plaire, que ſi vous renonciez à vous eſtimer.

Vos mœurs doivent annoncer, Monſieur, que l'honneur vous eſt cher : il faut même le prouver par vos diſcours. Ce n'eſt pas tout de lui conformer ſes ſentimens, & d'agir comme on penſe, il faut auſſi ne pas parler autrement qu'on ne penſe: L'homme d'honneur eſt eſſentiellement vrai. Comment ſoutiendra-t-il cet examen dont je vous parlois, ſi une fois, ſi pluſieurs fois dans le jour, il a manqué à ſa parole, ou trahi la vérité ? Car l'honneur eſt pour la vérité, un défenſeur, un frère. Honorez-les juſques dans les converſations, juſques dans l'amuſement : ne compromettez point leurs noms : lorſqu'on y attache un ſens reſpectable, on ne les emploie qu'avec réſerve.

V. *Hypocrisie & affectation d'honneur. Le faux honneur.*

Celui de l'*honneur*, vous ne le verrez que trop, représente quelquefois des objets qui ne sont point lui, & qu'il n'avoue pas. L'orgueil, la vanité, l'intérêt en prennent le masque, usurpent ses titres. Vous observerez qu'entre les hommes, les plus éloignés de la chose, sont ceux qui ont le plus souvent le mot à la bouche. L'affectation décèle l'hypocrisie, & la prétention, l'indignité. Cette remarque peut vous servir à éviter d'être dupe. Du reste, ayez l'honneur véritable, reconnoissez-le aux traits qui lui sont propres, & laissez à chacun le sien.

Vous verrez de jeunes étourdis faire consister l'honneur à prononcer une insulte échappée dans la colère ou méditée de sang-froid : quelques-uns à parvenir, n'importe comment à leurs fins, n'importe lesquelles ; un grand nombre, à inventer les modes, ou à les surpasser en extravagance ; ceux-ci, le placer dans l'excès de leur dépense ; ceux-là, dans le nombre de leurs maîtresses. Il n'y a pas, jusqu'à l'excès du manger & du boire, jusqu'à la frénésie du jeu, dont certains esprits ne s'enorgueillissent. Ah ! c'est que les passions les plus honteuses, quand nous avons négligé de les asservir, nous ont

bientôt ſubjugués. Elles éteignent la raiſon, elles aveuglent l'ame, & la livrent à une conſcience qu'elles ont pervertie. Le deſpotiſme oriental défend à ſes eſclaves de s'éclairer, & leur donne de fauſſes idées de l'honneur : pour les maintenir ſous le joug & dans l'opprobre, il a pris exemple des paſſions.

« L'évangile, en nous les interdiſant, dit Maſſil-
» lon, n'a fait que pourvoir à la tranquilité de
» de notre cœur, & nous rendre toute ſon éléva-
» tion & toute ſa nobleſſe »...... En effet, Monſieur, les paſſions déréglées nous tourmentent, en méme temps qu'elles nous aviliſſent.

DISCOURS II.

LES PASSIONS DÉRÉGLÉES NOUS ENLÈVENT À L'HONNEUR ET AU BONHEUR.

I. *Par exemple, l'ambition immodérée.*

L'AMBITION eſt une paſſion noble ; mais elle perd ſa grandeur, ſi elle a un objet contraire à l'utilité publique, & ſi l'honneur déſavoue les

moyens qu'elle emploie. Parvenue à ce point, elle vous rendroit malheureux. L'ambition déraiſonnable choiſit ſa route à travers champs, ſous le prétexte d'arriver plus vîte. Combien de ronces la déchirent ! que de torrens s'oppoſent à ſon paſſage ! quelle eau bourbeuſe elle eſt obligée de traverſer ! D'abord, tout cela retarde ſa marche : la mort a ſurpris plus d'un ambitieux qui n'avoit rien reſpecté, & les malédictions publiques ont accompagné ſes funérailles......... Suppoſons qu'il atteigne un but : d'autres le croiront au terme des eſpérances humaines ; ni vous, ni moi, nous ne lui ferons un compliment ſincère : cette fange ingnomineuſe qu'il a recueillie, le déshonore à jamais : l'eau de ces fleuves qui mêlent des métaux précieux à leurs flots, en étendroit les ſouillures, au lieu de les effacer : tous les ordres, ſi prodigués, de l'antique chevalerie, ne pourroient les couvrir. Et la haine publique ! & le mépris des gens de bien ! & les reproches ſecrets d'une ame en proie aux furies !...... Ne croyez pas que j'exagère : ils m'en ſont tous témoins, eux, leurs hiſtoriens, leurs complaiſans, leurs valets-de-chambre, ceux qui les épient ſous le voile de la ſervitude & de l'intimité. Liſez *Tacite*, *Suétone*, *Brantôme*, *Commines*, &c...... Vous y verrez le rare & prétendu bonheur de ceux qui

achètent la fortune à tout prix, & s'en servent pour tout usage.

Mais, dira-t-on, il est beau d'obtenir des honneurs, d'acquérir des richesses ; le succès justifie les entreprises...... Passons sur ce que ce raisonnement offre de plus absurde : hâtons-nous, comme l'ambitieux : il jouit ! de quoi ? Nous sommes convenus que celui dont il s'agissoit, n'avoit eu pour objet que son intérêt : o1, vous n'ignorez pas que l'intérêt particulier est insatiable. Arrivé au terme de la plus haute élévation, l'homme qui ne la desiroit que pour lui-même, s'indigne d'être arrêté dans son vol, moins satisfait de son état, qu'irrité de ne pouvoir s'élever davantage. Ainsi, dans un cœur vicieux, l'ambition n'est que l'avarice cachée sous un beau nom ; &, comme toutes les petites passions, toujours inquiète, jamais heureuse, elle séduit le matin par de fausses espérances, exige durant le jour des sacrifices réels, & répand sur le soir d'une existence pénible, le découragement & l'ennui.

L'homme d'honneur que l'amour de son pays enflamme, qu'une bienvelllance universelle anime, peut rechercher la fortune ou la gloire. Qu'il les rencontre ou non, il fait tout le bien qu'il est en lui de faire, il jouit de tout le bonheur dont sa vertu le rend digne.

II. *La paſſion du jeu.*

Vous ſerez cet homme dans les affaires, Monſieur, & vous le ſerez auſſi dans l'emploi de vos loiſirs. Si vous jouez (& il faut qu'on joue), vous n'aurez pas le deſir de ruiner votre adverſaire : vous ferez enſorte que la ſomme riſquée ne puiſſe, en changeant de maître, altérer ſenſiblement ſon aiſance ou la vôtre : l'honneur vous dit qu'il ne convient, ni de prodiguer votre bien, ni de dépouiller perſonne. C'eſt un faux honneur, une vaine & mépriſable gloire, qui ſuggère de ne refuſer aucun jeu : il y a de la nobleſſe à s'en tenir invariablement au ſien. Si vous étiez preſſé de jouer trop cher, ſouvenez-vous alors de votre naiſſance : ſongez qu'elle annonce aſſez que vous deviendrez riche un jour : l'oſtentation de l'opulence eſt un ridicule d'autant moins pardonnable, que celui qui ſe le donne eſt plus diſtingué par d'autres prérogatives, & peut moins être ſoupçonné de pauvreté. Auſſi le Roi, qui ſera cité, à cet égard, parmi les bons eſprits de ſon royaume, ne joue-t-il jamais que le plus petit jeu & le plus égal.

Vous jouerez, quand cela ſera néceſſaire, mais ſans âpreté, ſans paſſion, avec déſintéreſſement & généroſité. Vous ne conſumerez pas, dans cette

lutte criminelle & dangereuſe, le temps, la ſanté, la fortune; vous vous ſouviendrez que, ſelon M. de Buffon, « le banquier eſt un fripon avoué, » & le ponte, une dupe, dont on eſt convenu » de ne ſe pas mocquer »......... « Si deux » hommes, diſoit-il encore, jouent à jeu égal, » à forces pareilles, à pareilles fortunes, celui » qui perdra moitié de ſon bien, ſera toujours » dupe: car il ſera de moitié moins riche, l'autre » ne ſe trouvant plus riche que d'un tiers ».... C'eſt une fâcheuſe alternative que celle de faire des dupes, ou de l'être ſoi-même. Votre choix n'eſt pas douteux à préſent; mais ſi, contre toute apparence, vous deveniez joueur, je n'oſerois répondre alors que ce fût le plus honnête. Ceux qui font leur grand plaiſir, ou leur métier du jeu, méritent qu'on leur applique ces deux vers.

» On commence par être dupe,
» On finit par être fripon.

Il peut ſe rencontrer quelques exceptions; mais je les crois en petit nombre: je ne confierois à un joueur de profeſſion, ni mon ſecret, ni ma bourſe. Dans quel état de malheur feriez-vous donc réduit, ſi vous vous laiſſiez aller à jouer des ſommes conſidérables? Pourriez-vous ſupporter vos propres regards, & l'idée du mépris

que vous auriez donné pour vous? Oui du mépris! Rien n'eſt plus ignoble, plus vil que l'état de joueur, ſi ce n'eſt peut-être de ſe vanter qu'on l'exerce. Je ſais que j'attaque ici quelques perſonnes connues: je ne ſuis que l'écho de la voix du public, qui les condamne, de la vôtre même. Que feroit-ce, ſi je vous diſois que, dans la premiere claſſe de la ſociété, que, dans la bonne compagnie, à Paris, à la Cour même, il exiſte des femmes & des hommes, qui vivent du jeu, parce qu'ils trompent au jeu? Je vois votre indignation....... Mais, Monſieur, ils n'ont pas commencé par là, ſoyez-en sûr, ils ont été dupes.

Funeſte & déplorable penchant! Ah! craignez le premier pas, ſi le dernier vous fait horreur. Fixez ce que vous pouvez perdre; fixez-le, & ne le paſſez point, ſous quelque prétexte que ce ſoit: il n'en eſt point qui balance l'honneur: ſi vous gagnez, & qu'on ſe pique, donnez des revanches juſqu'à ce que vous ne gagniez plus: l'argent qui vient du jeu, n'eſt que l'appât ſur un piege. Ne jouez jamais ſur votre parole. Seriez-vous certain, à préſent ſur-tout, de la tenir? Ne vous expoſez même pas à une privation eſſentielle: le deſir de vous acquitter, vous feroit jouer encore. Ce même deſir fait des fripons au jeu.

Vous

Vous ne doutez pas que ce ne ſoit une vanité ridicule de s'expoſer à perdre beaucoup : celle d'avoir la prétention de bien jouer, ne l'eſt peut-être pas moins. *Les tripots*, quelquefois auſſi les ſallons, en voient naître des querelles : des gens évidemment ſans honneur ſe coupent la gorge pour l'honneur. Apprenez à vous défendre aux jeux de commerce ; la réputation de joueur habile ne convient guères qu'aux eſcrocs : un talent qui ne ſuppoſe aucun mérite, n'a rien d'eſtimable. D'ailleurs celui qui gagne toujours, eſt ſoupçonné d'aider la fortune. Je vous ai vu honteux de gagner, cherchant à perdre : j'en étois touché. Bon jeune homme, cultivez ce germe d'honneur, & qu'il ſoit votre ſauvegarde !

I I I. *La paſſion de la table.*

Que penſez-vous encore du talent de ceux qui ſe glorifient de manger ou de boire avec excès? Ce ſont, en quelque ſorte, des joueurs, & leur miſe eſt la ſanté : pour ceux-ci, je ne ſais trop ce qu'ils gagnent. Les maladies ſuivent l'abus en général ; mais en particulier, elles ne manquent jamais de punir le glouton & l'ivrogne. Il n'y a donc ni ſageſſe, ni gloire à l'être. A moins qu'on ne change les idées reçues, & que *Vitellius* ne

reſſuſcite, il me ſemble qu'il ſera toujours honteux de paroître, à la ſuite d'un feſtin, imbécille ou fou.

IV. *De la ſanté. De l'abus & de l'excès en général.*

N'étudiez pas votre régime avec ſcrupule: les précautions d'un homme ſain, qui ſe croit malade, annonçent la petiteſſe de l'ame : on ſe moque avec raiſon de celui qui les prend, ſur-tout s'il ſe deſtine à la guerre. Je vous recommande ſeulement de vous accoutumer à regarder la ſanté, comme un des plus grands biens & des plus étroitement liés au bonheur ; ce ſont les excès qui la détruiſent : évitons-les, ne fut-ce que pour être heureux.

V. *L'amour conſidéré phyſiquement.*

La nature a porté la main à ſon œuvre : le développement d'un ſens nouveau, vous annonce des plaiſirs inconnus à l'enfance. Cependant vous n'êtes pas dans l'âge de la force : l'ébauche eſt finie ; il reſte à la perfectionner. Avant d'être tout-à-fait homme, il faut que vous grandiſſiez, & que vos organes ſe poliſſent : en vous preſſant de jouir, vous retarderiez, vous arrêteriez peut-être pour toujours, le travail de la nature, ce

qui échauffe, irrite, allume les sens, vous exposeroit plus fréquemment à des erreurs, qu'elle ne pardonne point.

A votre âge, il est ordinaire & fâcheux de ne pas avoir le sentiment de sa foiblesse. On n'a connu que deux états; ce qu'on étoit; ce qu'on est : on les compare ensemble : on ne peut deviner ce qu'on deviendroit, si l'on attendoit pour jouir; ce qu'on seroit toute sa vie, si l'on se pressoit, & si l'on abusoit.

Mon amitié me fait une loi de vous dire ce que l'amitié m'apprit autrefois; ce que mes conversations avec d'habiles médecins, mes lectures, mes observations, m'ont confirmé; ce que l'expérience vous apprendroit trop tard. Nos vieillards de vingt ans, ou de trente, sont dans cet état, pour avoir joui trop tôt & trop vîte (1).

(1) L'âge de la décrépitude est pour eux quarante ou cinquante ans. Combien ne parviennent pas à cet âge, ou n'y sont conduits qu'au travers des plus cuisantes infirmités! Combien de jeunes gens l'excès du plaisir assassine! Quelquefois l'estomac se débilite, ou la poitrine s'altere, ou les yeux se perdent, &c. &c. L'organe le plus foible, ou celui qui étoit le plus appliqué à des fonctions particulieres, est l'organe qui en souffre le plus, & qui en est le plus ordinairement détruit. On a vu des familles entieres disparoître par les mêmes

Vous avez ſu, avant le temps où je m'étois propoſé de vous le dire, quel eſt le but de la nature; & j'en ſuis fâché: l'impreſſion de raillerie & de gaieté, qui vous fut communiquée alors, peut vous être demeurée. Rien de plus ſaint, de plus reſpectable que l'étroite union des deux ſexes, deſtinée à perpétuer les hommes ſur la terre. L'auteur de la nature a attaché des plaiſirs à cette union: il a voulu que nous en goûtaſſions à manger, à boire, & en général, ſoit à nous conſerver, ſoit à nous reproduire. Rendez grâces à celui qui nous a faits, & de qui la bonté ſembla ne nous donner des beſoins que pour y mêler des jouiſſances. Il a tout fait pour ſes créatures, hormis de leur permettre les excès: eh! la ſageſſe infinie pouvoit-elle approuver ce qui répugne même à notre raiſon? Manger hors de propos, ou plus qu'on ne le doit, dérange l'économie du corps, & trouble les fonctions de l'ame: abuſer de ſon ſexe, ſoit par l'excès, ſoit en méconnoiſſant le but pour lequel il eſt formé, produit le même déſordre; avec cette différence importante, que la nature, prenant un bien autre ſoin de l'eſpece

---

accidens, occaſionnés aux mêmes organes par les mêmes excès.

que des individus, elle ne crée dans les hommes qu'aux dépens de leur ſubſtance la plus pure, & après quinze ans de préparations, les germes de la génération à venir; de ſorte que, s'ils prodiguent ce bienfait, ils en ont bientôt épuiſé la ſource. Au contraire, s'ils ne ſe hâtent pas, la Nature a voulu que des canaux, organes de la vie & de la force, repompaſſent les dons qu'elle leur avoit faits (1), & les reportaſſent dans le ſang, avec lequel ils circulent. Véritable principe de la prééminence de l'homme ſur ſa compagne, cette rédiſtribution de ſucs vivifiants, s'annonce au dehors par la naiſſance de la barbe, la gravité de la phyſionomie & de la voix, par tous les ſignes de la puiſſance (2). Tous les

(1) Le travail de la nature dans un adulte, reſſemble en ſa merveilleuſe ſimplicité, à cette machine hydraulique dont nous avons examiné le modèle enſemble; vous vous ſouvenez que l'eau y étant portée à ſa plus haute élévation, redeſcendoit dans la cuve, pour s'élever de nouveau & redeſcendre, ſans que ſon volume parût diminuer.

(2) Vous apprendrez les cauſes de ces phénomènes, en étudiant la ſtructure de l'homme : faites un cours d'anatomie, dès que vous le pourrez. Au ſurplus, je m'appuie ici du ſuffrage du docteur TISSOT, dont il m'arrive quelquefois d'employer les expreſſions : ſes livres ſont des monumens d'expérience & de ſavoir.

resſorts du corps humain travaillent à ce grand œuvre : les nerfs y redoublent de ſenſibilité, les muſcles de vigueur : dans le moment où il s'opère, l'ame s'oublie, le cœur a des battements plus vifs, la poitrine eſt oppreſſée, les membres ſont agités de convulſions : c'eſt de là que viennent la laſſitude de corps & l'accablement de l'eſprit, qui ſuivent le plaiſir : & c'eſt une ſeconde cauſe des maladies que l'on s'attire, en s'y livrant avant l'âge, ou ſans meſure.

Si vous étiez formé entiérement, ſi des beſoins, auſſi vrais qu'ils ſont rares, exigoient que je m'abonnaſſe avec vous, & que nous choiſiſſions entre les foibleſſes, je ne balancerois pas à vous conſeiller, pour votre bien, celles que la nature a le moins déſapprouvées, & que moins de honte accompagne. Le monde, pour cette fois, eſt d'accord avec la religion, l'honneur, & l'intérêt de chacun de nous : ſa juſte cenſure nomme & flétrit ceux qui abuſent de leur ſexe, ou qui le déshonorent. Leurs abominables plaiſirs portent les atteintes les plus vives à leur conſtitution : très-peu d'erreurs pareilles détruiſent leurs organes...... Faut-il s'en étonner ? On ne pèche jamais impunément contre la nature. Cette amie qu'elle a formée pour nous, ſemble réparer, en partie de ſes forces, les forces que nous dépen-

ſons près d'elle : l'imagination, qu'il faut exciter pour d'autres plaiſirs, jouit de la beauté, ſans efforts pénibles. La poſſeſſion de l'objet aimé, aimé ſans remords, ne laiſſe à l'ame que d'ineffables ſouvenirs : l'ame ſe complait à s'en retracer l'image, &, ſi elle s'eſt endormie dans le plaiſir, le bonheur l'éveille.

Cela ſe mérite, Monſieur, cela ſe trouve, mais cela ne s'achète jamais. Qu'un deſir inſenſé, qu'une précipitation coupable ne vous mette pas l'or à la main, pour obtenir des faveurs : en payant l'amour, on achète les regrets. Vous ſerez délicat, je l'eſpère, & la débauche n'aura point d'attrait pour vous. L'intérêt perſonnel commande auſſi que vous vous en abſteniez : ici le régime le plus exact eſt de rigueur : une ſeule épreuve en ce genre, & il eſt poſſible que la ſanté vous échappe. Fut-ce un grand plaiſir que cette folie d'un moment, le prix qu'elle peut me couter, m'arrête.

A peine eſt-elle conſommée, un premier accident ſurvient, un autre le ſuit ; la faculté s'empare du malade. Heureux encore qu'une honte mal-entendue, ou que le dernier degré de la ſottiſe, ne lui faſſe pas diſſimuler ſon mal, juſqu'à ce que la cure en ſoit devenue impoſſible ! Le

poison que darde une vipère est moins rapide & moins sûr que celui du mal immonde. Quelquefois cependant son effet se recule, ses symptômes se cachent ; mais, c'est un malheur de plus, lorsque l'inquiétude demeure. La vie est secrétement attaquée ; le principe de la génération est altéré & presque toujours anéanti. On prescrit à la victime les remèdes les plus dégoutants, les privations les plus absolues (1). Ah ! quel effrayant spectacle que celui qu'offrent ces infortunés, réunis dans les hôpitaux par un reste d'attachament à l'existence ! Leur tourment, qu'il est impossible de décrire, se compose du mal, de son remède, du remords, & du reproche enfin qu'ils se font d'avoir été dupes. Leur rage est d'autant plus vive, qu'ils sont forcés de la tourner contre eux-mêmes. De qui se plaindroient-ils ? C'est leur propre démence (hélas, elle a duré si peu !) qui les a livrés à tous leurs bourreaux.

---

(1) Il est assez rare que l'on se guérisse parfaitement de ce mal. Il arrive que, s'étant cru guéri, on en transmet les tristes restes à ses enfans. La violence du traitement qu'on oppose à cette maladie terrible, affoiblit l'organisation, cause des maux de nerfs, & les affecte toujours d'une irritabilité fort incommode. Je ne dis rien là que tout homme de l'art ne confirme.

V I. *La séduction de l'imagination.*

La plupart ne peuvent se proposer d'excuse: La triste ressource de s'en prendre au sort, à la nécessité, leur est enlevée à presque tous : il est peu d'hommes, sur-tout dans nos climats, sur-tout parmi ceux qui ne sont abandonnés, ni à l'oisivité, ni à la bonne chère, qui éprouvent l'impétueux besoin de s'unir aux femmes. On parle beaucoup de ce besoin, malgré qu'il n'existe guères : c'est que l'imagination se plaît à le faire naître, pour avoir lieu de le grossir & de le satisfaire ; c'est que l'amour-propre, lorsqu'il se laisse guider par l'imagination, travaille à sa ruine, à la nôtre, & quitte la réalité pour l'ombre.

V I I. *La séduction des jeunes-gens. La fausse honte qu'on appelle autrement le respect humain.*

Vous avez déjà observé que ce point, si difficile à traiter sagement, est celui dont les jeunes gens s'entretiennent le plus : il vous faudra en causer avec eux ; mais vous vous efforcerez de conserver de la décence au milieu des éclats du rire : si vous vous respectez, vous les laisserez se vanter de leurs faits vrais ou faux : sur-tout vous ne les imiterez point : ils voudront vous attirer; ne vous reposez pas sur ceux qui cherchent des

profélites (1) au vice : ils vous diront : « venez à » nous. Vous êtes pauvre aujourd'hui : voilà » notre bourfe; vous êtes riche : voici nos plai- » firs (2)........ Confidérez en vous-même fi leurs plaifirs font honnêtes, & s'ils ne le font pas, dérobez-vous à la féduction.

En cherchant à vous prémunir contre celle des jeunes gens, je n'ai pas le projet de vous rendre plus parfait qu'on ne peut l'être à votre âge. Antonin, parlant de Marc-Aurèle, difoit, fi je ne me trompe : « fouffrez qu'il foit homme ; la » philofophie & l'empire n'ôtent point les paf- » fions »........ Soyez homme auffi ; mais apprenez de la religion & de la philofophie à vous fouvenir que vous l'êtes. C'eft témérité, non valeur, de s'expofer à la revolte des fens, & le courage véritable confifte à l'éviter. Fuyez les

---

(1) « Faciunt hoc homines quos in fummâ nequi- » tiâ, non folùm libido & voluptas, verùm etiam » ipfius nequitiæ fama delectat, ut multi notas ac » veftigia fcelerum fuorum relinqui velint ». *Cic.*

(2) « Sortem mitte nobifcum : Marfupium unum » fit omnium noftrùm. Fili mi, ne ambules cum eis, » prohibe pedem tuum à femitis eorum ». *Prov. C.* 1.

parties de débauche ; excuſez-vous gaiement ; ménagez-vous des prétextes : c'eſt alors que l'eſprit ſauve le cœur : duſſiez-vous en avoir un peu de honte ! Elle ſeroit fauſſe, après tout ; mais ſi vous paſſez outre, qu'en arrive-t-il ? Le même embarras vous attend. Que dira-t on, ſi vous vous en tenez aux propos de libertinage ou de table ? L'exemple vous preſſe, l'occaſion vous provoque, les railleurs vous inſultent : cependant vous avez vu, je viens de vous dire, combien de maux affreux, ſi vous cédiez ; & j'oſe croire que vous tiendriez ferme. Remarquez, en paſſant, Monſieur, que céder à la fauſſe honte, dans quelque circonſtance que ce ſoit, ce n'eſt pas s'en débarraſſer, mais l'apeller au contraire : elle eſt comme un faux brave, qui pourſuit impitoyablement les poltrons, & fuit devant une épée nue.

VIII. *La ſéduction des mauvais livres.*

Je crains plus encore les mauvais livres que les mauvais conſeils. Il eſt des auteurs qui, de propos délibéré, & par le ſeul deſſein de profiter de la corruption pour faire un gain honteux, ſe ſont érigés en profeſſeurs de libertinage. Il s'en eſt trouvé d'autres, que le déſordre de leur imagination, ou le déréglement de leurs mœurs, a entraîné juſqu'à proſtituer le talent le plus aimable,

Parmi les premiers, quelques-uns, ne ſachant ni colorer, ni peindre, n'offrent qu'un appât groſſier, ne ſont dangereux que pour le peuple des lecteurs ; mais ces écrivains, en général, ont eu l'art perfide de parer le vice de toute la coquetterie de l'eſprit, de tous les atours d'un ſtyle enchanteur. A peine les hommes, qui ont une longue habitude de ſe commander, peuvent-ils réſiſter à ce charme. Ne vous y expoſez point : c'eſt le plus ſûr, & partant le plus ſage. On vous dira qu'il faut tout lire ; il ſe peut même que ce conſeil un peu léger vous ſoit donné par des perſonnes pleines de ſens, d'ailleurs, & de raiſon. Ceci vous paroît extraordinaire ; je m'explique : on eſt porté à diriger les jeunes gens par la route qu'on a tenue ; or il eſt poſſible d'avoir tout lu dans ſa jeuneſſe, & même tout vu, tout fait, ſans s'être perdu dans le monde : il y a des circonſtances heureuſes ; prêt à me précipiter, je ſuis tiré de ma rêverie par quelque bruit, & je m'éloigne du péril ; qui vous répondra que vous aurez de ces diſtractions ?

Celui qui vous exciteroit à faire de pareilles lectures, ſeroit, ou un jeune homme, qui n'en connoîtroit pas le danger, ou un homme qui l'auroit oublié. Cependant le haſard n'a pas tellement ſervi celui-ci, qu'il ne ſe reſſente de

l'imprudence qu'il a commise : il a sauvé sa force; il a préservé ses principes d'une ruine totale, je le veux ; mais il a usé son imagination, & sous cette enveloppe encore verte, est l'ame glacée d'un vieillard.

DISCOURS III.

DE L'IMAGINATION ET DE LA RAISON.

I. *Danger de se livrer à l'imagination. Bienfaits qu'on en reçoit.*

J'APPELLE imagination, cette faculté magique & brillante, qui, par des combinaisons rapides, donne un nouveau jour aux objets, fait peindre & non décrire, soumet l'attention, lui laisse le monde réel ; s'en crée un idéal, exagère ses portraits, exalte nos sentiments, entraîne la volonté. Aucune puissance n'est aussi active, ne met en jeu à la fois autant de moyens, ne les prodigue davantage, ne les perd si vîte. Les sens, les nerfs, la fibre débile & frêle tendent leurs ressorts, à son premier signal. Elle secoue brusquement,

elle agite en ſens contraires, elle court & s'élance par bonds, & ſe dévore elle-même ; ſemblable aux liqueurs fortes, en ce qu'elle excite & fatigue ; à la fievre, par ſa marche convulſive & ſuivie du froid de la mort.

Puiſque l'attention, qui va pas à pas, ſe laſſe à conſidérer un objet, il eſt naturel que l'imagination s'y épuiſe. Vous ſavez qu'il ſuffit de revenir continuellement à une penſée d'eſpérance, de chagrin, de plaiſir, pour reſſentir de la douleur : c'eſt l'imagination qui la cauſe, lorſqu'elle vient à ſe fixer, & qu'elle frappe les mêmes fibres, à des intervalles trop courts. En étudiant ce qui ſe paſſe dans l'homme, vous avez dû ſoupçonner que les idées tiennent, en quelque ſorte, entre elles, & à l'ame, par des fils ſujets à ſe rompre tous, & principalement ceux qui touchent à l'idée de l'amour phyſique : on peut conjecturer auſſi que ceux-ci correſpondent immédiatement à tous les autres ; du moins il eſt certain que le retour de l'imagination vers cette idée, briſe notre machine avec une promptitude effrayante (1). La

(1) De quelque maniere qu'on explique ce phénomene, il exiſte. Quelquefois l'imagination reſte, pour ainſi dire, collée à un objet principal : elle y attire l'attention ; l'une & l'autre ſont perdues pour tout ce

nature s'occupe à réparer ce que la penſée nous fait perdre ; mais elle procede avec lenteur , & les enjambées de l'imagination la déconcertent.

L'inſecte induſtrieux qui habite les chaumières, extrait de chacun de ſes mammelons, chaque fil de ſon réſeau ; il les croiſe à de juſtes diſtances, pour les affermir : parvenu au terme de ſon ouvrage, il en borde le pourtour d'une treſſe, formée par la réunion de tous ces fils. Retiré au centre, il veille, de toute la délicateſſe d'un tact ſûr & très-multiplié, ſur ce tiſſû, l'inſtrument de ſa conſervation. Si vous en attaquez un fil, à l'inſtant il accourt ; & le répare ; il aura le même zèle pour tous, ſi vous y touchez ſucceſſivement, & de loin à loin ; mais ſi vous le pourſuivez de trop près, ou ne vous en prenez qu'au même fil, le mammelon qui le produit, étant bientôt deſſéché, l'inſecte ceſſe d'accourir. Si vous arrachez la bordure ; vous entraînez la plupart des fils qui viennent s'y rendre ; il abandonne ſa toile, &, le plus ſouvent, il meurt. Tel eſt le ſort de l'imagination.

---

qui n'eſt pas cet objet : voilà le genre de démence le plus ordinaire. D'autre part, la privation abſolue de ces deux puiſſances de l'ame eſt l'état de ce qu'on appelle un imbécile,

Vous ne pouvez, Monſieur, ménager trop cette faculté précieuſe; elle eſt ſœur du génie, & mère de l'eſprit. Le génie imite & crée; l'imagination devine; les jouiſſances des arts ſont ſes bienfaits.

Elle vous arrache aux chagrins, vous diſpoſe à la joie, contribue à vous rendre aimable. Elle embellit juſqu'à la vérité, juſqu'à la beauté même. Elle eſt la richeſſe de votre âge. Sachez l'économiſer.

II. *La raiſon qui n'eſt pas l'ennemie de l'imagination. Le bon ſens ou ſens commun. La prudence. La ſageſſe qui veut qu'on ſoit heureux. L'expérience : celle qu'on acquiert par ſes folies : celle qu'on eſt forcé d'acquérir.*

La *raiſon*, dont j'ai tâché de vous parler le langage, n'eſt pas ſon ennemie, quoiqu'on l'ait dit. N'avez-vous pas vu qu'elles ſe plaiſoient enſemble? Dans les compoſitions où l'imagination préſide, c'eſt toujours la raiſon qui met l'ordre & diſpoſe les parties. La première ne produiroit guères que des monſtres, ſans le ſecours de l'autre. Le Muſicien, le Peintre, le Poëte laiſſent régler à celle-ci leur fougue : à ſon tour l'imagination revêt de ſes preſtiges la raiſon qui cherche

à plaire ; mais en lui accordant quelque prééminence ſur la raiſon, quand il s'agit des arts, on ne peut diſconvenir que par-tout ailleurs elle ne doive la ſuivre, comme une dame d'atours s'occupe à parer ſa maîtreſſe, & ne ſe meſure point avec elle.

En effet, la raiſon règne ſur l'homme entier, puiſqu'elle le dirige & le protège, & que toutes ſes facultés lui doivent un tribut. D'abord elle ſurveille les puiſſances de l'ame qui obſervent, l'attention, l'imagination, l'intelligence. Sous le nom de *jugement*, ou ſous celui de *bon ſens & de ſens commun*, elle tire enſuite des conſéquences juſtes, elle s'oppoſe aux écarts de l'eſprit, elle préſide aux choix de la volonté. Lorſqu'elle agit & qu'elle exécute, elle devient une vertu, & nous l'appellons *prudence.* Puiſqu'il eſt de notre intérêt d'être vertueux, & que la prudence nous l'ordonne, les hommes, à qui la religion n'étoit point révélée, tenoient de la raiſon toutes les vertus, dont la réunion s'appelle *ſageſſe.*

Je vous ai beaucoup entretenu de l'honneur, vous avez ſenti combien il étoit important de diſcerner le faux du vrai, pour ne s'attacher qu'à celui-ci. La raiſon vous les fera connoître : conſultez-là donc auſſi long-temps que vous conſulterez l'honneur.

Autrefois on croyoit que le Prêtre d'Apollon à Delphes, étoit doué d'une ſageſſe divine. Avec quel empreſſement n'accouroit-on pas vers lui, des extrémités de la terre ! La raiſon y étoit cependant : elle eſt par-tout, elle nous conſeille par-tout : & les véritables oracles, le ſens commun les prononce.

La raiſon ne veut pas plus que moi que vous atteigniez déjà toute la perfection d'un ſage : elle n'eſt point ſauvage, elle n'eſt point difficile. Pour que vous ſoyez ſage, dans quelques années, elle vous preſſe de vouloir l'être, dès à préſent, & de chercher à le devenir davantage. De même qu'un enfant habitue ſon œil à juger des diſtances, & de l'inégalité du terrein, il faut que les yeux de l'ame s'accoutument à diſcerner ce qui eſt juſte, ce qui eſt le mieux, & que leur examen précède toute détermination. Inſenſiblement nous pourrons acquérir la préciſion morale, & ſuivre le milieu, en toute eſpèce de carrière. Les paſſions nous en détournent ; mais auſſi quelle route pénible que celle des paſſions ! On rencontre le dégoût, les jalouſies, l'humiliation, les amours-propres, toutes les pierres d'achopement de l'ambition humaine. Il n'y a que la raiſon qui ne ſoit pas heurtée, parce que les foux ne la rencontrent guères, & qu'au pis aller, elle ſe rangeroit pour les laiſſer paſſer.

La raison agissante, qui est la même chose que la prudence, se confond de plus avec notre véritable intérêt. Vous le comprenez depuis quelque temps, & la raison ne vous effraye plus. Maintenant que vous allez vous conduire vous-même, j'espère que vous l'aimerez de plus en plus. Appellez-là, ne faites rien sans elle, lisez, observez, réfléchissez. La conversation des hommes de sens vous donne de la raison, je l'ai remarqué : voilà donc un second moyen d'en acquérir: il est doux, il est facile. Le dernier de tous est pénible; ne vous réduisez pas, je vous en conjure, à la nécessité d'y recourir : c'est l'expérience.

» Il en est des folies de l'homme, dit un Anglois célèbre (1), » comme des mauvaises herbes, qui, » détruites & consumées sur le sol où elles ont » pris naissance, l'améliorent & le rendent plus » fertile »......... N'oubliez pas, Monsieur, que pour les détruire, on porte le fer au sein de la glèbe qui les a nourries; & que, pour les consumer, on y porte la flamme.

Vous vous garantirez de cette expérience. Que ne puis-je vous préserver également de celle du

(1) Swift.

malheur ! les maladies, les chagrins, les revers font l'épreuve de l'homme. Heureux du moins celui qui les supporte avec patience, qui sait en profiter pour agrandir sa raison, & fortifier sa vertu ! Si vous êtes forcé à payer ce droit sévère, achetez-en donc la sagesse. Elle vous donnera des consolations, elle vous prêtera son appui contre un sentiment malheureux : elle vous élévera, par la prudence, au-dessus de vos rivaux de fortune ou de gloire : enfin, elle maintiendra en santé votre corps, aussi bien que votre ame. Je la vois entre deux arbres, dont elle cueille les fruits pour nous : ceux-là prolongent la vie ; ceux-ci la rendent paisible. C'est sur elle que cet univers s'appuie. Une prudence infinie calcula au commencement l'architecture des cieux, fixa l'ordre des saisons, & le retour des pluies qui fécondent la terre. Pour nous, en admirant l'ordre général, attachons-nous à l'ordre & aux loix : revenant à notre intérêt, nous serons certains qu'il se trouve à ne pas contrarier l'ordre : nous aurons plus de raison : & la raison, telle que je la conçois, est la bienfaitrice de l'homme, & le lien aimable de la société.



DISCOURS IV.

De l'esprit.

I. *De l'esprit en général. Il est moins desirable que le bon sens. Ses défauts. Ses avantages. L'esprit juste. Quelques genres d'esprit.*

L'ESPRIT devenu plus commun que le bon sens, est infiniment moins desirable. Le bon sens s'arrête à ce qui est bon, honnête, utile; l'esprit ne sait pas s'arrêter. C'est une épée qui livre combat, tantôt à l'imagination pour la raison, tantôt à la raison pour l'imagination. Il protège la vérité, le mensonge, avec une égale chaleur. Il fuit la contrainte si nécessaire & si juste des loix, des opinions, des coutumes : il varie à chaque instant du jour: il doute de tout : & quoique dans une agitation continuelle, on peut dire que, dans la plupart de ceux qui en sont doués, il est très-paresseux, ne travaillant que mollement à s'éclairer, & qu'il favorise l'inertie coupable des puissances de l'ame, en ce qu'il se plaît au doute, plus ordinairement qu'à la recherche. De plus, comme dit la Roche-

foucauld, « l'esprit est toujours la dupe du cœur....
» On est quelquefois un sot avec de l'esprit ; on
» ne l'est jamais avec du jugement... Peu d'esprit
» avec de la droiture ennuie moins à la longue,
» que beaucoup d'esprit avec du travers ».

Cependant cet esprit, source de tant d'erreurs, découvre aussi des vérités : il perd quelques hommes : d'autres qui s'en aident à propos, se tirent, par son moyen, de circonstances difficiles. Il faut donc qu'il soit *juste* : c'est la premiere & la plus importante des qualités de l'esprit. On doit l'éclairer par la raison & l'instruction : car sans elles, il ne peut être juste : on doit l'exciter, le repos le tue.

L'esprit juste n'est autre chose, peut-être, que le bon sens, devenu plus prompt à saisir les rapports & à déterminer la volonté. Pourquoi la justesse est-elle si difficile à conserver avec beaucoup d'esprit ? Ne seroit-ce pas que plus on en a, plus il est mobile, & qu'en général la précipitation des jugemens les soumet trop peu à la raison, trop à l'imagination ? Oui ; la folie touche à l'excès de l'esprit.

Il s'applique à tous les goûts, il se plie à toutes les modifications : le nombre des différens genres d'esprit ne peut se compter. L'esprit qui prétend dominer est insuportable ; l'esprit de pointes, méprisable ; l'esprit de raillerie, odieux ; l'esprit tra-

caffier, picote ; l'efprit minutieux, inquiète ; l'efprit qui vagabonde, impatiente.

I I. *L'efprit de converfation. Critique de l'efprit minutieux, de l'efprit tracaffier, de celui de raillerie, de l'efprit de pointes. La prétention à l'efprit. La modeftie.*

Quelque légère que foit la converfation, il faut la foutenir avec intérêt, ne jamais interrompre, ne rien brufquer, préparer par des nuances infenfibles, le fujet qu'on veut amener, favoir en changer fouvent, mais jamais hors de propos. On ne doit pas multiplier les queftions, s'informer du prix, de la mefure exacte, s'appéfantir fur les détails. Il ne faut ni demander aux femmes leur âge, ni parler d'une difformité naturelle, ni s'entretenir, avec malice ou curiofité, des plaifirs ou des affaires de ceux avec qui l'on vit.

Les hommes fupérieurs méprifent le perfiflage & l'épigramme : en général on les hait. Si j'ai quelqu'efprit, je ne m'en prévaudrai point pour railler l'homme doux, confiant & fimple : je pourrois être moqué à mon tour (1) : & quelle baffe

(1) « L'aigle d'une maifon n'eft qu'un fot dans une autre ». *Greffet.*

méchanceté, si je cherche à blesser celui qui se livre à moi, & ne m'a fait aucun mal ! La justice & la raison sont toujours contre le railleur.

Parler en énigmes, est une absurdité, puisque la parole ne sert qu'à se faire entendre : expliquer soi-même les énigmes qu'on propose, est un ridicule : *faire des pointes* est donc un ridicule et une absurdité : en effet, la pointe consiste dans une expression à double sens, dont l'un est l'énigme que l'autre explique. De là vient qu'il ne peut y avoir de justesse dans les pointes. Quand on s'adonne à ce genre, on risque donc de passer pour manquer de justesse. Ce n'est pas qu'il n'y en ait d'heureuses, je veux dire, qui surprennent agréablement, éveillent ensemble plusieurs idées que l'esprit concilie, & ramènent l'attention (1). Mais c'est l'abus des pointes que je blâme, & que je crois être aussi méprisable qu'il est facile.

Quelque soit votre esprit, n'en affichez jamais la prétention : ne laissez jamais voir à quelqu'un que vous vous en croyiez plus qu'à lui. Ayez la

(1) On en a fait de tout temps : il s'en trouve, on l'a remarqué, dans l'écriture sainte : l'art d'écrire ne les désaprouve pas toutes : à parler exactement, employer un mot accessoire pour le mot propre, seroit faire une pointe.

réserve qui convient à votre âge : ne tenez pas le haut bout, ne prenez pas le haut ton, ne vous hâtez point de montrer de l'esprit. N'oubliez de la vie, que les hommes cherchent quel est le droit de celui dont les prétentions les humilient, & qu'ils saisissent, avec malignité, son foible. » La » modestie, dit *Swift*, met l'homme à son aise, » au lieu que les prétentions l'obligent à se donner » beaucoup de peine, pour paroître ce qu'il » n'est point..... Elle prouve l'esprit qu'on a, » & cache le défaut de celui qu'on n'a pas; &, » comme la rougeur peut donner à une fille la » physionomie d'une honnête femme, la modestie » peut faire passer pour un homme d'esprit, celui » qui ne l'est pas ».

III. *Les disputes ; le bon esprit ; le ton décisif ; les saillies ; les contes ; le mot ; le trait.*

Les disputes sont, en quelque sorte, des drames, dont les acteurs amusent la société, ou la troublent à leurs dépens. Evitez d'y représenter : quand on veut s'instruire, on définit les mots & les choses, après quoi on les discute avec politesse & clarté (1). Lisez la charmante épître de M. *de Rulhiere*. Souvent on avance un paradoxe,

(1) « Qui discute a raison ; mais qui dispute a tort ».

ſans en être perſuadé : on s'y attache, en le défendant; on s'allume, on eſt convaincu, on s'égare de plus en plus. Parla-t-on pour la bonne cauſe, c'eſt toujours vanité, ſur-tout à un jeune homme, de vouloir ſoumettre l'eſprit des autres. Un orgueil bien entendu, & un jugement ſain doivent préſerver de la vanité, & par conſéquent des diſputes.

Si cependant le deſir de faire prévaloir votre opinion, vous entraîne, il arrivera que vous battrez, ou que vous ſerez battu. Dans le ſecond cas, avouez ingénuement votre défaite : on s'attire des querelles ſérieuſes, *en niant les bottes*, principalement dans le noble métier que vous allez faire. Il eſt d'un petit eſprit de s'opiniâtrer contre l'évidence : l'aveu d'un tort prouve le bon eſprit (1), l'honnêteté du cœur, & par fois, l'élévation de l'ame.

Montrez-vous généreux, quand l'avantage de la diſpute ſera prêt à vous demeurer; en paroître fier, ſeroit encore une petiteſſe & un mauvais

(1) Le bon eſprit eſt, à ce qu'il me ſemble, la juſteſſe d'eſprit agiſſante. Un homme qui a le bon eſprit de ne point ſe compromettre, de ne parler qu'à propos, de faire tout à ſa place, de ſe ſoumettre à la néceſſité, a de la juſteſſe : s'il ſe conduit toujours avec un auſſi bon eſprit, il en a infiniment & il l'a juſte.

calcul. Ne pressez point votre adversaire; il vous saura gré des ménagements que vous aurez pour lui, & votre modération vous conciliera l'assemblée : restituez vos conquêtes, conquérez la paix & l'amour.

Le ton décisif est ce qu'il y a de plus opposé à la modestie. L'on ne pense pas assez qu'en jugeant les autres, on se donne à juger soi-même. Je crois qne c'est un mot bien vrai que celui-ci, « qu'il faut sience , conscience & patience pour » juger ». Vous avez la conscience ; mais le ton décisif exclut le dernier point, & quant au premier, il vous faut travailler à l'acquérir.

J'aime que ceux que j'écoute, s'échappent en saillies , que leur esprit jaillisse en bons mots ; sommes-nous tête-à-tête, ou discutons-nous, une saillie feroit hors de sa place : elle couperoit la conversation , comme le feroit une décision tranchante.

Je ne sais quel est le plus fatiguant à entendre, d'un homme qui interrompt un sujet sérieux par des saillies , ou de celui qui s'appesantit sur le sujet qu'il traite, qui cite & raconte à tout propos. Il ne faut citer que rarement & avec grace : il faut ne faire de contes qu'à ceux qui les aiment , les exposer clairement, & les faire courts. Mercure, voulant qu'Argus ferme tous

ſes yeux, lui récite une longue hiſtoire (celle de l'origine de la flûte) : Argus baille & s'endort. Obſervez pourtant que Mercure étoit le dieu de l'éloquence, & qu'il n'étoit pas facile d'endormir Argus.

Un peintre habile nuance les couleurs : un homme d'eſprit les ſignes de la penſée.

Le mot n'eſt délicat, & le trait n'eſt fin, qu'autant qu'ils partent avec rapidité ; ne paroiſſez jamais les chercher (1). Communément ceux qui parlent beaucoup, font s bons mots : ceux qui réfléchiſſent plus qu'ils ne parlent, ont du trait : auſſi le trait s'annonce avec plus de grace, & manque rarement de plaire.

IV. *Le trop parler. Les babillards. Remedes contre le babil. La meſure. Cacher ſon eſprit. Faire valoir celui des autres.*

Je ne puis trop vous exhorter à parler peu (2).

---

(1) « L'eſprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a ».

(2) « Ne parler jamais qu'à propos
» Eſt un grand & rare avantage :
» Le ſilence eſt l'eſprit des ſots,
» Et l'une des vertus du ſage ».

M. de Bonnard.

L'intempérance de langue eſt haïſſable pour ceux qu'elle réduit au ſilence, riſible pour de meilleurs eſprits, qui ſe repoſent ou s'occupent ailleurs. Elle ne ſiéd à peſonne, & moins qu'à tout autre, à un homme de qualité, qui doit ſe deſtiner aux emplois, & ſe trouver à la Cour, en meſure avec ſes rivaux. Elle mène au menſonge, parce qu'il y a peu de vérités ; à l'indiſcrétion, parce que rien ne l'arrête ; à l'impoliteſſe, parce qu'elle ne ſent rien.

Un babillard ennuye pour le moins, & importune : il ne s'en apperçoit pas ; c'eſt qu'il ne penſe pas : un babillard eſt une machine à bruit.

Il raconte ce qu'il a fait, ce qu'il a dit ; ce qu'il a penſé d'indifférent pour tout autre que pour lui : il cherche à le tourner à ſon avantage ; mais il n'eſt point adroit : on le blâme du mal, ſoit qu'il s'en avoue coupable, ſoit qu'on le devine (1) ; s'il ſe vante de quelque bien, on le blâme encore de s'en être vanté.

« Nunca el hablar dexo de dar indicio,
» Ni el callar deſcubrio jamàs ſecreto :
» No hay coſa mas dificil, bien mirado,
» Que conocer un necio, ſi es callado ».
La Aravc.

(1) « Si ſilenda feceris, factum ipſum ; ſi laudanda, » quòd non ſileas, ipſe culpàris ». *Plin. jun.*

On profite de tout contre un babillard : s'il parle, il dit au moins ce qu'il ſait ; s'il ſe tait, une fois, cela prouve qu'il ne ſait rien : ſon ſilence babille.

Il a compris que ſa fortune, ſa vie étoient intéreſſées à ce qu'il gardât tel ſecret rien que deux jours. Il ſe l'eſt bien promis : deux jours : c'eſt peu ! Auſſi le gardera-t-il, pourvu qu'il ne commence pas à en parler (1). Pour moi, je crois qu'il commencera, qu'il finira, qu'il dira tout, dès demain, dès ce ſoir, à l'heure même, au premier venu.

La ſociété mépriſe les grands parleurs, quoiqu'ils aient d'ailleurs des qualités eſtimables : elle les hait, quoiqu'ils ne ſoient pas méchants, pour tout le mal, dont ils ſont cauſe. Ils trahiſſent leurs amis, leur Prince, leurs devoirs ; le tout ſans profit, comme ſans malice. « Le babillard, dit » Plutarque, eſt un traître gratuit & volontaire, » qui ne demande point de loyer, & qui n'attend » pas qu'on le ſollicite. Encore penſe-t-il être bien » tenu à ceux qui le veulent ouir ».

« On s'eſt ſouvent repenti d'avoir trop parlé,

---

(1) Il n'eſt difficile que pour un babillard de garder tout un ſecret; mais en confier une partie, & retenir l'autre, n'eſt facile pour perſonne.

» de s'être tû, jamais (1) » : voilà une de ces vérités que l'obſervation confirme à chaque inſtant. Il eſt infiniment rare que l'occaſion de s'expliquer ne revienne pas ; une parole échappée ne retourne point.

Il eſt utile de ſe rappeller chaque fois ce qu'on a dit de mal ou de trop : une bonne réſolution pour le lendemain diſpoſe à ſe ſurveiller davantage. Efforcez-vous, Monſieur, de parler ſans précipitation, de ne point répondre pour un autre, de bien écouter la queſtion qui vous eſt faite, avant d'y répondre : l'étourderie donne à beaucoup de gens l'air d'avoir l'eſprit faux, ou de n'avoir point d'eſprit. Si quelqu'un parle en même temps que vous, je deſire que vous puiſſiez vous taire ſur le champ : vous y gagnerez peut-être d'entendre une choſe utile : vous êtes sûr de faire une politeſſe. Si la perſonne qui parle a droit d'attendre de vous du reſpect ou de le déférence, vous lui manqueriez d'égards, vous ſembleriez vous placer au-deſſus d'elle, en continuant à parler vous-même. Enfin, lorſque vous vous trouverez de la diſpoſition à cet inſuportable flux de langue, dont j'eſpère que vous ne ſerez pas attaqué, évitez les ſujets qui vous inté-

(1) Plutarque, qui attribue ce mot à Simonide.

resseront vivement : & comme ce qui nous est personnel, nos goûts, nos maladies, notre régime, nos propriétés sont d'ordinaire ce qui nous touche le plus, refusez-vous sévérement dans le monde à tout entretien de ce genre.

La parole a un double but : on parle pour sa propre utilité, ou celle des autres, & pour leur plaire. Le grand art consisteroit à se proposer toujours ces deux objets ensemble; alors on parleroit bien, & avec mesure.

La *mesure*, dans la conversation, n'est pas seulement de parler peu. Elle s'étend à dire à chacun ce qu'il faut, & rien de plus: elle exige que l'on ait étudié ce qui plaît aux hommes des différents états, que l'on sache pénétrer leurs goûts, deviner leurs caractères. L'usage apprend cela: le desir de plaire, auquel j'applaudis en vous, est un grand maître.

Les jeunes gens ne pouvant guères se proposer d'instruire, doivent être satisfaits, s'ils s'instruisent, & s'ils intéressent. Vous remarquerez encore que l'homme, dont la supériorité se voit trop bien, plaît rarement. Vous ménagerez l'amour-propre de ceux qui auront moins d'esprit que vous: vous cacherez une partie du vôtre : & si vous en avez beaucoup de bon & de juste, vous ferez valoir les autres, vous tirerez de l'esprit, même

même des sots (1) : car il n'y a point de matière si brute, qu'elle ne renferme du feu, ni d'homme qui soit entiérement dépourvu de sens. A quoi donc serviroit l'esprit de conversation dans le monde, si ce n'étoit à se faire aimer ?

V. *Le caractère des hommes aimables : celui de fausseté : celui de franchise.*

Pour le grand nombre des esprits, rien n'est si facile que d'être aimable ; d'un autre côté, le monde n'aime pas long-temps ceux qui ne sont que l'amuser. Quand on veut plaire, il faut mériter l'estime. L'amabilité, que *Swift* dit être » un

---

(1) « J'ai vu un homme qui étoit si supérieur aux autres, qu'il donnoit de l'esprit à ceux qui n'en avoient pas du tout ; mais il n'eût tenu qu'à lui d'en ôter à ceux qui en avoient ».... M. de Bonnard me disoit cela un jour, & je pensai : *vous êtes cet homme, c'est moi qui l'ai vu.....* Ceux qui ont connu M. de Bonnard savent qu'il ne fit jamais preuve d'esprit aux dépens de celui de personne, & qu'il en donnoit toujours à ceux qui causoient avec lui : il unissoit à de rares talents, l'active sensibilité d'un cœur doux & généreux, & ses conceptions, quelques brillantes qu'elles fussent, passoient toujours par ce cœur-là. Aussi, M. de Bonnard étoit-il vivement aimé, & son souvenir, pour ceux même qu'il a très-peu connus, est comme la mémoire d'un ami.... Hélas ! moi qui fus son disciple, & qu'un tel Maître honora de ses affections, je ne le verrai donc plus ! je ne l'entendrai donc plus ! Il ne lira point cet ouvrage rempli d'imperfections, que son goût, son amitié pour moi, pour nous, n'y eussent point souffertes.

» composé de fausseté & de politesse », est, selon *Duclos*, « un vernis qui cache tous les défauts, » & même les vices ». Il peut y avoir de l'exagération dans ces jugements : *Swift* vouloit dominer par-tout ; *Duclos* n'étoit point aimable (1). Mais on ne sauroit disconvenir que celui qui n'a pas d'autres qualités, d'autre réputation que celles d'un homme aimable, ne soit un homme très-méprisable, &, malgré l'accueil qu'on peut lui faire, très-méprisé.

La fausseté est le plus vil des caractères : elle prouve le défaut d'honneur, l'habitude d'une crainte servile, & le besoin qu'on a de se masquer, pour être souffert : l'honnête homme expose sa vie à tous les regards ; l'homme d'honneur marche tête levée..... Je vous le répète, honorez la vérité : elle vous le rendra, elle fera votre éloge.

Je ne crains pas que vous soyiez faux : eh comment le craindrois-je, moi qui vous estime ! moi qui n'ai cessé de louer la sincérité loyale de votre ame ! moi qui disois à celle que vous avez perdue : « oh, oui, Madame, il a de vos traits, » il a votre franchise, votre noblesse, il aura » les vertus de sa mere » !

(1) On appelloit Duclos, une bouche de fer qui mâche du feu.

Puiſſiez-vous concevoir pour le menſoge toute l'horreur qu'il lui inſpiroit ! Non-ſeulement il faut avoir l'ame vraie, mais il faut l'être dans la pratique & toujours. La vérité eſt une Vierge pure, que la plus légère entrepriſe offenſe. Evitez de mentir, même par plaiſanterie. S'il vous arrive quelquefois de dire une contre-vérité en riant, ne l'exprimez que des lèvres : vos yeux, vos geſtes, votre air doivent annoncer alors que vous ne cherchez point à tromper : ils doivent dire le contraire de ce que votre bouche dit. Je vous avertis au ſurplus que rien n'eſt plus délicat ; que ſi vous preniez l'habitude de mentir en plaiſantant, vous vous accoutumeriez peut-être au menſonge, bien que vous fuſſiez plein d'honneur (1), & qu'en tout cas, on pourroit vous y ſoupçonner accoutumé. On ne croit point un menteur, & rien n'eſt plus humiliant à mon ſens, que de n'être pas cru.

Les hommes qui ne ſont qu'aimables, reſſemblent

(1) Souvenez-vous de la réponſe de ce jeune & aimable M..... de D.... : vous jouiez enſemble ; vous lui diſiez : « Bon ! cela n'eſt pas vrai, tu plaiſantes !.... » quand je parle, vous répondit-il, je ne parle jamais » à côté ». Ce trait partit ſans réflexion : ce fut le cri de l'honneur.

en tout point, au caméléon, dont vous connoissez la propriété changeante. Fondés sur cette règle, qu'il faut, pour plaire continuellement, se montrer continuellement sous de nouvelles couleurs, ils varient à chaque instant du jour, jusques dans leurs principes : & c'est pour cela qu'on ne les aime guères, & qu'on les mésestime. N'oubliez pas cette règle générale. Pour en faire une application utile à vos succès, & d'accord avec l'honneur, changez aussi souvent que vous le pourrez de discours & de ton, mais non de mœurs & de maximes, Il s'agit de réussir, Monsieur; il s'agit sur-tout de vous estimer vous-même, & d'être heureux, dans tous les temps, par le bienfait de l'honneur. Ainsi, quelques soient les couleurs aimables dont je serai charmé de voir briller votre esprit, qu'au travers de leur transparence, on apperçoive toujours, toujours, la générosité, l'humanité, la franchise d'un cœur excellent & noble !

VI. *De l'indécision. Ses causes. Nécessité de se déterminer avec autant de promptitude que de justesse. L'esprit des affaires. L'esprit* comptant.

Je vous ai recommandé la justesse d'esprit; j'ai blâmé la précipitation des jugemens; je vous en

desire la vîtesse. Vous êtes destiné à la Cour, à la guerre, aux affaires : dans mille circonstances, vous n'aurez qu'un instant pour vous déterminer sur le choix d'un parti, duquel votre fortune, celle des autres, celle de l'État pourront dépendre. Bien des gens de beaucoup d'esprit, n'en montrent qu'à loisir. En général, cette incertitude si fâcheuse naît du trouble qu'excitent en nous les passions mal domptées : dès qu'on marchande avec les passions habituellement, elles ne manquent pas de se présenter dans les grandes occasions, avec le faste de l'empire ; au lieu que si je parviens à les soumettre dans les petites, à peine elles oseront murmurer en de plus importantes. *Régulus* s'opposant à la pitié des Sénateurs, s'endurcissant aux larmes de ses plus chers amis, forçant les suffrages à se tourner contre lui, exigeant qu'on le renvoyât à Carthage, où il étoit sûr de périr dans les supplices, martyr de l'honneur, de la probité, du dévouement à la patrie, en étoit-il venu brusquement à cet effort ? où plutôt ne s'y étoit-il pas préparé par d'autres ? On me dira qu'en venant à Rome, *Régulus* avoit eu le temps de se vaincre......... Non, sa résolution étoit prise avant le départ ; elle le fut dans le moment même ; j'en suis sûr, & ma preuve, c'est qu'il ne balança point, quand il fut arrivé à Rome. Le

temps qu'on délibère eſt tout au profit des paſſions. *Mucius* chez *Porſenna*, n'eut qu'un inſtant : il plonge ſa main dans le feu, & par cette action imprévue, il frappe d'étonnement & de frayeur l'ennemi de ſa patrie. Le premier des *Torquatus* immola ſon propre fils à la ſûreté de la diſcipline : avant que ce fils parût, il ignoroit ſa déſobéiſſance : il le voit victorieux, il le condamne à la mort. Peut-être fut-il trop ſévère ; mais combien un pareil arrêt, prononcé ſi vîte, & dans une telle occurrence, dût coûter à ce père infortuné!... *D'Aſſas* avoit-il prévu qu'il trouveroit les ennemis au haut de la colline? avoit-il eu le temps de réfléchir? Cinq cens fuſils le couchent en joue : « *ſi* » *tu dis un mot, tu es mort*! .... Et il s'écrie, « *à moi, Auvergne* »! ..... Mot ſublime! élan d'une ame forte & maîtreſſe abſolue d'elle-même! Ah! n'en doutez pas, c'eſt par des ſacrifices de moindre valeur, & de tous les jours, que ce héros s'étoit rendu celui de la vie ſi facile...... Brave & honnête *d'Aſſas*, je ne penſe à ta mort, qu'avec attendriſſement ; je ne t'ai point connu ; je ne ſais de toi que ce trait unique ; mais je ſuis ton ami, je veux être auſſi grand, auſſi vertueux que toi ; & les hommes doivent honorer ta mémoire de leur admiration & de leurs pleurs.

Je vous vois touché, Monſieur : vous deſirez

auſſi que votre fin ſoit glorieuſe & utile à vos concitoyens (1) : vous voulez travailler tous les jours à dompter vos paſſions. Eh bien ! il ne tient qu'à vous de tout entreprendre, de tout faire. S'il vous en coûte un peu d'abord, voyez l'honneur qui vous encourage & vous guide ; & ſouvenez vous que s'il n'y a point d'actions habituelles qui ſoient très-pénibles, à plus forte raiſon, celle de ſe défendre des paſſions ne l'eſt que bien peu, puiſque leur facilité à céder au courage qu'elles ont éprouvé, fait d'autant de combats qu'on leur livre, autant de victoires.

J'aurois pu vous citer une cauſe plus générale encore de l'indéciſion, & du mauvais choix, cauſe qui influe ſur celle que je vous ai dite : c'eſt le défaut de ce qu'on appelle *eſprit de calcul :* je ne tarderai guères à vous en développer les avantages : vous verrez que cet eſprit eſt lié de près à celui des affaires, qu'il vous eſt indiſpenſable d'acquérir.

Se conduire avec eſprit dans les affaires, c'eſt y prendre rapidement le parti le plus utile ; c'eſt en d'autres termes, s'y comporter, ſans paroître

---

(1) « Anch'io famoſa morte amo e deſio..... ».
ARIOST.

héſiter, avec la probité la plus exacte, unie à l'adreſſe que donne l'uſage. Ne comptez pas ſur votre prudence; méfiez-vous des deſirs violents; n'interprêtez ni la volonté de l'Etre ſupréme, ni les loix de votre pays, ni les bienſéances publiques; avant d'agir, conſultez avec ſoin, Dieu, l'honneur & l'opinion. Ici vous ſerez d'autant plus obligé à la juſteſſe, que les affaires ſe ſuccéderont plus rapidement : à peine ſorti d'une difficulté (1), il s'en préſentera à vous de nouvelles : il faudra que vous délibériez, pour ainſi dire, en même temps que vous choiſirez : vous pourriez être injuſte, ou vous déshonorer, ſi vous manquiez de juſteſſe : cela ſeul vous décide; & vous ferez tout ce dont un homme eſt capable, pour vous donner, dans le monde, & ſur-tout dans les affaires, ce genre d'eſprit comptant, & ſemblable aux monnoies, qui, étant admis par-tout, rend le commerce des penſées doux & facile & même la réuſſite des affaires preſque aſſurée.

---

(1) « In veteribus negotiis nova adcreſcunt, nec » tamen priora peraguntur : tot nexibus, tot quaſi » catenis majus in dies occupationum agmen exten- » ditur ».

Plin. jun.

VII. *Le ſtyle épiſtolaire. La grâce. Le goût. Les formules. Le ſtyle des affaires. La clarté.*

Vous avez éprouvé plus d'une fois combien ſont puiſſantes les volontés fortes, & les bonnes coutumes. Par exemple, vous ne ſaviez pas du tout écrire; une lettre à faire étoit non ſeulement une contradiction pour vous, mais un tourment. Le cœur vous parla ſur les devoirs; vous commençâtes par écrire, chaque jour, à votre mère, la meilleure, la plus indulgente, la plus ſage des amies pour vous. Bientôt votre ayeul lut auſſi vos lettres avec plaiſir. Un peu après, vous vîntes à ſentir que vous ſeriez obligé d'écrire à des hommes, à des femmes, de tous les rangs, de tous les caractères; & vous vous aſtreignîtes à faire, chaque ſoir, une lettre, qui tantôt partoit, tantôt ſe gardoit, afin de n'importuner perſonne; vous êtes parvenu, par cette méthode, à écrire plus facilement & ſans répugnance.

J'eſpère que vous écrirez bien. Le ſtyle épiſtolaire doit approcher de celui du diſcours, dans ſa marche prompte & ſa ſimplicité; il doit s'en éloigner, par un meilleur choix de termes; car il faut néceſſairement plus de temps pour écrire

que pour parler, & le temps s'emploie à mieux faire. Les phrases d'une lettre doivent être courtes : de longues phrases sont plus difficiles à lire ; elles annoncent une sorte de prétention, qui tue la grace, & que le style épistolaire exclut. Point de grands mouvements, ou qu'ils soient rares : point de force, ou très-peu ; le mieux est de la dissimuler. Le goût vous apprend ces convenances (1). La grace n'emploie à ce qu'elle veut faire ou exprimer, que la force nécessaire, sans aller plus loin, ni rester au-dessous. Charme inconcevable de la grace ! On ne le décrit point, ... vous le sentez, il vous attire, il vous embellira.

Plus vous serez naturel & vrai, plus vous aurez de grace : les enfants la tiennent du seul instinct, qui est en eux le sentiment du vrai. La sensibilité se développant avec l'âge, le goût acquiert plus de finesse : il juge de ce qui est beau, de ce qui plaît, ou doit plaire, & il se complique. La grace suit les progrès de l'un & de l'autre.

Ainsi le goût, la justesse, la grace sont essentiellement liés entre eux. De même le bon

(1) « Le goût est un sentiment parfait des convenances », dit avec raison M. Necker.

sens, qui discerne ce qui est bien (1), commande la justice, dont la politesse émane. Il n'est point de politesse véritable, qui ne parte du cœur : celle qui est fausse, manque son but; celle qui est affectée, passe le sien & le manque aussi. Il y a des grands Seigneurs très-impolis : je n'ai rien à dire d'eux. Il y en a dont la politesse semble chercher des dupes, & n'en fait guères. Plusieurs écrasent leurs inférieurs d'une politesse outrée, au travers de laquelle il est rare qu'on n'apperçoive pas la fausseté ; en tout cas, on y verroit la sottise. Vous aurez la vraie politesse, Monsieur, parce que vous êtes loyal, sensible & desireux de plaire.

Celui qui est doué de ces heureuses qualités, plaira, pour peu qu'il ait d'esprit. Il dira, il écrira des choses agréables à chaçun : il cherchera à placer dans ses lettres quelque phrase honnête, qui ne puisse se rapporter qu'à la personne qui devra les lire. Les compliments généraux ne flattent point. Il étudiera les *formules*, non jusqu'à

(1) La Bruyere a dit : « entre le bon sens & le » bon goût, il y a la différence de la cause à l'effet » ; & il a raison, en ce sens, que le beau moral est nécessairement bien.

la minutie, mais assez pour y être exact : ces formules imaginées par le desir de marquer de la déférence, outrées par la bassesse, devenues insignifiantes à force d'être vulgaires..... Il n'y a pas plus de fausseté à écrire à un méchant homme, qu'on est son serviteur; avec respect, avec attachement, qu'à lui céder le pas, lorsque son rang l'exige. Tout cela se raporte à l'état, non pas à la personne. Un homme quelconque, ayant au moins l'état d'*homme*, vous devez, en lui écrivant, songer à honorer cet état, qui lui est commun avec vous. Le bon esprit indique, en général, qu'on risque peu à exagérer la formule, lorsqu'on écrit à ses inférieurs, pourvu cependant qu'on ne mette pas trop d'affectation dans l'emploi qu'on en fait. Si l'on écrit à un Supérieur, à un égal, il faudroit s'en tenir à l'étiquette reçue: la noblesse, ainsi que la politesse conseillent peut-être également de rester en mesure; mais c'est à coup sûr, une insigne mal-adresse de compromettre son succès pour la petite vanité de refuser un, *votre tres-humble serviteur*, en *védette.*

Ce qui marque dans une lettre, ce qui dispose favorablement, ce sont, comme je vous le disois, les phrases obligeantes, qui ne peuvent s'adresser qu'à celui à qui l'on écrit. Dans vos lettres familières à vos parents & amis, elles doivent ne vous rien

coûter : l'efprit varie avec facilité, les expreffions d'un fentiment qui domine.

L'art d'écrire eft donc plus difficile, quand on traite d'affaires, ou qu'on écrit à des perfonnes inconnues : cependant on parvient auffi à trouver pour toutes, la phrafe la plus convenable. Après l'avoir cherchée quelquefois, elle fe préfente, fans qu'on la cherche, fur-tout fi on s'occupe, en écrivant, de celui qui doit lire : c'eft être fort impoli que ne pas en paroître occupé ; de même qu'il eft incivil d'écouter ou de parler, d'un air diftrait, & de ne pas regarder la perfonne avec qui l'on s'entretient.

Un fentiment vif aime à s'épancher ; il plaît fous toutes les formes : il écrit qu'il aime, il le répète cent fois ; il eft confiant, il dit tout. Qu'il dicte les lettres que vous écrirez à vos amis, & fur-tout à votre ayeul. Quant au refpect, plus il s'exprime en bref, & mieux il eft reçu : un Général, ue Miniftre du Roi, &c. à qui un jeune homme écrit, font en droit d'exiger qu'il foit court.

Je vous ai recommandé la clarté dans le difcours : elle eft la premiere qualité du ftyle : « Ayez trois chofes, difoit, je crois, *Quintilien* : » premiérement, foyez clair, fecondement, foyez » clair, troifiémement, foyez clair ». Il exprimoit

par-là combien la clarté eſt indiſpenſable. Elle eſt ſur-tout de la néceſſité la plus abſolue, lorſqu'on traite d'affaires, dans les lettres importantes, dans les mémoires. Ce ſont l'ordre, la ſuite des choſes, & le choix des mots, qui produiſent la clarté. Sachez toujours avec préciſion ce que vous voulez dire........

« Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,
» Et les mots pour le dire, arrivent aiſément »,

Boileau.

Au ſurplus, la plupart des conſeils que je vous ai donnés, par rapport à la conversation, peuvent s'appliquer au ſtyle.



DISCOURS V.

De l'instruction qui nourrit l'esprit, qui donne de l'esprit, et qui est une cause de bonheur.

I. *La lecture & l'obſervation. Le temps. La pareſſe. L'emploi du temps.*

Tous les genres d'eſprit ſe nourriſſent de l'inſtruction. Il ne faut, ni vanter les qualités de ſon ame, ni faire parade d'une érudition faſtueuſe; mais il eſt bon que les principes ſains, & les connoiſſances utiles ſe laiſſent appercevoir. A préſent ſur-tout que les jolies femmes s'inſtruiſent, je doute qu'il y ait un eſprit naturel aſſez fécond en agrémens, en grace, pour ſe ſoutenir indépendamment de l'inſtruction & de la penſée.

On s'inſtruit par la lecture & l'obſervation, avec ſes dévanciers, ſes contemporains & la nature. De ces deux moyens, le premier eſt le moins sûr & le plus court : leur réunion eſt ce qu'il y a de plus court & de plus sûr. Que ſerviroit de lire, à celui qui n'obſerveroit jamais : il me

ſemble auſſi que l'obſervation, pour être utile, a beſoin d'être étayée de réflexions ſolides & de lectures.

L'inſtruction donne de l'eſprit : ſouvent elle ſupplée au défaut de l'eſprit naturel: elle redreſſe l'eſprit, quand elle eſt bien digérée. A ſon tour, l'eſprit rectifie nos connoiſſances, quand il obſerve bien. Mais on n'obſerve que très-peu de faits en un jour; on en lit beaucoup en une heure. Et, comme c'eſt ſur un grand nombre de faits qu'on juge avec certitude, les hommes qui ſavent lire, ou qui ont lu dans leur jeuneſſe, ont le tact ſouple, & la conduite plus aſſurée. Les jeunes gens principalement, que l'amuſement entraîne & qui effleurent les ſurfaces, ne remarquent guères ce qui leur ſeroit profitable, s'ils n'ont ſoin de raſſeoir leur jugement par des lectures fréquentes. Auſſi, voulant que votre éducation ne fût plus retardée, vous ai-je conſtamment engagé à étudier les livres, en même temps que les choſes, & à comparer les réſultats; j'eſpere que vous vous en ſouviendrez, que vous lirez au moins un peu, & que vous réfléchirez chaque jour. La pareſſe n'a jamais de temps; car elle le perd; mais vous ſavez comment, dès qu'on le veut fortement, on la ſurmonte. Par-tout où vous ſerez, lorſqu'on vous aura indiqué les heures de vos devoirs, vous

pourrez

pourrez partager celles qui vous reſteront, entre l'amuſement & l'étude. Si vous diſtribuez votre temps, vous en aurez pour tout. Il ne s'agira plus que de maintenir invariablement cette diſtribution ; & vous aurez ce courage, dès que vous eſtimerez le temps ce qu'il vaut.

Que penſeriez-vous, Monſieur, ſi vous voyiez un char ſur les épaules de ſon maître ! Voilà l'homme déſœuvré : il porte le temps....... Ce fleuve immenſe qui, ſorti de l'éternité, va s'y rejoindre. C'eſt être inſenſé, que ſe croire aſſez fort pour porter le temps; c'eſt être bien ennemi de ſon repos, que ne pas ſe laiſſer porter.

Sous un autre rapport, également vrai, le temps eſt comme un eſpace où nous pouvons, à notre choix, labourer, ſemer & recueillir, ou ne rien faire de tout cela. Cet eſpace ne nous appartient que juſqu'à l'heure où nous ſommes lancés dans l'éternité. Je me la repréſente, l'éternité, telle qu'un déſert ſtérile & ſans bornes : on n'y plante point ; on n'y moiſſonne point : on ne peut y jouir, diſent le Chrétien & le Philoſophe, que des fruits recueillis dans le temps.

Parlons ſans figure : le temps nous ſert à bien mériter de l'Etre ſuprême, de notre Pays, de la poſtérité. Si nous l'employons mal, la mort viendra nous ſurprendre, quand nous ſerons ſans

gloire & ſans vertus : au contraire, par un bon emploi du temps, on obtient l'eſtime, & cette gloire durable qui reſſuſcite l'homme à la vie (1), & cette mort heureuſe, dont le ſouvenir d'avoir bien fait, uni à l'eſpérance de ſe ſurvivre, conſole.

Puiſſent ces grands motifs enflammer votre ame ! Puiſſiez-vous, ſoutenu conſtamment par eux, vous ſervir du temps pour ce qui eſt utile & honnête !

II. *L'amuſement. On ne peut s'amuſer toujours. Economiſer le plaiſir. L'ennui. Les ennuyeux.*

L'homme qui s'amuſe, ou croit s'amuſer toujours, eſt « incapable de penſer (2) ». Il n'a point d'âge mûr : « ta jeuneſſe, pourroit-on lui dire (3), » ne ſe paſſera point, & ton enfance eſt éternelle ». On ne peut ni manger continuellement, quelque bonne chère qu'on ait, ni s'amuſer toujours, quelque plaiſir qu'on y trouve. L'eſtomac rempli

(1) « L'odor ... che trae l'uom' del ſepolcro. . . . . » ARIOST.

(2) Swift.

(3) « . . . . . . Tibi enim inconſumpta juventus,
« Tu puer æternus. . . . . ». OVID.

de viandes, se soulève; l'exercice du corps n'est pas plus nécessaire à la digestion, que celui de l'esprit à le disposer au plaisir. Vous n'avez jamais mieux dîné qu'aprés une promenade : vous ne vous êtes jamais plus réjoui qu'après une longue étude. J'aime aussi ce mot de *Vivonne*, qui se portoit bien d'esprit & de corps : « *Sire, les » livres sont à mon esprit, ce que les perdrix » sont à mes joues* »...... Amusez-vous, mais ne prétendez pas vous amuser toujours. Si vous étiez enfant à ce point, vous deviendriez capricieux, bizarre, à charge à vous-même, ainsi qu'aux autres.

Si les Rois s'amusent peu, s'ils sont obligés de s'occuper, ou de s'étourdir, ai-je tort de vous exciter au travail ? Ecoutez Madame de Maintenon, à ce sujet : « On ne sent guères, » dans les divertissemens de la Cour, écrivoit-elle, » que de la tristesse, de la fatigue, & de l'ennui, & » le plaisir fuit à proportion qu'on le cherche. Nos » Princes n'ont plus rien de nouveau à voir, » parce qu'ils voient tout dans leur enfance : » dès le berceau, on leur prépare leur ennui ».... Et ailleurs : « Vous ne connoissez pas l'ennui qui » dévore les Grands, l'obsession où ils sont de » cette multitude de valets, dont ils ne peuvent » se passer, l'inquiétude qui les porte à changer

» de lieu, ſans en trouver un qui leur plaiſe, » la peine qu'ils ont à remplir leurs journées, & » la triſteſſe qui les ſuit juſques ſur le trône » !

Quelle Cour fut jamais plus brillante que celle de Louis XIV? quel Prince forma des projets plus hardis, exécuta de plus grandes choſes, ſe donna plus de mouvement pour échapper à l'ennui? Il prit des villes, il conquit des provinces; il fut ſeul contre tous, & vainquit; il plaça ſon petit Fils ſur le trône d'Eſpagne; il protégea les Savants, il fonda des Académies; il eut de belles maîtreſſes; il ſe nourrit de louanges & s'enivra d'amour; il ſe conſtruiſit des demeures ſuperbes; fit venir d'Orient, les chefs-d'œuvres des arts, & des extrêmités du monde, les mets délicats, les bons vins; il chercha le plaiſir, ... il ne le trouva point dans tout l'univers » (1) .... Vous venez d'entendre ſon amie, le dépoſitaire des ſecrets de ſon cœur....... S'il eût ſu lire, comme *Vivonne*, il ſe fût amuſé, ſans ruiner ſon peuple, ſans déſoler l'Europe, & tant qu'il eût voulu s'amuſer.

Madame de Maintenon parle des Grands. Dès le berceau, votre nourrice vous accoutumoit à changer de jouets; & malgré la ſurveillance de

(1) « Quærenti defuit orbis ».

vos ſages parents, vous étiez dégoûté, il y a quatre ans, de pluſieurs des plaiſirs de votre âge. Vous avez ſenti enfin qu'il falloit économiſer, pour être sûr de jouir : j'ai tâché de vous éloigner des ſpectacles, des fêtes, du bruit, de peur que tout cet éclat n'usât vos jeunes organes, & qu'après vous être ſéparé de moi, vous n'entraſſiez dans le monde, raſſaſié de tout. Je vous ai conſeillé de ne point méler enſemble les inſtruments des différents jeux, de vous contenter d'un jeu ſeul à la fois, & pour un jour. La *créme*, vous ai-je dit, eſt fort bonne; l'*eau de Zara* eſt excellente: priſes à part, ce ſont deux plaiſirs : priſes enſemble, ce n'en eſt plus qu'un, & qui rend le goût inſenſible aux deux autres.

Cette inſenſibilité du goût phyſique & moral ne manque jamais de produire les dégoûts & l'ennui. On eſt bien malheureux & bien ennuyeux, quand on s'ennuie. La douleur n'eſt rien, je dis la plus atroce, ſi l'ame lui réſiſte; mais l'ennui regne deſpotiquement ſur l'ame. Le feu Comte *de Treſſan*, déchiré par la goutte, traduiſoit l'Arioſte, étoit le plus gai des vieillards. Vous vous ſouvenez, comme ce bon Abbé de F..... étoit aimable. *Fontenelle*, *Voltaire*, *Frédéric* ſon héros, s'ennuyoient-ils dans leur vieilleſſe ? Ils étoient encor de joyeux convives. Vous avez remarqué, vou

continuerez à voir que les hommes qui favent s'occuper, font ceux dont le monde s'occupe, qu'il recherche, qu'il diftingue; ils ne fe préfentent point à lui, d'un air évaporé ni mauffade : ils ont d'autres fujets d'entretien que les *chevaux*, la *chaffe*, les *boucles*, les *wiskys*, les *gilets* (1). Ils apportent dans la converfation le fel d'un efprit orné, & l'art fi recommandable d'écouter ceux qui parlent : ils ne perdent point leur temps en vifites infipides ; ils ne font point réduits à voir la mauvaife compagnie; car ils plaifent à la bonne. A cheval, ou fur un char, ils ne courent pas dans la rue, comme des Bacchantes : ils favent qu'on les defire, & de plus, comme ils penfent & réfléchiffent, le chemin leur paroît court.

---

(1) Des têtes profondes, pour ne pas dire creufes, ont imaginé qu'il étoit abfolument impoffible de fe paffer chaque jour d'un *gilet nouveau*, & d'une paire de *boucles nouvelles*. Il en coûte à plufieurs de ces Meffieurs, ou à leurs créanciers, 365 louis par an, pour ce luxe indifpenfable des gilets. Quant à celui des boucles, on auroit grand tort de le blâmer, puifque, moyennant 300 écus pour une année, un jeune homme de fens choifit chaque matin, entre 50 paires de boucles, celles qu'il préfère porter ce jour-là. Ainfi s'emploie la matinée à réfoudre quelque problêmes très-difficiles.

Mais l'ennui ! Ah ! Monsieur, c'est une peste véritable : il a tous les traits de cet horrible mal. On se sent tourmenté : on se demande, où souffrois-je ?.... on souffre par-tout. Impatient d'en trouver la cause, on s'en prend à l'appartement qu'on habite (1), à ses valets, aux amis du jour, aux plaisirs de la veille : on sort, on crève ses chevaux, on s'ennuie ailleurs comme chez soi. Le corps traîne cette ame apathique ou fatiguée, qui s'y trouve mal logée, & voudroit le quitter. Voilà le *spleen*, & comme une balle guérit de l'ennui, il mène au délire. Il est contagieux ; on baille, on fait bailler ; & comme dit Hamilton, dans des vers moins bien faits que faciles,

» Avec eux-mêmes ils s'ennuient,
» Ils cherchent le monde & le bruit ;
» Lassés d'eux-mêmes, ils se fuient ;
» Et c'est en vain, l'ennui les suit.

---

(1) « . . . . . Sua cuique domus funesta videtur,
» Et quia causa latet, locus est in crimine notus ».
Ovide, en parlant de la peste d'Egine.

» Turbam rerum & hominum quærunt, qui se pati nesciunt ».
Sen.

» Le monde qu'ils cherchent les fuit.

» *Enfin*, de visite en visite,
» L'ennui chez eux les reconduit ».

Quand un homme, connu pour s'ennuyer, entre quelque part, on se parle à l'oreille, on sourit malignement, on l'évite ; c'est à qui ne sera pas auprès de lui à table; une femme ne le mènera pas en petite loge....... Malheur à lui, s'il veut être aimé d'une femme ! Elle lui fera payer l'ennui par l'argent, par le déshonneur, par la santé; il aura les suivantes, ou les filles: comment supporter cet imbécille, qui ne peut se souffrir lui-même, & qu'on porte, tout le jour, sur les épaules? s'il veut s'introduire chez quelqu'un, il intriguera auprès des complaisans de la maison, puis il n'y causera qu'avec eux : en un mot, il ne sera tolérable que pour les hommes & les femmes qu'il pourra payer ou protéger.

Personne cependant ne fera de plus longues visites, n'ira plus souvent dans le même lieu, ne tiendra de plus longs discours. On l'aura trop long-temps vu, partit-il à l'instant : n'eût-il dit qu'un mot (1), il aura trop parlé.

---

(1) . . . . « Ut tu disticha longa facis ». *Mart.*

Cette ſituation eſt ſi douloureuſe & ſi aviliſſante, qu'en France, où l'excès du ſpleen eſt peu commun, pluſieurs de ces peſtiférés d'ennui ont cherché du ſoulagement dans l'étude : ils ont voulu s'inſtruire. Quelques jeunes gens y ont réuſſi & ſont devenus aimables ; point, ou très-peu d'hommes faits. Lorſqu'on s'eſt inſtruit dans la jeuneſſe, on apprend à tout âge ; mais les hommes ne ſauroient trop ſe perſuader que l'ame s'endort, pour ne plus s'éveiller, quand elle a été aſſoupie trop long-temps. Combien ont fait de vains efforts ! Combien regrettent amérement d'avoit paſſé dans l'inaction ou les plaiſirs, la première moitié de leur vie ! Ces plaiſirs les abandonnent..... La ſeconde eſt affligée de tous les maux : *vieilleſſe pourroit ſe maintenir en joie, ſi jeuneſſe eût prévu.*



DISCOURS VI.

DES MOYENS D'ACQUERIR UNE INSTRUCTION PROFITABLE.

I. *L'étude des Mathematiques. Apprendre à juger des objets, pour les bien étudier, à les claſſer, pour les bien retenir. L'eſprit de calcul. La Logique.*

PERMETTEZ - MOI de vous détailler, Monſieur, quelques-uns des avantages de l'étude. Celle des Mathétiques en a d'inappréciables pour tous les hommes : elle eſt indiſpenſable pour vous.

Vous ſerez chargé de reconnoître un poſte militaire. Comment en rendriez-vous compte, ſi l'art des dimenſions ne vous étoit pas familier ? Si vous commandez une manœuvre, comment ſaurez-vous ce qu'un dragon, un eſcadron, un régiment, doivent occuper d'eſpace, en marche, en ordre de bataille, pour en occuper le moins, ou le plus poſſibles, & ſe mouvoir dans le moins de temps poſſible ? L'ordonnance le preſcrit ; mais l'ordonnance dit-elle les raiſons de la loi ? retient-

on ce qu'on n'a pas compris? eſt-il ſatisfaiſant de l'exécuter ? comment l'exécute-t-on ? L'honneur vous permettra-t-il jamais d'obéir ſans intelligence, de commander au haſard, d'être au-deſſous de votre rang, & des devoirs de votre métier? Sans les Mathématiques, vous ne pourriez, ni juger d'une batterie, qu'il feroit néceſſaire de placer, ou que vous verriez établir, ni preſſentir la force d'un ouvrage, & les moyens exigés pour l'attaque, ni calculer la diſtance où feroit un gros d'ennemis, qu'il vous faudroit éviter, ou prévenir, ni eſtimer leur nombre. Que dis-je? les éléments de l'exercice & des évolutions, la marche de l'homme, les allures du cheval, leurs poſitions réciproques, la ſcience d'un ſimple dragon a ſes regles dans les Mathématiques : ce n'eſt donc pas ſans raiſon que j'ai pris à tâche de vous inſpirer du goût pour elles : vous en avez enfin ſurmonté les difficultés principales ; il ne tient qu'à vous d'y être plus habile, et l'honneur vous le commande.

Je ſais qu'un ſoldat a rarement appris la géométrie. Auſſi on le deſtine preſque toujours à demeurer ſoldat. Ceux qui deviennent Officiers, ſe ſont inſtruits par une longue pratique ; & je n'ai jamais nié qu'elle ne pût ſupléer juſqu'à un certain point à l'étude, ni même qu'à pluſieurs

égards, elle ne lui fût préférable. Mais interrogez les Officiers de fortune ; ils vous diront : « Ah ! » Monſieur, que vous êtes heureux de pouvoir » vous donner des maîtres, d'avoir le temps » d'étudier ! Nous étions ſans ſecours & ſans » loiſirs, nous comprenions difficilement, faute » de principes ; nous nous ſommes traînés, & » vous pouvez courir ».

Les connoiſſances mathématiques ſont encore eſſentielles à votre bonheur, en ce qu'elles donnent de la juſteſſe à l'eſprit, des lumières vives à la raiſon. On ne devient géomètre qu'à force d'être attentif, de réfléchir, & de régler ſon imagination. Quel dommage que les perſonnes vives, qui ont ſi grand beſoin de ſoumettre la leur, ſoient celles pour qui les ſciences exactes ont le moins d'attrait ! Cependant la vivacité même eſt un moyen de s'y rendre ſupérieur, puiſqu'elle donne la vîteſſe du coup-d'œil, & la préciſion du calcul..... Tout eſt calcul dans la vie : chaque détermination à prendre eſt un problême à réſoudre : il ne s'agit que de démêler le vrai du faux, l'honnête de l'injuſte, d'analyſer ſes deſirs, leurs motifs, les conſéquences de tous les partis entre leſquels on délibere ; &, lorſqu'on a fait cet examen, de remonter des conſéquences à la propoſition, afin de ſéparer,

du point ſur lequel on doit prononcer, toutes les circonſtances accidentelles, qui ne feroient qu'embarraſſer le jugement. Vous comprenez, Monſieur, que l'eſprit de calcul eſt indiſpenſable pour quiconque a beſoin de ſe déterminer promptement. . . . . . Nos réſolutions, nos actions ne ſont que des corollaires plus ou moins juſtes (1). Et comme les ſublimes loix devinées par *Kepler* & *Newton*, découlent, par une ſuite non interrompue, des plus ſimples définitions & des premiers axiomes ; de même la vie toute entiere d'un homme de bien doit être une chaîne d'actions dérivantes de ſes principes, & ſe terminant à une mort qui reſſemble à ſa vie.

Les Mathémathiques apprennent à raiſonner, bien plus sûrement que la Logique des Ecoles, en ce qu'elles ſont la Logique elle-même, appliquée à des objets ſenſibles. Ne négligez cependant pas de relire un traité de Logique : employez tous les moyens qui peuvent augmenter la juſteſſe de l'eſprit : ſans elle, point d'obſervation vraie, point d'étude profitable, point d'inſtruction.

---

(1) Des principes, d'un uſage général, conçus en peu de mots & repreſentant de grandes vérités, ſont pour l'uſage de la vie, ce que les formules algébriques ſont pour les ſciences.

II. *La mémoire : on ne peut tout ſavoir : faire un choix d'études. Aider & fortifier la mémoire. Faire des extraits.*

Vous retiendrez ce que vous lirez avec attention. Mais cette propriété, qu'on appelle *mémoire*, eſt bornée, comme toutes nos autres facultés. Les regiſtres qu'elle tient, ſe chargent d'un certain nombre de penſées, de faits, de circonſtances : & ſe trouvent remplis plus ou moins vîte, mais communément aſſez tôt. Des vieillards, à qui leur jeuneſſe eſt encore préſente, oublient les événemens de la veille. Il ſemble quelquefois qu'une époque frappante de notre vie ſe ſoit imprimée ſur des feuilles déjà écrites ; tant les ſouvenirs antérieurs ſe trouvent disjoints entre eux, ou même exactement effacés. Puiſque la mémoire eſt circonſcrite & foible, il faut donc n'apprendre que des choſes utiles, ou du moins, proportionner, dans l'étude, l'obſervation & la lecture, le degré d'attention au degré d'utilité, & s'attacher, avec force à ce qu'il eſt indiſpenſable de ſavoir. De là la néceſſité de faire un choix d'études.

Mais avant d'examiner celles auxquelles vous pourrez vous livrer de préférence, je dois vous rappeller qu'il y a des moyens d'aider à la mémoire

de la rendre prompte & saine. Il faut, lorsqu'on veut retenir, commencer par les principes ; se former, par cette méthode, le plus d'idées générales qu'il est possible, ne lire qu'avec ordre, & , s'il se rencontre des faits isolés, dignes d'être sus, les comparer avec d'autres, les placer dans une chaîne d'idées accessoires ; ne point s'appliquer à conserver les discours, mais les pensées & leurs preuves; ne passer aucune des idées comprises dans une chaîne, sans l'avoir entendue, sans en avoir examiné les rapports ; répéter souvent la revue de ce qu'on sait, afin de le mieux savoir : en un mot, se l'approprier par l'ordre, l'intelligence & la réflexion.

Telles sont les principales loix (1), que se

---

(1) Vous avez fait avec plaisir des extraits de vos lectures : j'ai regretté que vous ne voulussiez pas les conserver. La comparaison de ce qu'on pense à différens âges, aide à l'instruction, & perfectionne la pensée. Au surplus, vous m'avez promis de continuer à extraire, selon notre ancienne méthode qui consistoit à lire avec soin, & à n'écrire ce que nous voulions retenir qu'aprés quelque intervalle, sans nous permettre de parcourir de nouveau ce que nous avions lu. On extrait d'une manière encore plus utile, quand après avoir lu & relu un bon ouvrage, on en fait

fera tout homme qui voudra férieufement s'inftruire. Pour les obferver, & même pour fe les commander, il faut avoir beaucoup de cette justeffe d'efprit, que l'étude des Mathématiques affine, pour ainfi dire, & perfectionne.

Dans le choix que je vous recommande, Monfieur, n'omettez ni l'hiftoire, ni les langues, ni les fciences phyfiques, ni les lettres. Croyez-moi, n'excluez rien de tout cela; mais fachez vous arrêter au point où ce que vous apprendriez de plus dans chaque genre, vous feroit inutile, foit quant aux affaires, foit par rapport à l'agrément de la vie.

---

l'analyfe. Par-là, non feulement on aide à la mémoire, mais, ce qui eft bien préférable, on forme l'efprit.



DISCOURS

DISCOURS VII.

L'ETUDE DE L'HISTOIRE.

I. *Exemple des trois points de vue sous lesquels l'histoire peut être considérée. Toutes les histoires se ressemblent. Extrait de l'histoire romaine.*

LES histoires de tous les Peuples, de tous les âges, sont sœurs. Elles se ressemblent par des traits de physionomie qui appartiennent à l'humanité toute entiere ; elles diffèrent sous d'autres rapports, autant que les nations & les hommes : voilà trois points de vue sous lesquels il est bon de considérer l'histoire.

. Nous y voyons rarement la vertu pratiquée avec constance, presque toujours un vil intérêt, unissant, brouillant, à son gré, les Républiques ; l'intérêt d'un seul, les passions d'un petit nombre allumant la guerre, au sein des polices les plus parfaites ; l'adresse & la force d'opinion tirant parti de tout, pour se créer des sujets & des victimes ; la force réelle enchaînée, dès que les vérités simples ont fait place à des combinaisons éten-

dues; le genre humain presqu'entier voué à la misère, à l'abjection, & les sociétés devenir des troupeaux qui broûtent l'herbe sur un sol ingrat, ou que des animaux carnaciers se disputent.

Ce peuple, lui-même, si brillant, si fier, que ses historiens nous ont décrit sous des traits si majestueux, ce peuple romain (oserai-je le dire), fut comme les autres peuples. Il étoit encore au berceau, & ses deux Rois, *Romulus* & *Tatius*, périrent, celui-ci par l'ambition du premier, qui vouloit régner seul; celui-là, selon toute apparence, par l'orgueil de ces hommes, qui dès-lors prétendoient régner à la place des Rois.

Ce fut comme l'emblême & le présage de la mort de Pompée, sacrifié à César; de la mort da César, poignardé dans le Sénat.

Quel gouvernement plus dur que celui de ces Pères Conscripts, de ces nobles, de ces vieillards, qui se vantoient d'être les pères de la patrie! Rome étoit tout entière en eux; voilà ce qu'ils pensoient, ce qu'ils n'étoient même pas fâchés que l'on crût. *Le Sénat* & *le Peuple*.... disoient-ils, dans leurs actes publics....... C'étoit le Sénat & les Patriciens qu'il falloit dire, le Sénat tout seul. Les familles patriciennes envahissoient les dignités, les emplois, les terres: les terres si nécessaires à l'entretien d'une population que l'affluence

des étrangers à Rome, augmentoit jusqu'au prodige : les emplois qui, proposés à l'émulation, exciteroient encore à bien vivre des hommes, enlevés aux mœurs simples & aux travaux champêtres. Les esprits ambitieux savent qu'il faut occuper le peuple; on appelloit à la guerre celui de Rome : il s'accoutumoit à vaincre ; il étoit malheureux dans ses foyers; il suivoit les Consuls. Chacun espéroit s'enrichir dans le partage des terres, qu'on alloit conquérir. Mais, quoique les Romains eussent fondé des colonies, quoique ce partage eût eu lieu quelquefois, le plus grand nombre à Rome n'avoit pas d'existence assurée. Que quelqu'un prit son parti, celui de la raison & de la nature, il étoit traité comme *Cassius* (1), qui proposa la loi *Agraire*, comme les Consuls que le peuple élut, après s'être vengé si justement des *Décemvirs* (2), comme *Manlius Capitolin* (3), qui voulut mettre un

---

(1) Précipté, l'an de Rome 269.

(2) L'an de Rome 305....... Le Sénat leur refusa le triomphe qu'ils méritoient, qu'ils obtinrent du peuple.

(3) Précipité, l'an de Rome 370..... Voir tous

frein à l'uſure dévorante des familles patriciennes. Qu'arriva-t-il à Rome? Lorſqu'on eut bien pris à tâche d'avilir le peuple, on vit avec effroi, ſous les Empereurs, que ſa baſſeſſe, de laquelle il étoit déſormais impoſſible qu'il ſe relevât, le diſpoſoit aux forfaits les plus étranges. Des imbécilles virent ſes maux avec indifférence ; des fous portèrent l'atrocité juſqu'à s'en réjouir ; des monſtres ſe baignèrent dans ſon ſang. Le Sénat alors étoit redevenu peuple, confondu avec lui, tendant comme lui la gorge au couteau, flattant les vices par des éloges publics, pourſuivant les vertus qui déplaiſoient à l'Empereur. Ce n'étoit plus ſeulement un ridicule d'être vertueux, c'étoit un crime. Le peuple ſe vendoit pour du pain diſtribué gratuitement, les ſoldats pour des gratifications, qu'on leur promettait, ſe révoltant, dès qu'on ne les leur accordoit pas ; les patriciens, pour des intendances. Le travail fut mépriſé ; il étoit plus court de s'enrichir à force de baſſeſſes. L'extrême opulence, d'une part, de l'autre, la misère extrême, un luxe effrené, éblouiſſant tous les yeux, alléchant tous les eſprits,

---

les troubles qu'excita la Loi Agraire, A. D. R. 269, 338, 359, &c.

ce fut aux riches à ne compter les pauvres pour rien, ce fut aux pauvres à dépouiller les riches. L'état des perfonnes fut compromis par des loix fifcales ; l'avidité du chef & des particuliers dévora l'empire. Les profcriptions, outre la vertu, condamnèrent l'opulence : & fi c'eût été pour répartir plus également les fortunes, il eût réfulté du moins quelque bien de cette injuftice; mais on ne maffacroit un citoyen que pour attribuer fes biens à l'Empereur, à fes affranchis, aux complaifans qui partageoient fa débauche. La perverfité des mœurs, exceffive fur tous les points, plus de fidélité des époufes, plus de tendreffe des pères aux enfants, plus d'amour des enfants aux pères, tous les liens facrés dont la nature entoura l'homme, brifés & confondus; dans cette anarchie générale, dans ce brigandage effréné, durant ce filence des loix, de l'honneur, des principes, cette maffe coloffale de l'Empire romain, attaquée à fes extrêmités, & jufqu'au centre, par des puiffances qu'elle avoit méprifées, s'écroula.

Après cette efquiffe rapide, il ne tiendtoit qu'à moi de vous retracer les caufes de cette décadence, dont Montefquieu a fait l'hiftoire. Aidé du genie de Boffuet, j'effairois de remonter aux empires qui ont précédé celui de Rome ; &, defcendant

à ceux qui ſe ſont formés de ſes débris, je vous parlerois auſſi des peuples, qu'elle n'avoit point ſoumis, de ceux qu'elle n'a pu connoître. Vous appercevriez, même dans l'Inde & la Chine, même parmi les hordes tartares, & les bandes errantes de l'Amérique, des rapports communs à toutes les nations, à tous les hommes. J'aime mieux laiſſer à votre zèle pour l'inſtruction, le ſoin de ces recherches, pénibles à la vérité, pour l'érudit qui s'attache aux moindres circonſtances, mais agréables & ſatisfaiſantes pour l'homme du monde qui veut jouir & ſe connoître.

II. *L'hiſtoire de chaque peuple en particulier. Lacédémone, Athenes, l'ancienne Egypte, Carthage, Rome. Influènce des climats, des opinions, des gouvernemens, &c.*

Pour diſtinguer les nations par les ſignes qui les caractériſent, croyez-en moins les hiſtoriens que les faits. Cherchez les cauſes de ces variétés dans l'origine d'un peuple, dans ſa conſtitution, dans ſon domaine, & le climat qu'il habite.

Par exemple, Lacédémone enfermée dans un eſpace étroit, ne tirant de ſes terres, qu'en petite quantité, des productions groſſières, fit la guerre, commanda la ſobriété, l'éducation mâle, l'exacte

diſcipline, la néceſſité de vaincre ou de mourir. Si cette République eût eu des poſſeſſions plus étendues, & qu'on les eût de plus en plus rendu fertiles, n'eſt-il pas vraiſemblable que les mœurs s'y fuſſent adoucies? L'hiſtoire de Lacédémone le prouve.

Il n'y avoit dans la ville de Sparte qu'une ſeule profeſſion honorable, celle des armes. Dans Athènes, on étoit laboureur, à cauſe de la fertilité du ſol; commerçant par la proximité de la mer; guerrier par la néceſſité de ſe défendre, plutôt que par le deſir des conquêtes. On y aimoit les arts, on y cultivoit les lettres, comme dans tous les pays du monde, où l'homme a du loiſir, & plus qu'ailleurs, en ce que nul peuple, au rapport des hiſtoriens, ne fut doué d'une ſenſibilité plus vive. De cette variété d'emplois auxquels les Athéniens ſe livroient, & de la fineſſe de leur organiſation, réſultèrent, ce ſemble, les qualités qui leur furent perſonnelles: le caractere aimable, l'inquiétude, la légèreté, l'inſouciance. De là vint qu'Athènes fut ſi ſouvent excitée par ſes Orateurs, troublée par ſes Magiſtrats: ſoumiſe, en apparence, à la tyrannie, un mot dit à propos y embraſoit les cœurs; mais alternativement paſſionnée & froide, elle s'épuiſoit d'un ſeul effort.

Les Egyptiens nés ſous un ciel heureux, ſur des campagnes fécondes, étoient deſtinés à l'amour

des arts. Naturellement portés à contempler & à réfléchir, ils eurent parmi eux un grand nombre de sages : ils eurent de bonnes loix. Les phénomènes dont leur pays abonde, firent observer la nature aux cultivateurs intéressés à la bien connoître : la pureté de l'athmosphère en ces climats, tourna les esprits vers les connoissances astronomiques. Cet attrait général pour la méditation & la science, leur donna de l'invention : ils créèrent des fables ; ils découvrirent des vérités, ils composèrent des chefs-d'œuvres. Malheureusement les fables prévalurent, par l'artifice de quelques hommes : la superstition étrécit les ames ; & les Egyptiens, en conservant de l'esprit, perdirent le génie.

Aujourd'hui, sous un gouvernement oppresseur, les Egyptiens & les Grecs, & tous les peuples courbés sous le même joug, n'ont plus qu'un même caractère : ce sont des esclaves.

L'ancienne Carthage, fondée par une colonie de négocians, dans une position favorable au commerce, voulut, dès son origine, l'attirer à elle. Foible encore, & ayant à lutter contre le crédit des Phéniciens, elle employa la ruse : ce caractère lui demeura. Dans ses guerres en Espagne, en Sicile, en Italie, elle porta l'esprit mercantile & déprédateur. Les Carthaginois, célèbres seulement par la grossiéreté de leurs coutumes & par leur mauvaise

foi, résistèrent quelque temps à la générosité romaine; l'événement pouvoit être prévu : la passion la plus noble devint aussi la plus forte : l'amour de la patrie l'emporta sur l'avidité du gain.

Tant que, dans l'ancienne Rome, le titre de citoyen n'eût pas été prodigué à des familles étrangères, & que l'Empereur ne se fût pas mis à la place de la patrie, cet amour pour elle distingua les Romains. La forme du gouvernement les attachoit à leur ville : chaque citoyen, même après leur division en Tribus, participoit à l'administration. Le trésor public s'enrichissoit, tandis que les fortunes demeuroient encore à peu-près égales : chacun eut long-temps un petit patrimoine qu'il cultivoit, qu'il préféroit à toutes les richesses du monde. La république étoit un autre patrimoine commun à tous. Le goût si constant qu'ils marquoient pour elle, n'étoit vraisemblablement que celui de la propriété. Mais il fondoit parmi eux le bonheur public : il lioit les familles que le desir du gain & l'intérêt particulier séparent : les peuples sont comme les hommes; & c'est presque toujours par leur objet que nos passions nous rabaissent ou nous élèvent.

Souvenez-vous, Monsieur, de ce que nous disions dans nos entretiens de toutes les circonstances qui modifient une Nation, & de leur in-

fluence réciproque. Rappellez-vous quel empire vous attribuiez à l'éducation, quelle force aux préjugés : comment de l'extrême faveur accordée à la Chine, à l'autorité paternelle & à l'agriculture, vous faisiez dériver l'ascendant que les Chinois ont pris sur les Tartares, leurs maîtres : pourquoi le gouvernement féodal & superstitieux qui est en vigueur dans l'Inde, en abrutissoit, selon vous, les habitans, & quelles remarques vous faisiez par rapport à notre ancienne féodalité, dont les restes pèsent plus ou moins sur les divers états de l'Europe. Lisez ainsi l'histoire de toutes les nations pour les connoître : cela vous amusera & vous vaudra d'ailleurs un genre d'instruction très-utile pour les grandes affaires dont vous serez peut-être chargé.

III. *Comparer les nations entr'elles. S'instruire du droit public. Savoir parfaitement l'histoire de son pays.*

Je ne sais si vous deviendrez jamais Ambassadeur ou Secrétaire d'Etat : mais je serois fâché qu'on vous jugeât incapable de l'être. Un homme de votre rang doit se tenir prêt à tout. S'il est nommé aux places importantes, il faut qu'il les honore; il faut que le public, en le désignant pour

les remplir, le confole de n'y être pas nommé.

Il m'a fuffi de vous préfenter des exemples d'un genre d'obfervation utile : vous l'imiterez, & l'exercice vous en fera un plaifir piquant. La comparaifon jufte d'un grand nombre de faits entr'eux, eft ce qui rend les idées juftes & de nouvelles comparaifons faciles. Ainfi, la lecture de l'hiftoire des peuples avec qui nous n'avons point de commerce, vous donnera des moyens de mieux connoître les peuples voifins ou alliés de notre patrie.

Apprenez quels font leurs intérêts, leur adminiftration, leur politique. Lifez les traités : découvrez leurs caufes dans les révolutions précédentes & l'influence des hommes d'Etat qui les ont fignés. Informez-vous des loix : voyez à quelles fources elles remontent, quels effets en dérivent, fur-tout par rapport à nous. Jugez de ce qui produit l'équilibre des grands Etats balancés, en Europe, l'un par l'autre, la fécurité des petits, & la fûreté commune. A *Léipfic*, dans quelques autres villes d'Allemagne & à *Strasbourg*, des hommes de mérite profeffoient *le droit public* : fi cet ufage fubfifte, je vous confeille de fuivre leurs leçons quand vous le pourrez.

Enfin, lifez l'hiftoire en général; étudiez celles des nations voifines; fachez l'hiftoire de France.

Comment néglige-t-on elle de fon pays,

principalement lorſqu'on y eſt grand par ſa naiſſance, & qu'on veut y devenir plus grand par ſes ſervices ? J'entends citer des faits qui nous ſont étrangers, des loix qu'on nous propoſe au lieu des nôtres ; & ſi je demande ; « n'avons - nous rien » d'équivalent ? Cette loi de notre pays n'eſt-elle » pas fondée ſur telle raiſon qni la rend néceſſaire ? » Telle autre loi qui gouverne bien d'autres » hommes, s'accorderoit-elle avec nos loix, ou, » l'unité de principes qui doit lier une légiſla- » tion, n'en ſeroit-elle pas détruite parmi nous? ».... Si j'inſiſte, je vois que cet Ariſtarque du gouvernement françois, ne ſait rien de ce qu'il fronde, & je me doute qu'il ignore également ce qu'il loue.

Il faut, Monſieur, connoître les hommes avec qui l'on doit vivre, à qui l'on doit commander : il faut connoître le génie de ſa nation, ce qui plaît aux François, ce qui les inquiète, ou les fait rire, ce qui les maintient, ce qui peut les révolter : ſavoir ſelon quels traités & dans quel état nous vivons, relativement aux autres puiſſances : quels ſont l'autorité du Roi, le pouvoir des Miniſtres, celui des Corps, le droit du Peuple : par quelles loix fondamentales cette belle Monarchie eſt modérée : comment les impôts doivent s'y établir & s'y perçoivent : dans quel ordre les revenus

s'y dépenſent, & de quelles bonifications des Miniſtres bien inſtruits ont jugé que la choſe publique y étoit ſuſceptible. C'eſt à ce dernier point excluſivement que l'on s'arrêtoit malgré ſoi, avant que M. Necker eût obtenu du Roi la permiſſion de nous enſeigner nos intérêts. A préſent que cette mer du fiſc eſt éclairée par un beau fanal, tout bon citoyen doit s'en tracer une carte, tout homme public ou deſtiné à le devenir, doit ſe préparer à en bannir les orages. L'élite de la Nation, aſſemblée dans le lieu où nous étions, vient de s'en occuper. Comme la Nation a applaudi à ſes chefs! combien ils ſont heureux des travaux qui leur ont mérité ſa reconnoiſſance! Si le Roi ne vous confie pas ſpécialement ſes affaires, au moins de ſemblables convocations peuvent avoir lieu : il ſaudra que vous paroiſſiez tel que vous devez être. D'ailleurs, une impulſion générale s'eſt communiquée aux eſprits françois : jamais il n'a été moins libre d'ignorer l'adminiſtration & les loix. L'établiſſement des aſſemblées provinciales éveillera dans les cœurs le ſentiment pour la patrie; il terminera les vieilles guerres de l'argent & de l'honneur : de l'argent qui paie & corrompt : de l'honneur qui élève & récompenſe. On s'inſtruira pour des motifs purs : on fera un uſage noble & déſintéreſſé de ſes talens. Vous qui préſiderez

peut-être à l'assemblée d'une province, vous voudrez vous y distinguer par vos lumieres, autant que par votre zèle. Ne balancez donc pas, & comprenez l'avantage d'études dont la pratique mène à la renommée, & le défaut à l'inutilité.

IV. *L'histoire de chaque homme en particulier. Les biographes. Plutarque. Conditions pour profiter de l'histoire : connoître l'historien qu'on lit. S'aider de la chronologie & de la géographie.*

En même temps que vous verrez dans l'histoire ce qui caractérise un peuple, vous aurez grand plaisir à voir aussi par quels moyens des hommes privilégiés se sont élevés au-dessus de leurs concitoyens. La fortune les a presque toujours aidés; mais il n'en est que très-peu en faveur de qui elle ait semblé tout faire. Ceux-ci ont été des insensés ou des scélérats, de qui l'histoire a dû tirer vengeance. A cette exception près, tous les hommes célèbres ont eu de grandes qualités.

Lisez les biographes : c'est dans les détails de la vie privée que l'homme se montre tel qu'il est. A quoi vous serviroit le récit des meurtres commis par *Marius* & *Sylla*, ou celui des bienfaits répandus par l'heureux *Octave*, si le caractere de ces

hommes, ſi leurs motifs, la ſuite de leurs projets, le génie de leurs contemporains, vous étoient inconnus? L'exemple inſtruit plus ſûrement que les préceptes, & la peinture de l'homme eſt la plus frappante des leçons. Vous en trouverez dans les anciens & les modernes : notre Nation ſeule vous en fournira dans tous les genres : ſi nos hommes illuſtres n'ont pas eu leur *Plutarque*, ils ont des panégyriſtes & quelques hiſtoriens, comme ceux de *Louis* XIV & de *Turenne*.

Que j'aime ce bon *Plutarque!* Peut-être le François d'*Amyot*, dans lequel je me plais à le lire, ajoute-t-il, à la naïveté ſi précieuſe qui me perſuade ſa bonne foi : peut-être mon goût pour la morale franche & douce, m'entraîne-t-il à l'admirer davantage encore. Mais il eſt difficile qu'un écrivain ſoit plus rempli de faits que lui. J'en élague une partie qui ne me peint que *Plutarque*, & ce qu'il m'en reſte, après la lecture d'une de ſes vies, eſt un portrait animé de ſon héros. Cependant ces faits mêmes que je rejette, n'étoient ſans doute pas inutiles, puiſqu'ils ont excité ma confiance. Il eſt bien néceſſaire, Monſieur, de connoître l'hiſtorien qu'on lit : ſi j'eſtime *Céſar* qui nous parle de ce qu'il fait, j'ai droit de ſonder ſon amour-propre. *Xénophon* mérite toute ma croyance pour la guerre; *Tite-Live* pour les céré-

monies de ſon pays. Je crois *Tacite* impartial & vrai, quand il dit ce qu'il a vu. Il faut, malgré moi, que je me méfie de *Salluſte*, qui étoit un méchant homme, de *Suétone*, qui n'a fait qu'un recueil d'anecdotes; de *Rapin-Thoyras*, qui s'en prend à nous de ſon exil; de *Daniel*, qui eſt un *Jéſuite;* de *Mézeray*, loyal en apparence, mais avare, chagrin & buveur.

A cette condition exigée, en quelque ſorte, pour tous les genres de lecture, il s'en joint d'autres particulières à la lecture de l'hiſtoire.

La date des faits eſt eſſentielle à retenir : le lieu où ils ſe ſont paſſés, ne l'eſt pas moins à connoître. Ce n'eſt pas qu'un homme du monde doive faire ſur ces deux points des recherches minutieuſes: il lui ſuffira de claſſer les principales *ſcènes* dans leur ordre chronologique, & de ſe figurer à-peu-près le *théâtre ;* mais je crois que pour remplir ce ſeul objet, il lui ſera indiſpenſable d'avoir toujours & de conſulter un *atlas*, & des cartes ou tables de chronologie. On a parfaitement dit que cette derniere ſcience & la géographie étoient les deux yeux de l'hiſtoire. Vous les avez étudiées autrefois; mais il ne s'agit plus de ces études pénibles. En peu de temps, vous vous ſerez rendu vos cartes familières: il s'en tracera d'équivalentes dans votre mémoire.

On

On cite peu dans la bonne compagnie, il eſt vrai, & la légèreté de la converſation en France, empêche qu'on n'y ſoit aſtreint en citant, à une exactitude rigoureuſe. Cependant il y a des hommes inſtruits, d'ailleurs, que la confuſion de leurs idées par rapport aux temps & aux lieux, a rendus complétement ridicules. On cauſe ſur la guerre actuelle, on en cauſe par-tout, elle en rappelle d'autres : il faut ou ſe borner toujours à écouter, ou ſe tenir ſûr de ne point faire de ces dangereux *qui-pro-quo*, dont un ſobriquet de Cour ou de Ville éternise la honte.

DISCOURS VIII.

SUITE. ALLIER L'OBSERVATION A LA LECTURE.

I. *Obſervations militaires.*

VOUS ne trouverez que trop, dans la plupart des hiſtoriens, des deſcriptions interminables de combats : c'eſt une manie qu'ils ont preſque tous, comme les vieux romanciers, celle de raconter la chevalerie errante & les tournois : le

vulgaire n'a besoin que d'être étonné. Je ne vous répète pas de préférer les auteurs qui ont vu ce qu'ils disent, & sur-tout les mémoires des Généraux. ou les récits calqués sur des mémoires authentiques. Mais vous ne tireriez véritablement aucun profit de ces lectures, pour le noble métier que vous faites, si, par le moyen de vos cartes, vous ne cherchiez pas à vous représenter les lieux & les circonstances. Les uns & les autres varient à l'infini : aussi sera-ce précisément après en avoir observé le plus grand nombre possible, que vous aurez acquis la plus grande facilité d'en comprendre à l'instant la différence (1). Ceux qui

---

(1) C'étoit, à ce qu'on m'assure, la pratique du Maréchal *de Saxe*. Ce fut celle de *Philopœmen*, le plus grand Général peut-être qu'ait eu la Grèce. Il préféroit, dès sa jeunesse, à toute autre lecture, celle d'*Evangelus* sur l'art militaire, & celle des batailles d'*Alexandre*. Il disoit : « qu'il falloit toujours réduire » les paroles à effet, si l'on ne vouloit que ce fussent » contes faits à plaisir, & un parler jetté en l'air, » sans porter aucun profit : car même en ses livres » de l'art de dresser & ordonner les batailles, il ne » se contentoit pas d'en voir les exemples, ... ains » en vouloit voir l'expérience, & faire l'épreuve sur » les lieux mêmes : & pour ce, quand l'armée » marchoit en bataille par les champs, il étudioit

ont fait la guerre vous diront que le défaut de cette coutûme donne de la répugnance ou de l'indifférence à examiner la topographie du terrein où se trouve une armée : pour avoir mis trop de légéreté dans cet examen, plusieurs Généraux ont perdu des batailles, ou en ont compromis le succès. Vous pourriez peut-être comparer une ville inconnue avec une autre ville que vous connoîtriez, un champ de bataille au champ voisin, les hommes, leurs génies, leurs armes, leurs courages & ses causes : à-peu-près comme pour se rendre familière la mesure des surfaces, & se donner la justesse du coup-d'œil, on trace des plans dans quelques écoles.

» diligemment en soi-même, les accidens & les formes » diverses qui aviennent à une bataille, quand elle » descend en une vallée, ou que la plaine lui vient » à faillir, quand elle passe une rivière ou un fossé, » ou un pas & un chemin étroit, quand il faut qu'elle » s'élargisse ou qu'elle s'étroicisse, & non-seulement » l'étudioit à part soi, mais aussi disputoit avec ceux » qui étoient autour de lui, &c. ».

Plutarque.

II. *Observer les hommes. Savoir converser. Se communiquer à propos. S'il faut dédaigner ceux qui manquent d'usage. Ce que c'est que le mauvais ton. Le rire françois.*

C'est par une semblable méthode que vous parviendrez à vous rendre extrêmement utile dans le commerce de la vie, l'instruction que vous devrez à l'histoire. Il ne vous importe de juger les hommes qui ne sont plus, qu'afin d'être plus en état de juger vos contemporains. Et réciproquement l'étude que vous ferez de ceux-ci, vous aidera à connoître les autres : pour n'être pas obligé d'en croire les historiens sur leur parole, il faut, par une longue pratique des hommes, savoir discerner de soi-même les caractères & les divers motifs des actions, il faut beaucoup voir & beaucoup écouter. Une qualité bien essentielle pour un homme de votre rang, est de se communiquer à propos, & d'*aller*, comme disoit *Helvètius*, *à la chasse aux idées.* Pour peu qu'il les poursuive, ou qu'il les attende, on les lui prodigue. Parmi les grands Seigneurs, c'est ou vanité ridicule, ou méfiance de soi, qui les empêche de profiter de cet immense avantage.

Vous ſerez étonné plus d'une fois, Monſieur, des lumières que vous aurez tirées d'un homme groſſier, en apparence, & qui manquera de ce qu'on appelle *uſage.*

Si les manières d'un homme n'exprimoient que ſon caractère, il faudroit, ſans contredit, régler ſon opinion ſur elles ; mais preſque perſonne n'a contribué à ſe former le ton qu'il a ; c'eſt l'éducation, celle du monde ſur-tout, ce ſont les occupations auxquelles on ſe livre, les ſociétés que l'on fréquente, la poſition où l'on eſt jetté, ce ſont mille circonſtances variées à l'infini, qui le compoſent. Peut-être y a-t-il un mauvais ton qui eſt le même dans tous les pays, quoique, ſans doute, il y adopte des formes différentes : c'eſt celui qui, en affichant le manque d'égards, nous prouve qu'il eſt le réſultat de longues habitudes avec des perſonnes auxquelles il n'étoit rien dû. Pour le bon ton, je vois qu'il varie d'Eſpagne en France, d'une ville à une autre, de la Chauſſée-d'Antin au Marais ; & quand j'attacherois quelqu'importance à de tels uſages, je me croirois injuſte, ſi je mépriſois la converſation de l'honnête homme qui n'auroit pas le ton de mon pays ou de mon quartier.

En France, c'étoit un préjugé de la plupart des jeunes gens de la Cour (& les femmes ne

contribuoient pas peu à le leur donner), que ceux qui n'avoient pas leurs manières, avoient un mauvais ton (1). De là venoit le rire dont ils accueilloient les étrangers, le *rire françois* : quand ils voyageoient, ils se montroient exigeans & railleurs. On pardonnoit quelque chose à leur légèreté extrême; cependant il étoit naturel qu'elle blessât. Ils n'observoient que de prétendus ridicules, ils les imitoient même quelquefois, imaginant ainsi l'art d'en faire des ridicules véritables; ils revenoient déjà perdus de réputation, & pires qu'ils n'étoient partis. Aujourd'hui que les bons esprits sont devenus plus communs, qu'il se trouve de jolies femmes s'attachant par l'estime, & paroissant faire cas du mérite, un jeune Seigneur qui voyageroit avec d'aussi petites vues, ne seroit nullement excusable, & ne deviendroit pas même à la mode.

---

(1) Dans la guerre de 1756, l'armée étant fort proche de Manheim, *une volée* de nos jeunes gens alla faire sa cour à l'Électeur : il les retint à dîner ; sa maison leur fit place à sa table. Après s'être bien parlé à l'oreille, avoir *chuchoté*, avoir ri des usages du Palatinat, tout-à-coup l'un d'eux élève la voix : « C'est singulier, dit-il, il n'y a que M. l'Électeur » ici qui soit étranger » !

III. *Les voyages.*

C'eſt un travers de ſe ſervir d'une lorgnette lorſqu'on pourroit s'en paſſer. C'eſt une ſottiſe de ne voir que par les yeux d'autrui, quand on en a de bons. Donnez donc à ceux de votre eſprit toute l'étendue dont ils ſont ſuſceptibles; jettez votre bâton alors; laiſſez-là l'hiſtoire qui eſt écrite, & parcourez le monde pour la voir animée & vous en ſouvenir.

Vos parens, Monſieur, m'avoient promis que je voyagerois cette année avec vous; mais il eſt bien ſage à eux de m'avoir ôté ce plaiſir en différant le vôtre. Le fruit des voyages tient des diſpoſitions qu'on y apporte. Ils forment les jeunes gens, ils les poliſſent; ils leur donnent de la confiance en leurs principes, ou de la préſomption; du caractère, ou de l'opiniâtreté; de l'eſprit, ou du caquet; de la grace, ou de la folie; de l'inſtruction, ou des préjugés. En un mot, s'ils ajoutent aux bonnes qualités, aux vertus, ils peuvent augmenter les défauts & les vices.

Pierre premier, parcourant l'Europe, ne mépriſa aucune profeſſion, ne ſe trouva bleſſé d'aucun ton, ne dédaigna perſonne: il prit des leçons de Géométrie & de Commerce; il viſita les manu-

factures ; il étudia les hommes ; on le vit en Hollande travailler, comme un simple manœuvre, à la construction des vaisseaux. Fuyant les honneurs dus à son rang, pour se rendre plus sûrement digne de ceux qu'on n'accorde qu'au génie, il vécut long-temps déguisé sous un habit, dans un état obscurs ; mais son âme se polissoit par le frottement, elle cherchoit le jour, & telle qu'une pierre précieuse, elle s'y imbiboit de lumière. Bientôt elle éclaira la Moscovie. Tout ce vaste Empire qui n'étoit compté pour rien dans la politique européenne, commença dès-lors à y occuper une place respectable. Pierre y introduisit les arts ; il y sema les sciences & les vit germer; il disposa ses sujets à une régénération, œuvre des bonnes loix & du temps, qui s'achevera quelque jour, & qu'ils devront à ce grand homme.

Lorsqu'un voyageur veut nous instruire, ou nous réjouir par ses récits, nous voudrions bien ne pas l'admirer, parce que l'admiration est pénible : nous cherchons à démêler le diamant du phosphore, le faux brillant du véritable. Songez donc, lorsque vous voyagerez, à ce que vous aurez à nous dire un jour. Commencez par voir la France, afin de donner aux étrangers bonne opinion de votre pays & de vous-même. Visitez-

les avec le desir de leur plaire; portez chez eux un commencement d'instruction puisé dans nos ateliers, nos sallons, nos bibliothèques. Vous pourrez ensuite leur faire des questions sur tous les points, & ils aimeront à vous satisfaire. Il n'y a que l'ignorance qui craigne de s'informer (1), à laquelle on craigne de répondre. Personne ne sait tout; mais celui qui a commencé à s'instruire, sait interroger. D'un autre côté, dès que l'ignorance a secoué la honte, elle est babillarde & ne s'arrête plus: tantôt tous les objets lui paroissent semblables: tantôt elle remarque en chacun d'eux quelque différence minutieuse, tandis qu'elle ne peut les comparer sous leurs rapports essentiels. Je suis bien sûr que ces excès ne vous feront jamais reprochés. A quoi sert-il donc de voyager, sans se faire estimer de ceux que l'on visite, sans devenir plus aimable & sur-tout meilleur? Je ne trouve pas qu'il y ait un grand plaisir à voir en peu de temps beaucoup de grandes routes, ni qu'on doive espérer le moindre succès d'une course pendant laquelle on n'examine rien. Mais je crois qu'il faut s'arrêter dans les grandes villes, dans

(1) « Cur nescire, pudens pravè, quàm discere malo »? *Hor.*

les villes de commerce, dans les lieux célèbres par des monumens, des mines, des chefs-d'œuvre, & s'entretenir, chemin faisant, avec la nature & les hommes : j'aimerois mieux, si j'avois peu de temps, voir moins de choses, afin de les mieux juger : je ferois des mémoires sur les sciences, les gouvernemens, les climats, les opinions : à tout le moins, je ferois un journal assez détaillé, pour qu'il aidât à ma mémoire : mon projet seroit de ne point m'embarrasser d'équipages, afin de ne pas craindre les mauvais chemins ; de ne point afficher l'opulence, sur-tout dans les Républiques, afin de ne pas effaroucher les hommes: si je leur vantois mon pays, ce ne seroit point en rabaissant le leur ; je tâcherois de laisser voir combien ma patrie me seroit chère ; mais je me garderois bien de marquer toute l'envie qu'il seroit possible que j'eusse d'y revenir : quant à l'excellence de nos modes, j'en parlerois tout au plus à quelques femmelettes, s'il étoit nécessaire que je leur parlasse. En tout, je crois qu'il est utile & infiniment juste de témoigner des égards, de la déférence, la politesse du cœur à des hôtes qui ne nous doivent rien, & nous traitent communément à merveille.

DISCOURS IX.

LES LANGUES. LES BELLES-LETTRES. LES ARTS. LES SCIENCES. CE QU'ON DOIT PROTÉGER : CE QU'IL FAUT SAVOIR : CE QU'IL SUFFIT D'ENTENDRE.

I. *L'étude des langues, néceſſaire aux voyages & à l'étude des belles-lettres.*

LES étrangers qui viennent en France, apprennent notre langue, & la parlent : je penſe qu'elle mérite cet honneur : d'illuſtres ſuffrages l'ont placée au premier rang. Mais nos voiſins ſavent auſſi les langues des autres pays qu'ils parcourent : ils n'ont pas l'incivilité de parler allemand en Angleterre, anglois en Italie. Pourquoi ne les imiterions-nous pas ? Il eſt certain que nous en ſerions mieux reçus d'eux, & le petit nombre de jeunes François qui s'eſt adonné, depuis quelques années, à l'étude des langues, confirmera ce que j'avance. La bonne compagnie, me dira-t-on, s'exprime en françois dans toutes les Cours de l'Europe. A la bonne heure ; je crois même qu'elle s'y plaît, que c'eſt

un ton reçu généralement; mais je voudrois bien aussi causer, soit à la ville, soit au village. D'ailleurs, tranchons le mot : la prééminence de notre langue, & la politesse des étrangers ne sont pas les seuls motifs pour lesquels ils nous la parlent : si je dis à l'un d'eux quelques mots dans la sienne, & qu'il continue la conversation en françois, je croirai qu'il est civil, je croirai de plus qu'il a de l'esprit, & qu'il raisonne.

En effet, le langage maternel est celui dans lequel nous nous exprimons avec le plus de liberté. L'étranger qui veut nous connoître, a donc intérêt que nous nous en servions. Sous un aspect plus général, la langue d'une nation peut seule nous la représenter telle qu'elle est organisée : c'est le besoin de s'entendre qui a fait inventer les signes des idées : par conséquent ces signes & leurs liaisons, ou ce qu'on appelle le génie d'une langue, ont un rapport immédiat avec les idées dominantes dans un pays, ses relations, ses convenances, ses habitudes, ses loix, en un mot, avec tout ce qui modifie les hommes, & donne à chacun d'eux, & à chaque peuple, ce caractère particulier qu'il est si important de saisir. Pour connoître une nation, il faut donc parler comme elle. L'étranger qui s'astreint à converser en françois avec nous, fait ce travail à nos dépens, plus qu'aux siens : habitué à penser dans

ſa langue, il traduit, à la vérité, nos idées & les ſiennes dans la nôtre; mais il y gagne de nous connoître mieux : nous y perdons de ne pouvoir l'apprécier, & tout ce qu'une traduction fait perdre de clarté, de grâce & de force. Auſſi toutes les fois que j'ai vu rire de l'accent d'un étranger parlant françois, me ſuis-je dit : « ſi cet honnête » homme n'étoit pas plus poli qu'eux, il riroit » à plus forte raiſon, de leur ſimplicité ».

Dès qu'on ſait une langue par principes, on les a, pour ainſi dire, devinées. J'ai bien regretté qu'on vous eût donné pour le *latin*, un dégoût que vous n'avez pu vaincre, qu'en partie. Cependant vous y êtes aſſez avancé pour qu'il ne tienne qu'à vous d'achever de l'entendre. Liſez ſeulement chaque jour quelques lignes des bons Auteurs du ſiècle d'Auguſte : ils ſont ſi riches qu'ils vous auront bientôt payé de votre peine; leurs beautés ne ſe retrouvent guères dans les traductions; j'en dis autant des excellens livres écrits en *anglois*, en *italien*, &c. C'eſt dans ſa langue qu'il faut lire un Auteur. J'y trouve encore d'autres avantages; on s'inſtruit dans cette langue; on s'enrichit de tournures nouvelles qui donnent de la grâce au diſcours. Enfin, nous liſons un livre écrit dans une langue étrangère, moins vîte qu'un livre françois; il nous fait réfléchir davantage : en cherchant à découvrir

le ſens de l'Ecrivain, nous penſons, nous approfondiſſons un ſujet : notre amour-propre en eſt flatté, notre eſprit y gagne.

Vous entendrez dire à tous ceux qui ſavent le grec, qu'*Homère* n'a jamais été bien traduit. Aſſurément, *Virgile* auroit peine à ſe reconnoître dans *Martignac* ou *Desfontaines*. Qui pourra ſaiſir l'aimable négligence d'*Horace*, & cette fleur qui pare ſes chanſons? Où trouver un *Tacite* françois? *Le Taſſe*, *l'Arioſte*, *Milton* ſe plaiſent-ils à parler notre langue? Si vous aimez les lettres, Monſieur, vous lirez bien peu de traductions.

II. *Belles-lettres. Vers. Obligation de ſavoir écrire & parler. Romans. Morale. Demi-talens.*

Je deſire que vous les aimiez, parce qu'elles ſont une reſſource contre le mal, & qu'elles embelliſſent la vie. On s'entretient ſouvent des bons livres d'autrefois, des livres nouveaux, des romans, des pièces de théâtre. Il eſt fâcheux de n'avoir point d'avis ſur tout cela, ou d'en avoir un qui ſoit ridicule. Un homme de votre claſſe doit s'étudier à ſe montrer tout ce qu'il peut être. Pour parler convenablement d'un ouvrage de littérature, il faut ſacrifier aux Muſes. Autrement, il ſeroit poſſible que l'on préférât *Jérôme Pointu* au *Miſan-*

trope; le théâtre *allemand*, tout imparfait qu'il est, aux chefs-d'œuvre de nos quatre tragiques, ou les esquisses de *Crébillon le fils*, aux riches & fidelles peintures que *Cervantes*, *Fielding* & *Richardson* nous ont laissées.

Vous savez qu'*Alexandre* aimoit les lettres & les vers; que pour placer les ouvrages d'*Homère* qu'il portoit toujours avec lui, il réserva un coffre précieux entre les dépouilles de *Darius*. *César* a écrit ses victoires aussi rapidement qu'il les a remportées. *Xénophon* décrivit les campagnes qu'il fit avec *Cyrus*. Après de telles leçons, un homme de guerre qui ne lit point, qui ne sait pas écrire, & prétend s'en excuser, a tort. Il est peu noble de paroître négliger des principes que toute bonne éducation suppose, & que les femmes elles-mêmes n'ignorent plus.

Assurément la guerre n'empêche pas de cultiver les lettres : au contraire, comme l'a dit *Pline* (1), qui le tenoit d'une longue expérience, « toute » sorte de mouvement du corps contribue, avec » la réflexion, à exciter l'esprit ». Faut-il d'autres exemples? *Ercilla* a peint la guerre d'*Arauco* : il a écrit les quinze premiers chants de

(1) « Mirum est ut animus à cogitatione, motuque » corporis excitetur ». *Plin. jun.*

fon poëme, en même temps qu'il la faifoit. *Catinat* ne paffoit guères de journée fans lire ou compofer des vers. *Kien-Long*, Empereur de la Chine (1), le jour du feftin augufte qu'il a donné aux vieillards, en 1785, leur a adreffé des vers dont il étoit l'Auteur. Le feu Roi de Pruffe, dont le goût pour les lettres, l'eftime pour les favans, l'amour pour *Voltaire* & nos bons Ecrivains, font auffi connus que fes campagnes & fon adminiftration glorieufes, outre l'hiftoire de fa maifon, & tout ce qu'il a écrit en profe, a compofé un poëme fur la guerre, des épîtres, des pièces lyriques. Ce ne font pas des chefs-d'œuvres, mais le public a été reconnoiffant envers les lettres du bonheur qu'elles procuroient à ce Grand-homme, envers ce Héros, de l'honneur qu'il faifoit aux lettres.

Vous aurez trop de plaifir à lire de bons vers, pour que je ne vous exhorte point à le prendre. Je n'ai pas lieu de craindre pour vous la paffion d'en faire, & *de les montrer aux gens* : ce qui me laiffe libre de vous engager à cadencer & rimer quelques lignes. On eft fier d'avoir imaginé un couplet de fête. Et pourvu que le public ne le chante point, qu'on n'y attache foi-même aucune importance, & qu'on ne fe permette jamais une méchanceté,

(1) On connoît plufieurs Poëmes de ce Frédéric chinois.

une

une critique, on s'eſt amuſé ſans péril. D'ailleurs, pour peu qu'on ait de ſenſibilité dans l'organe, cet exercice y ajoute : comme Muſicien, vous découvrez dans les ſons des beautés qui m'échappent : pour ſe bien connoître en poëſie, pour jouir parfaitement des bons vers, & n'en point admirer d'autres, peut-être faut-il en avoir fait.

Mais, Monſieur, il eſt d'une toute autre importance que vous ſachiez écrire en proſe & parler. Etudiez donc le ſtyle de nos maîtres, exercez-vous à vous en former un. Vous venez de voir à *Verſailles* de quelle utilité cela peut vous être un jour. Comme je vous le diſois, nous touchons à une époque durant laquelle on n'obtiendra de conſidération qu'autant qu'on ſera capable de traiter des affaires publiques. Ce ſeroit peu de ſavoir les choſes, & d'avoir de bonnes penſées, ſi vous ignoriez l'art de les traduire en bon langage. Penſez donc à ce que vous pouvez être un jour, à l'obligation preſſante pour vous de nous paroître digne de tous les emplois. J'imagine que vous ne voudrez pas vous ſervir toujours d'une main étrangère : cela vous nuiroit ſouvent : ſi vous écriviez à vos ſupérieurs, ce ſeroit leur manquer de reſpect ; quand il faut parler, il eſt très-humiliant de prononcer un diſcours compoſé par un autre. Si l'on ne ſait ni écrire, ni parler ſoi-même, on ne peut

juger ſon Secrétaire, on eſt dupe & ridicule. Reliſez, je vous prie, ce que je vous ai dit, en traitant de l'eſprit & des correſpondances que vous ſerez forcé d'avoir.

L'hiſtoire & les voyages vous feront connoître ce qu'étoient & ce que ſont les hommes. *Tom-Jones* & quelques autres romans ne ſont que des hiſtoires de nos mœurs. En nous parlant toujours de lui avec franchiſe, il ſe trouve que *Montaigne* nous occupe de nous-mêmes. Les autres Moraliſtes, en général, nous apprennent ce que les hommes devroient être. Vous le ſavez, je me plais à la morale; vous me juſtifierez de ce goût, car vous l'aurez: il eſt difficile que vous n'aimiez pas à comparer la vie humaine avec l'art de bien vivre, & principalement à chercher l'origine & les motifs de nos devoirs. Je vous recommande encore ici mon cher *Plutarque*: ajoutez-y *Charron*, *La Bruyère*, *La Rochefoucauld*, *Fénélon*, *Vauvenargues*, *les anciens Philoſophes*, quelques autres moraliſtes. *La Rochefoucauld* vous dira des vérités un peu dures, quelquefois outrées: il en ſera de même de *Paſcal*. J'aime *Rouſſeau*, mais il m'entraîne: j'aime *Voltaire*, mais il me fait rire: je cauſe plus volontiers encore avec un ami qui me touche & me perſuade.

Tout ce que vous lirez dans les moraliſtes, tout

ce que vous obferverez, vous le trouverez dans la bible. L'Eglife nous ordonne de croire qu'elle a été dictée par le *Saint-Efprit.* Si je voulois en juger par ma feule raifon, je regarderois les poëmes facrés, & les livres fapientiaux, comme le meilleur & le plus étonnant des livres. Les images du poëme de *Job* & des *Pfaumes* font encore les plus riches que nous puiffions employer : toute la connoiffance des hommes & toute la morale font dans l'*Eccléfiafte*, les *Proverbes* & l'*Eccléfiaftique.*

Lorfqu'un livre renferme des vérités nouvelles, ou développées avec ordre, il faudroit pouvoir ne pas trop s'attacher au ftyle. Mais le talent d'écrire eft indifpenfable pour qui fait des vers, ou compofe des ouvrages de pur agrément. Sans être le cenfeur impitoyable de tous les vers obfcurs, fans décourager, par trop de févérité, les jeunes gens qui vous auront dédié leurs effais, vous ferez bien, Monfieur, de ne jamais protéger la médiocrité en ce genre. Un grand Seigneur doit fon aide aux hommes utiles, aux hommes fupérieurs ; il proftitueroit fa faveur, il la rendroit méprifable, s'il l'accordoit à ceux qui s'élancent dans la carrière des lettres, plutôt par pareffe & par incapacité, que par goût.

I I I. *Les arts. L'étude des arts. Les Artiſtes.*

La muſique & les arts de *Michel-Ange* méritent bien auſſi quelques hommages.

Continuez à deſſiner : vous avez de la juſteſſe dans l'œil, & de la facilité pour l'imitation : le deſſin vous amuſoit. Il eſt néceſſaire que vous puiſſiez laver des plans : il eſt agréable de les orner. Un jeune Officier, un voyageur ont mille occaſions de faire valoir ce talent aimable.

Il faut vous connoître en tableaux, en ſtatues, en bâtimens; diſtinguer les différens genres, ceux qui conviennent à chaque ſujet, ceux qui ſont propres à chaque Artiſte. Vous y parviendrez, en viſitant les galeries & les monumens publics, accompagné d'hommes qui ſachent vous en expliquer les beautés, & vous faire obſerver à quelles règles elles ſe rapportent. Suivez la méthode indiquée par la nature, pour s'inſtruire des arts, dont la perfection eſt de la bien imiter. Vous prendrez enſuite quelqu'idée de l'*optique*, de la *perſpective*, de la gradation des couleurs, de l'échelle, des ſons, &c. Vous vous ſerez formé des modèles du beau, avant de voyager.

Les arts nous ſéduiſent par des fables, & nous dérobent aux chagrins. Mais l'enthouſiaſme qu'ils

inſpirent quelquefois, en procure d'également pénibles. On ſacrifie ſa fortune à l'acquiſition d'un cabinet, ſa conſidération à la ſociété des artiſtes. Je ſuis charmé de prévoir que vous n'aurez point ces travers. Ne voyez que les Artiſtes ſupérieurs, ne protégez que ceux qui annoncent un talent véritable.

Il y a ſur-tout infiniment peu de Muſiciens avec qui je vouluſſe que vous fiſſiez ſociété. Vous ſavez la muſique : je deſirerois que vous jouaſſiez du violon aſſez bien pour vous amuſer, accompagner au beſoin, ou faire un deſſus. Mais je n'ai pu me plaindre que vous ne l'appriſſiez point avec une extrême application : vous ne devez ni devenir un virtuoſe, ni attacher à leur talent trop d'importance, ni vivre avec eux, ni les gâter, comme cela ſe pratique, en les recherchant. La plupart ſont vains comme des maîtres de danſe : ceux-là ne ſavent guères que des ſons ; les autres que des attitudes.

I V. *Les gens de lettres. Les ſavans. Le Charlataniſme.*

« C'eſt, comme l'a fort bien dit (1) *Madame*

---

(1) *Théâtre d'Education à l'uſage des jeunes perſonnes*

» *la M..... de S.....*, l'éducation qui met le plus » de différence entre un homme & un autre ». Lorſque vous en trouverez de ſavans dans un genre utile, étudiez donc leur caractère, & ſelon ce qu'il ſera, admettez-les à plus ou moins de familiarité. Il y a de la grâce à deſcendre de ſon rang pour s'inſtruire & pour plaire : celui qui abuſeroit de cette facilité pour s'élever trop, n'y gagneroit qu'un ridicule.

Louis XIV diſoit au Préſident *de Harlay*, qui avoit humilié *Santeuil* : « ce que vous avez fait, » je n'oſerois me le permettre, tout Souverain » que je ſuis : la vengeance d'un Roi ne dure » qu'une vie; celle d'un Ecrivain peut être im- » mortelle ».

Les gens de lettres contribuent à faire la réputation des grands : les ſavans leur donnent des moyens de la ſoutenir.

Je regarde, d'ailleurs, comme une obligation du rang que vous tenez, celle de les protéger. Mais s'il y a du charlataniſme & de la médiocrité dans les lettres, il ſe rencontre auſſi quelques ſavans

---

livre que j'aurois pu compter parmi les excellens ouvrages de morale, d'autant plus que la morale y eſt vivante & qu'elle y plaît à tous les âges.

qui nous abusent. Fuyez les Charlatans, dans tous les genres.

Pour n'en être jamais dupe, il faudroit tout savoir, tout deviner. Par rapport aux sciences qu'on n'a jamais étudiées, ou dont on ne sait que les principes les plus généraux, un bon esprit doit se faire cette règle, & ne s'en point départir : ne rien croire de ce que la raison n'avoue pas : ne rien croire sans preuves : rejetter tout ce que l'expérience dément : du reste, s'il se forme des partis, n'être d'aucun, ne point s'ériger en professeur, en réformateur, & laisser dire.

V. *Les sciences. La physique. La chymie. L'histoire naturelle.*

Si l'on ne savoit jusqu'à quel point l'imagination emporte les hommes, on ne pourroit croire que le pour & le contre se soutiennent fréquemment dans les sciences expérimentales, où tout doit être fondé sur des observations. Cultivez-les, Monsieur, non pour y tenir à une secte (cela seroit indigne de vous), mais, au contraire, pour les plaisirs tranquilles qu'on leur doit, & parce qu'il en est, la physique & la chymie, qu'il n'est plus permis d'ignorer. Je suis convaincu que vous ne manquez pas de goût pour ces sciences : vous possédez,

peut-être plus qu'un autre jeune homme, cette noble curiosité, la première des dispositions qu'elles exigent : nous avons fait ensemble un cours de physique, & il vous a intéressé.

En acquérant une certaine facilité dans la géométrie, il ne tiendra qu'à vous de devenir habile dans cette partie de la physique, qui s'appuie sur le calcul. L'utilité générale des mathématiques pourroit être prouvée de nouveau en ce lieu : elles vous serviront à bien observer, à faire des expériences d'un œil sûr. L'analyse, au moyen de laquelle la chymie nous développe les élémens des corps, demande aussi une grande justesse, une extrême précision. Sans vouloir être ni Constructeur, ni Astronome, ni Méchanicien, pourquoi ne chercheriez-vous pas à connoître la coupe d'un vaisseau, la marche du ciel, les propriétés des corps, les opérations de la nature, les merveilles de l'industrie humaine ? Il est humiliant, ce me semble, de ne voir qu'un prodige inexplicable dans un bel effet, dont tant de gens savent la cause.

Toutes les branches de l'histoire naturelle, & les sciences qui lui sont liées, ont un véritable attrait. Nous en causions quelquefois : vous me paroissiez frappé de l'idée qu'un homme, dans quelque lieu qu'il se trouvât, sans société, sans

livres, & même ſans inſtrumens, pût ſe créer des reſſources contre l'ennui, des moyens d'inſtruction & de bonheur. Votre état, auſſi bien que vos affaires, vous éloignera des villes. Soit que vous ſoyiez détaché de l'armée, ſoit que vous alliez viſiter les terres que vous aurez un jour, combien de momens vuides l'hiſtoire naturelle vous aideroit à remplir agréablement ! La ſtructure du globe, les traces des révolutions qu'il a éprouvées, les maſſes qui maintiennent ſon équilibre, les cauſes des volcans, des marées, des autres grands phénomènes, tout occupe le Naturaliſte : tout lui eſt précieux, une pierre, un brin d'herbe, un inſecte. Il ſait lire dans les œuvres de la nature : il jouit de ſes recherches (1): il jouit de ce qu'il croit découvrir. Le champ eſt vaſte : peut-être, en effet, une vérité oubliée, inconnue, viendra-t-elle ſe préſenter à lui : peut-être aidera-t-il aux progrès des ſciences, à la gloire, à la richeſſe de ſon pays. Si la naiſſance & les emplois l'éloignent de ces études approfondies, il pourra du moins protéger, en connoiſſeur, ceux qui s'y livrent, &, dans ſes

(1) « . . . . Animo majora capaci
» Concipit : & quæ ſit rerum natura requirit ».

Ovid.

heures de loiſir, ſes voyages, ou ſon ſéjour à la campagne, s'en faire un objet de diſtractions intéreſſantes.

Ici vous recueillerez des plantes, là des échantillons de terres ou-de mines; ailleurs, de jolis oiſeaux, d'élégans coquillages : vous ſerez charmé de les claſſer : vous voudrez deſſiner ce que vous n'emporterez point : le deſir de faire une collection vous naîtra. Ce ſeroit un plaiſir d'autant plus vif, que vous vous le donneriez à moins de frais : en hiſtoire naturelle, ce qu'on a raſſemblé ſoi-même eſt d'un tout autre prix que ce qu'on achète. Lorſque vous aurez de grands revenus, péut-être voudrez-vous compléter quelque genre dans votre cabinet : ſouvenez-vous ſeulement alors que l'ambition de tout avoir eſt une folie : on a vu de vos pareils échanger de belles terres contre des tableaux ou des curioſités, ou conſumer leur patrimoine à faire de la chymie. C'eſt qu'il n'y a pas de goût ſi honnête qui ne devienne dangereux pour un eſprit malade, ni de régime dont l'abus ne ſoit à craindre pour un homme ſain.



DISCOURS X.

L'AGRICULTURE. LA SCIENCE DES AFFAIRES, OU L'ÉCONOMIE DOMESTIQUE. L'ORDRE. LA PRODIGALITÉ. LES FANTAISIES. LES DETTES.

I. *Ce qu'il faut ſavoir des affaires. Un Intendant. Les procès.*

L'AGRICULTURE elle-même, le plus utile des arts, a cauſé la ruine de quelques hommes : ils s'y livroient ſans prudence ; s'attachant à de vaines ſpéculations, quittant les méthodes conſacrées par un long uſage, ils ne ſavoient ni ſe méfier des nouveautés, ni faire des eſſais qui ne compromiſſent point leur fortune. Ils vouloient bien s'abaiſſer juſqu'à donner des ſoins à leurs terres, mais non juſqu'à conſulter les Laboureurs.

Honorez donc l'expérience des villageois ; reſpectez leur misère ; cauſez avec eux (1) ; ne rou-

(1) « Non quidem ſi Senatores ; ſed ſanctitas morum » non diſtat ordinibus ».

Plin. jun.

gliſſez pas de vous inſtruire à leur école.

Sachez aſſez les affaires pour ſurveiller votre Intendant. Lorſque vous aurez des poſſeſſions, il ſera néceſſaire que vous appreniez à quelle coutume elles ſeront ſoumiſes, & leur valeur, & l'augmentation dont elle ſera ſuſceptible. Cette connoiſſance ne vous diſpenſerra pas d'interroger des hommes de loi : choiſiſſez vos *Conſeils* parmi les plus honnêtes Avocats & les plus éclairés. Loin de plaider contre vos vaſſaux, efforcez-vous de calmer les différens qu'ils auront entr'eux : les procès ſont une des plus grandes calamités des habitans de la campagne. La manie de plaider eſt haïſſable & vile (1) : je voudrois qu'on ne fît jamais ſoutenir un procès injuſte. On gagne preſque toujours à tranſiger ſur ceux qui ſont douteux, ou d'une légère importance. Devenez donc aſſez inſtruit pour pouvoir juger du plus ou moins de ſolidité des conſeils que les Avocats vous donneront. L'indifférence à conſerver ſa fortune, eſt la preuve d'une exceſſive légèreté.

---

(1) « A litibus, quantùm liceat, & neſcio an paulò » plus etiam quàm liceat, abhorrendum ».

Cic.

I I. *La prodigalité. L'ordre. Les fantaiſies. Les marchés. L'économie, mère de la bienfaiſance.*

La plus facile prévoyance ſuffiroit pour garantir de la prodigalité : je dis, la plus facile, celle que les animaux ont ſouvent plus que les hommes, celle qui porte un épagneul à mettre en réſerve pour demain, ce qu'il a de trop aujourd'hui. L'économie diffère de l'avarice, en ce que l'une ſe ménage des moyens de ſatisfaire continuellement aux beſoins & aux plaiſirs de la vie, tandis que l'autre théſauriſe ſans objet raiſonnable, & par l'amour pur des richeſſes. L'avare ne jouit que des privations qu'il s'impoſe : le prodigue a, dans l'eſpace d'une journée, la jouiſſance de tous les biens : le lendemain, il n'en a plus aucune; au contraire, les privations que ce jour amène, le rendent exceſſivement malheureux. L'homme qui a de l'ordre, ſe réſerve des jouiſſances pour chaque jour.

Il faut connoître ſes revenus, & régler ſa dépenſe au-deſſous de ce qu'elle pourroit être : quiconque prétend dépenſer tout ce qu'il a, ſera bientôt hors du pair : combien d'occaſions imprévues de ſe montrer libéral ou magnifique! Combien d'accidens ſurvenus tout-à-coup, & qu'il convient

de réparer, ſous peine de voir diminuer ſa fortune !

Tant d'hommes ne manquent d'argent dans les occaſions, que pour l'avoir prodigué à de folles dépenſes. Après s'être emparées du plus clair de leur revenu, pour le diſſiper en folies, pluſieurs perſonnes riches, que je crois complètement inſenſées à cet égard, diſent à leur Intendant que le reſte eſt ſon affaire. Quoi ! c'eſt l'affaire d'un autre d'empêcher que vous ne vous perdiez ! Lorſque vous aurez ſatisfait toutes vos petites paſſions; quoi ! ce ſera l'affaire d'un autre de vous fournir les moyens qu'elles vous auront enlevés, de ſuivre votre carrière, ou même de conſerver une exiſtence honorable ! On ne peut déraiſonner plus gaiment ſur un ſujet plus ſérieux.

La perfection à laquelle ſont portées les modes, eſt un piège où tout bon eſprit doit éviter de ſe laiſſer prendre : *Sykes* & les marchands du *Palais-Royal* vendent à des prix énormes, des futilités pleines de grace. Laiſſez à quelques femmes le ſoin de les vanter : laiſſez au Gouvernement celui d'encourager les arts de luxe, s'il croit leur piperie utile à maintenir le commerce de la France avec les Etats voiſins : ſoyez pénétré, pour ces bagatelles, du mépris qu'elles méritent : il en coûte trop cher pour ſe donner des jouets, pour n'être qu'un enfant.

Voltaire a dit des grands, qu'ils étoient : « brûlés par les desirs, ou glacés par l'ennui ». Il n'a certainement voulu parler que de ceux en qui la petitesse d'esprit domine. Suivez les modes, mais sans vous astreindre à toutes leurs variétés, sans payer ce matin bien au-delà de sa valeur, un bijou duquel vous seriez ennuyé ce soir, & que vous voudriez remplacer par un autre (1); quelque sagesse qu'on ait, il faut bien se laisser emporter à la légéreté des modes; seulement il ne faut pas mêler sa propre inconstance à la leur. La manière dont on se met est un moyen de plaire, qu'il est bon de ne pas négliger. Mais combien de fois *un habit de goût* a-t-il donné mauvaise opinion de son maître ? N'affectez rien : je ne passe la recherche qu'à ceux qui n'ont aucun moyen d'intéresser; sur-tout je ne la pardonne point au militaire, dont un air mâle & ferme doit caractériser les traits. Emporterez-vous à l'armée des bagues (2), des parfums ? On ima-

(1) « .... Quæ modò voverat odit :
» .... Sitis arida guttur
» Urit, & inviso meritus torquetur ab auro ».
Ovide, en parlant de Midas.

(2) « Nequicquam Veneris præsidio ferox,

gine plaire davantage avec une parure que peu de gens portent ; & fouvent c'eft tout le contraire ; on s'accufe de légéreté, d'ineptie, d'extravagance.

Il eft poffible qu'un jeune homme dife : « Je » me pafferai encore cette fantaifie, ce fera la » dernière »....... Il ne connoît pas les petites paffions, les petits defirs de tous les jours : plus on leur cède, & plus ils s'agrandiffent, plus ils fe renouvellent fouvent, moins on eft capable de leur réfifter : on en fait des befoins. L'ame, pour qu'elle s'affermiffe, doit être tenue en haleine. *Ovide* a fait le portrait d'une foule de gens, fous le nom de cet *Erefichton* qui, tourmenté d'une faim dévorante, confuma fon patrimoine pour l'affouvir, & n'en fouffrit que davantage, ayant ajouté à ce mal ceux de l'humiliation & de la misère.

Toutes les fois que vous ferez tenté de faire une dépenfe inconfidérée, dites-vous au contraire : « Il y a des miférables, je vais les fecourir : au lieu » d'acheter ce jouet dont je m'ennuierai dans peu » de jours, ce bijou que je paierai trop cher, » dont s'occuperont feulement des femmes que

---

» Pectes cæfariem, grataque fœminis,
» Imbelli citharâ, carmina divides ». *Horat.*

» je n'estime pas, ou qui croiront ne pouvoir me
» parler d'autre chose,

» J'aurai fait un heureux, c'est passe-temps céleste » !

On n'est jamais assez riche pour être dupe impunément de ses fantaisies : on ne peut faire le bien que lorsqu'on a de l'ordre. « La vue de l'in-» digence laborieuse, dit fort bien l'Auteur de » *Cecilia*, fait détester la prodigalité ». Un femme célèbre a mis en tête de son testament, qui contenoit beaucoup de legs, ces mots remarquables : « *Comme l'économie est la mère de la bienfai-» sance*.........». Ne soyez pourtant pas économe jusqu'à refuser aux Marchands un gain légitime. Un grand Seigneur doit payer avec noblesse : il faut même qu'il paie plus qu'un autre homme, à cause des égards qu'on a pour lui, & du temps qu'on emploie à les lui rendre : trop disputer sur le prix, ne lui convient point. Mais c'est une loi que la sagesse impose de ne point se donner de bagatelle inutile, & de ne payer ses emplettes qu'à peu-près leur valeur : si vous prenez ce parti, vous ne conclurez point de ces mauvais marchés dont l'objet déplaît bientôt à celui qui les a faits (1),

(1) « Mala emptio semper ingrata est, eò quod » stultitiam exprobrare domino videtur ». *Plin. jun.*

parce qu'il ſemble lui reprocher ſa ſottiſe.

I I I. *Les dettes.*

C'eſt la facilité d'emprunter, qui donne celle d'être prodigue : & réciproquement la coutume de s'accorder tout ce qu'on deſire, entraîne avec elle une pernicieuſe facilité à contracter des dettes. Il faudroit s'aſtreindre au moins à ne jamais acheter rien de ſuperflu, quand on ſeroit ſans argent ; mais, comme on en vient à ſe perſuader que le *ſuperflu eſt choſe très-néceſſaire*, voici une règle plus générale. Après qu'on a ordonné ſa dépenſe, ſuivant la méthode que j'ai indiquée, on peut faire diſtraction de la ſomme néceſſaire pour l'entretien de la maiſon qu'on a, & diſpoſer du reſte bien ou mal, de manière pourtant qu'on ſoit ſûr de payer dans l'année ce qu'on achèteroit ſans le payer comptant. Nous connoiſſons, vous & moi, un grand Seigneur très-magnifique, & qui, néanmoins, ou plutôt afin de l'être toujours, porte l'ordre plus loin encore : il fait que la dépenſe d'une conſtruction en ſurpaſſe le *devis* : il aime à bâtir, & ne ſe le permet que lorſqu'il a d'avance dans ſon coffre, le double de la ſomme à laquelle le devis eſt porté.

Vous avez vu, Monſieur, quelles ſuites funeſtes

ont les emprunts. Embarrasser sa fortune, s'ôter les ressources qu'offre un grand héritage, & la liberté d'en disposer, voilà les moins fâcheuses. Bientôt on a épuisé son crédit : ceux qui n'en ont plus, & les jeunes gens qui n'en ont pas encore, achètent l'argent au-dessus de l'intérêt légal : ils paient de leur ruine à venir, de la misère & du déshonneur de leur vieillesse, quelques jouissances oubliées, aussi-tôt qu'obtenues. On leur propose des lettres de change à signer...... Que je serois honteux, moi, né si loin des grandes dignités, si j'avois signé une lettre de change!......... Le terme arrive :....... il faut ou payer à l'instant le double de ce qu'on a reçu, ou se voir soumis aux Tribunaux destinés à réprimer la mauvaise-foi dans le commerce. Un grand Seigneur Marchand! & Marchand de mauvaise foi!........ Il en est qui le font en effet : ils achètent fort cher à crédit (1), pour revendre comptant & à vil prix. Tant qu'on le peut, on assoupit les procès qui résultent des emprunts. Mais le temps vient auquel le désordre est au comble : l'alarme se donne; le bruit se propage : les créanciers s'éveillent & fondent sur le dissipateur. En pareil cas, l'exécution des loix

(1) C'est ce qu'on nomme *faire des affaires.*

eſt coûteuſe ; la Juſtice mange une part des biens ; le grand Seigneur qui s'eſt ainſi déshonoré, vit, puiſqu'il a le courage de vivre, d'une penſion que l'on tolère, qu'il dérobe à ſes créanciers : ceux-ci ont ce qu'on leur paie : c'eſt la fable de l'huître, en y ajoutant qu'on la mutile & qu'on la nourrit.

Où fuir, où ſe cacher lorſqu'on n'a plus ni honneur, ni conſidération, ni fortune, lorſqu'on a entraîné dans ſa ruine des milliers d'honnêtes gens, juſqu'à de pauvres artiſans, juſqu'à ſes domeſtiques, lorſqu'on a trompé tous les hommes, lorſqu'on étoit né pour leur commander, les ſervir & leur donner l'exemple ? Où ſe cacher, dis-je, pour peu qu'on ſente ? Mais (1) c'eſt qu'on ne ſent plus rien, c'eſt qu'après s'être raſſaſié de tout, (il eſt cruel de le dire), on ſe blâſe auſſi ſur l'infamie.

Vous frémiſſez, Monſieur, & je ſuis content : j'excite exprès dans votre ame généreuſe ces mouvemens qui préſerveront votre patrimoine & vos principes.

C'eſt à juſte raiſon qu'un Ecrivain moderne a dit : « La méthode ſi commune de voler en refuſant

---

(1) « .... Quid agas, cùm fœdior omni » Crimine perſona eſt » ? ....
Juv.

» de payer ſes dettes, eſt la plus perfide & la
» plus cruelle ». Il ajoute qu'elle eſt auſſi *la plus impunie* : & cela pourra ſembler vrai, ſi l'on ſuppoſe que tous ceux qui refuſent de rendre ce qu'ils doivent, ne craignent ni les reproches que l'honneur fait en ſecret, ni la honte publique; ſi l'on ſe perſuade que la loi contre les banqueroutes ne ſévit jamais &, que parmi ces voleurs en grand, il n'en eſt aucun dont elle frappe la tête.

Oui, c'eſt un vol que de manquer à payer ſa dette : le délai en eſt un : l'emprunt lui-même eſt un vol, quand on n'eſt pas certain de rendre. Si l'on vous prête à cauſe de votre nom, votre nom eſt le gage : en ne payant pas, vous l'abandonneriez donc, & vous le compromettriez ſi vous n'étiez pas entièrement aſſuré de payer au terme.

Vous n'avez, comme tous les jeunes gens, que la penſion fixée pour votre entretien. Croyez-moi, ne dépenſez pas au-delà. Une digue rompue, où le fleuve s'arrêtera-t-il? Si vous aimez votre aïeul, vous comprenez de ſon attachement à l'ordre & de ſa tendreſſe pour vous, quels reproches ſenſibles il ſeroit en droit de vous faire ſur les dettes qu'il faudroit bien lui avouer. L'indulgence & la richeſſe ont leurs bornes ; le déſordre n'en a point : votre mauvaiſe conduite éclateroit, & vous ſeriez perdu.

Quand vous aurez des terres, vous ſaurez qu'on peut emprunter d'une manière utile & honorable. La terre s'améliore par l'argent, dont elle eſt le gage certain. Exceptez dans ce cas; voici mon refrein : ne faites point de dettes. S'il ſurvenoit d'autres circonſtances où il fallût devoir, ce feroit à vos parens à vous en avertir, à vous le conſeiller.

DISCOURS XI.

L'ÉCONOMIE RURALE. LA CAMPAGNE. LA BIENFAISANCE, QUI SE PRATIQUE AVEC LE PLUS D'AVANTAGE AUX CHAMPS. L'INÉGALITÉ DES FORTUNES. L'AUMONE. LES PAUVRES. LES COMPLAISANS. LES VILLAGEOIS. L'AGRICULTURE. LA CHASSE.

I. *Les champs. Plaiſirs qu'on y goûte. Utilité de la retraite.*

Vous aimerez un jour la campagne : vous ordonnerez des jardins : vous aurez des fleurs, des fruits encore plus, & des arbres : vous planterez; vous emploierez une part du produit de la terre,

non à imiter grossièrement la nature, à construire des cabanes *superbes*, des ruines *toutes neuves*, à préparer des sites *impossibles*, mais à rendre la terre plus fertile & plus belle (1). Sa parure est dans sa richesse, distribuée dans un ordre qui plaît, par la nature & les soins du maître.

Voilà un genre d'économie infiniment noble : les bons esprits le pratiqueront : ils savent que la véritable opulence vient des champs, que les vrais plaisirs s'y trouvent. O ! combien de fois à l'armée, à la cour, s'écrierez-vous : « que ne » suis-je près de cette onde fraîche, dans ce bois » sombre, dans ce joli bocage (2) ! Qui m'y » portera au sein de mes parens & de mes bons » amis » ?

---

(1) « Agro benè culto, nihil potest esse nec usu » uberius, nec specie ornatius ».

Cic.

(2) « Rura mihi & rigui placeant in vallibus amnes :
» Flumina amem sylvasque inglorius. O ubi campi,
» Sperchiusque, & virginibus bacchata Lacœnis
» Taygeta ! O qui me gelidis in vallibus Hæmi
» Sistat, & ingenti ramorum protegat umbrâ » !

Virg.

Catinat fut un grand homme : & si j'ose avancer mon opinion, le monde en a bien peu vu qui l'égalassent. A Saint-Gratien, dans ce simple asyle où il passa les dernières années de sa vie, reconnoissez-vous mon héros? Une armée n'est plus soumise à ses ordres; une garde ne veille plus à sa porte: le salut de la France, la fortune de nos ennemis sont désormais confiés à d'autres mains : ce n'est plus à son commandement que le fer étincèle, que le bronze s'enflâme, que la foudre gronde & part, & venge nos injures. Ce Roi si magnifique & si fier, qui connut tous ses talens & les honora, s'est aussi laissé guider à l'intrigue. Catinat s'en est consolé: tant qu'il l'a pu, il a continué à servir son maître : vainqueur de *Stafarde* & de *la Marsaille*, émule & disciple de *Turenne* & de *Condé*, il s'est soumis à la Cour qui gênoit ses opérations, à *Villeroy*, que la Cour osa lui donner pour supérieur, & qui affecta de rejetter ses conseils. Enfin, enfin, il vient, comme il le disoit, respirer à Saint-Gratien, avant de cesser de vivre : il y conserve la force de son caractère, & toute la noblesse de son ame. Maréchal de France & pauvre, il n'a besoin de rien : il l'atteste à *Louis XIV*, qui, étonné, s'écrie : « *il est le seul* »!.... c'est qu'il trouve tous les plaisirs aux champs que son aimable philosophie embellit encore. On ne lui

donne pas lieu de répondre, comme *Vespasien* : « *Je préfère à l'Empire, mes arbres & mes laitues* » ; mais il pense avec autant de sagesse : & même s'il croyoit pouvoir être utile, & qu'un meilleur ordre de choses permît qu'on le rappellât dans l'armée, il auroit le courage, dût-il pleurer en secret, de renoncer à son bonheur paisible. Il le trouve avec les livres, avec lui, dans le souvenir de ce qu'il a fait, de ce qu'il a vu, dans l'amitié, les lettres, la vertu, dans le goût pour la propriété, dans celui des travaux champêtres : il sème, il arrose, il plante, il occupe les pauvres, afin de les nourrir, il encourage ses domestiques au travail, il les soigne & les console, il s'environne d'un peuple d'heureux.

Qu'ai-je besoin, Monsieur, pour vous inspirer l'amour de la retraite, de vous citer des Héros qui ne sont plus ? De grands exemples (1) vous

(1) M. L. C. D.... vit à B.... le plus qu'il peut, l'embellit, l'améliore.. M. L. D. D..... vivoit en Normandie, & n'a pas dédaigné d'écrire sur les jardins. M. L. D. D. P.... parcourt toute l'année ses différentes possessions, en homme sage, en Prince bienfaisant. Il y auroit encore d'autres modèles à vous proposer en ce genre. La postérité pardonnera quelques travers à ce siècle, en faveur de ce que le goût pour la campagne y sera devenu général.

y portent chaque jour : votre ame loyale & déjà vertueuse en sentira l'attraît.

Les hommes qui ont le plus de force, doivent craindre les habitudes que la société donne ; quoique nous fassions, nous imitons plus ou moins ceux que nous voyons souvent. Séparés de la foule (1), les illusions de la vanité nous quittent : nous nous découvrons à nous-mêmes tels que nous sommes. Le monde nous corrompt toujours ; la réflexion, la campagne & l'étude nous rendent meilleurs.

II. *La bienfaisance. Les riches & les pauvres. Savoir donner & savoir consoler & plaire. L'aumône.*

Que feriez-vous à la cour, à la ville? J'espère que ce seront vos amis & vos bonnes qualités qui brigueront les emplois pour vous. Le bruit de nos plaisirs vous fatiguera : vous vous ennuierez avant un mois, de la futilité de nos cercles. Enfin, c'est à la campagne que la bienfaisance se pratique avec le plus d'avantage. Ce dernier motif est bien

(1) « Patescit enim, cùm separâris à turba, contemplatio rerum quæ turbâ teguntur ».

Plin. jun.

puissant sur vous. Autrefois vous donniez ce dont vous n'aviez que faire, & des pièces de monnoie dont la valeur vous étoit inconnue : vous étiez bon dès l'enfance; mais depuis qu'un rayon de sensibilité anime votre cœur, j'ai vu avec une joie inexprimable, que tous les genres de bienfaisance vous deviendroient familiers : j'en ai répondu à votre mère, qui les pratiquoit tous : c'étoit un de ses desirs les plus chers; & elle a emporté au-delà du tombeau la croyance qu'il seroit accompli.

Les richesses, la naissance, la considération, aucun des biens de ce monde n'est accordé à un homme pour lui seul.

L'ordre qui les a partagés d'une manière si inégale, seroit-il un ordre injuste? Les besoins environnent le pouvoir : la cabanne touche au palais. D'ailleurs, pour qu'un homme riche se repose, il faut qu'un nombre infini d'artisans travaille. De cette correspondance nécessaire entre toutes les classes de la société, des besoins du riche, de la misère du pauvre, naît une sorte de dépendance mutuelle qui justifie la loi des sociétés.

Cette dépendance consiste, pour le pauvre, à gagner un salaire; pour le riche, à le lui payer; pour tous les hommes, à se tenir liés entr'eux par une bienveillance réciproque. Le sentiment doit nous en appartenir à tous; mais les moyens

de chacun de nous doivent, sans contredit, en diriger les effets, en presser ou en ralentir l'activité. Malheur à l'homme en place qui feint d'ignorer cette obligation sacrée ! C'est lui qui force le pauvre, dans ses murmures, à se rappeler l'égalité primitive des hommes. S'il est des grands qui semblent les mépriser, qui, étant mortels, osent compter pour rien leurs semblables, ce n'est jamais impunément : on les délaisse : on les dévoue à la haine, aux mépris, & l'indignation publique affiche leur caractère.

L'insensé qui ne fait pas tout le bien qu'il est en lui de faire (1), oublie son propre intérêt : il néglige d'acquérir la véritable considération, de s'attacher des clients qui vantent ses qualités, atténuent ses fautes, des amis qui s'intéressent à ses

(1) « Quanto infelice è chi non sà qual sià
» D'un benefico core il grato stato,
» Che i meriti d'altrui, gli alteri bisogni oblia,
» E che solo per se crede esser nato !
» In van di fedelta prove desia
» Da chi ragion non ha d'esser gli grato :
» Mal dove amor non è fede si cerca,
» Ne con altro che amore, amor' si merca ».

Metastas.

malheurs, qui le consolent un jour, qui fassent des vœux pour sa fortune & sa vie. « *Je n'ai* » *plus*, disoit, à ses derniers momens, le Souverain d'un grand Empire, « *Je n'ai plus que ce que* » *j'ai donné* »........ Qu'aura donc celui qui ne donne point? Quelle ressource? quelle espérance? Aussi bien on auroit tort de lui supposer des vertus: c'est une ame monstrueuse que celle qui ne s'ouvre point au plaisir de répandre des bienfaits (1), & l'immortalité ne doit être qu'un supplice pour elle.

Je reviens à la vôtre, à votre ame qui sait aimer & compatir : je vais lui parler un langage plus fait pour vous, celui qu'elle m'a souvent tenu, lorsqu'elle se fioit à moi dans nos entretiens.... « Qu'elle est noble cette bienveillance, par qui » le genre humain ne compose qu'une famille, & » que la bienfaisance est douce ! Mon cœur brûle » d'amour pour les hommes : sa chaleur doit prêter » à tout de la couleur & de la vie. Si j'ai peu, » je donne peu : quand j'aurai plus, je donnerai » davantage. Soit que j'agisse ou que je parle, » je veux obliger & plaire. Ne pouvant réparer

---

(1) « . . . . Monstrum nullâ virtute redemptum
» A vitiis, æger solâque libidine fortis ».
Juv.

» toutes les injuſtices, effacer tous les malheurs,
» guérir toutes les misères, du moins je témoignerai
» que j'y ſuis ſenſible : quelque conſolation naîtra
» donc de mes diſcours...... Vous ajoutiez en vous-
» même...... Le rang que j'occupe en augmentera
» le prix : on me ſaura gré de mon intention,
» & de la grace que je veux acquérir. Je ne
» m'abaiſſerai point : qu'y gagneroient ceux que
» je prétends ſervir? Je ne perdrai rien des droits
» de ma naiſſance ; mais je l'oublierai (ſauf à
» m'en ſouvenir, ſi j'y étois forcé), par-tout
» où il ne faudra qu'être homme. Je promettrai
» difficilement : toujours promettre marque de la
» crainte, de la foibleſſe ; un ſentiment vil ne me
» commandera jamais. Quand j'aurai promis, je
» tiendrai parole : l'honneur l'exige : & me jouer
» d'une promeſſe, ne feroit-ce pas injurier l'homme
» foible qui y auroit mis ſon eſpérance? Le ſalaire
» que je paierai, l'aumône que je ferai, je ſaurai
» les anoblir : je paierai le travail en argent,
» la bonne volonté en paroles obligeantes. J'humi-
» lierois ſi je paroiſſois donner : je prendrai l'air,
» le ſentiment d'un homme qui acquitte une dette :
» je ménagerai l'amour-propre, la plus délicate
» des paſſions, & le ſeul bien du pauvre ».

Je ne puis vous dire, Monſieur, à quel point ces touchantes penſées augmentoient ma tendre

amitié pour vous. Continuez, & que votre bienfaisance s'éclaire à mesure qu'elle deviendra plus active, & qu'elle aura plus de moyens.

Il s'élève, depuis quelques années, bien des voix contre l'aumône. Elle entretient la mendicité : cela est sûr; mais faut-il pour cette raison, cesser de nourrir ceux qui ont faim? Que le Gouvernement s'occupe de détruire la mendicité : quand il n'y aura plus de pauvres, je ne ferai plus l'aumône. Que chaque Seigneur, dans sa terre, chaque Magistrat, dans sa ville (1), force au travail les

(1) Il ne faudroit que s'entendre, pour qu'il n'y eût pas un seul mendiant sur la terre. On dit qu'en *Angleterre*, à *Rennes* & dans quelques autres villes de France, les citoyens contribuent volontairement à nourrir & faire travailler les pauvres. Il y a sept ou huit ans que M....... Capitaine de Cavalerie, étant en garnison à *Charleville*, frappé de la quantité de pauvres qui n'y vivoient que de la charité publique, employa tant d'esprit & de chaleur à proposer ce moyen, qu'il réussit à le faire adopter. Depuis cette époque, on ne souffre pas plus d'un jour, à *Charleville* un mendiant étranger; mais ceux de la ville travaillent ou sont secourus chez eux; & tout ce bien s'est opéré sans premiers fonds, avec moins de douze francs que chaque bourgeois aisé a payé d'abord & paie tous les ans.

hommes valides ; qu'il donne des ſecours aux vieillards, aux infirmes ; du pain à tous ceux de qui les bras ou l'induſtrie ne peuvent fournir à leur ſubſiſtance, & il aura droit de me preſcrire des refus qui, dans un premier mouvement de pitié, me coûteront encore. Mais que celui qui ne prend pas ces moyens, que celui qui n'a point d'autorité publique, dont le revenu le diſpenſe de s'inquiéter, comme tant de malheureux, du lendemain & du jour même, non-ſeulement dénie l'aumône, mais cherche à me perſuader que j'ai tort de la faire, je ne puis le déſavouer, il me donne mauvaiſe opinion de ſon cœur ou de ſon eſprit (1) : de ſon cœur, ſi les biens dont il s'engraiſſe le rendent impitoyable ; de ſon eſprit, s'il raiſonne aſſez mal pour vouloir que l'on aboliſſe la mendicité, en réduiſant les pauvres au déſeſpoir.

Fût-on dupe (& certes on l'eſt fréquemment, ſur-tout dans les villes), il faudroit ſe réſoudre à l'être. De cent pièces de monnoie que je diſtriburai dans un mois, n'y en eût-il qu'une ſeule qui ſoulageât véritablement un malheureux honnête homme, je les aurai trop bien employées. Quand

(1) « Noli prohibere benefacere eum qui poteſt : » ſi vales, & ipſe benefac ».

Prov.

on

On ne feroit l'aumône que pour ſa propre ſatisfaction, encore ſeroit-elle recommandable. On ne ſe procure pas, à auſſi peu de frais, d'auſſi grands plaiſirs : l'aumône eſt le plus facile des bienfaits.

I I I. *Les complaiſans & les flatteurs.*

Après tout, ne vaut-il pas mieux ſe croire trompé par un pauvre à qui l'on donne, que ſouffrir près de ſoi des *complaiſans*, des flatteurs, cette eſpèce d'hommes ſi vils, dont les grandes cités abondent, & qui s'y nourrit de la ſottiſe des grands? Gardez-vous de les attirer par des bienfaits (1). Redoutez-les comme vos plus grands ennemis, comme ceux qui perdroient votre jeuneſſe. Semblables à la mouſſe paraſyte, ils s'attachent au pied de l'arbre, ils en gagnent inſenſiblement le ſommet, & l'environnant d'un million de bras, ils pompent ſa ſubſtance, ils le déshonorent & le ruinent.

Je ſais combien il doit être difficile de réſiſter à la louange : je comprends que celui qui ſert nos

---

(1) « Nam præclarè Ennius : Benefacta malè locuta » malefacta arbitror ».

Cic.

goûts semble mériter que nous l'aimions. Né dans la médiocrité, je n'ai point connu l'adulation, & l'on ne m'a jamais offert d'exécuter avec moi un plan criminel; mais j'ai vu des complaisans & des flatteurs dans les maisons des grands : je plaignois leurs victimes : j'aurois voulu que l'humanité fût plus forte (1), ou que l'éducation & la réflexion donnassent plus de fermeté d'ame, plus de justesse de raisonnement à tous les hommes qui sont exposés à le devenir.

Lorsque vous rencontrerez de ces prétendus amis qui aident les jeunes Seigneurs à se perdre de réputation, & à consumer leurs fortunes, j'espère que vous les devinerez à leur marche. En général, ils vous feront beaucoup d'avances; ils n'ont plus rien à perdre, ils se compromettent sans scrupule comme sans péril. Ils approuveront ce que vous direz, par des éclats de rire, par des battemens de mains. Si vous essayez de leur tenir un propos très-malhonnête, de leur confier un secret

---

(1) « Ipse capi voluit : quid apertius? . . . .
» . . . . . . Nihil est quod credere de se
» Non possit, cùm laudatur Dîs æqua potestas ».
Juv.

dont vous aurez honte, ils triompheront alors, ils croiront vous faifir. Nulle démarche ne leur coûtera pour vous exciter à quelque habitude vicieufe, ou pour la fatisfaire ; & il ne tiendra qu'à vous de la croire faine, & de vous croire parfait fur leur parole. C'eft ainfi que procède le plus grand nombre des flatteurs. Mais il y en a de plus adroits : il y a des complaifans d'une audace infernale & d'une foupleffe extrême dont l'efprit délié prend toutes fortes de formes. Le mendiant qu'on appelle *de race*, ou de profeffion, imagine moins d'expédiens, eft moins fertile en honteufes reffources. Le jugement, la force & la pûreté du cœur feront encore ici vos guides : étudiez vos goûts, & la foibleffe vers laquelle vous ferez incliné : celui qui fe connoît, voit venir le flatteur : c'en eft affez pour le déconcerter. Si pourtant il infifte, l'homme qui fe refpecte doit rompre ; & fes procédés, ainfi que fes difcours, doivent annoncer le mépris. Ce fera traiter le flatteur & le complaifant, comme ils le méritent, & d'ailleurs, comme ils traitent les autres : car en favorifant mon goût malhonnête, ils me prouvent qu'ils me croient vicieux : en me fuppofant la dupe d'une fervile adulation, ils me reprochent ma fottife : en me louant d'un mérite que je n'ai pas, ils m'infultent.

Que ne pouvez-vous entendre ce que dira dans

votre abſence, le complaiſant qui vous aura fait les plus tendres proteſtations d'amitié! Mais ne le devinez-vous point? Vous en avez vu quelquefois, & à cet égard, ils ſe reſſemblent tous. Le plus bas d'entr'eux n'attend que l'occaſion pour mal parler de ſon bienfaiteur, & ſe dédommager de la contrainte où il vit. Leur ſociété éloigne de la bonne compagnie : elle attire une mauvaiſe réputation..... On veut être à ſon aiſe : on prétend ſe faire écouter, approuver : la vanité eſt ſi bête! Ah! l'orgueil, un juſte amour-propre devroit ſauver les hommes.

I V. *C'eſt aux champs qu'eſt la vérité. Les villageois. La culture. Les vaſſaux d'un Seigneur. La chaſſe.*

Après que vous aurez été bien flatté, ſans vous livrer aux flatteurs, fuyez à la campagne, Monſieur, avec des amis vrais & des livres. Aux bords de la N...., ſous ces gands arbres que votre aïeul a plantés, dans cette contrée qu'il embellit & rend heureuſe, venez près de lui apprendre à faire uſage des véritables biens de ce monde. L'homme, à l'abri des paſſions impétueuſes, y conſerve du courage, une précieuſe ignorance, une ſimplicité naïve. Si vous vous ſentiez jamais prêt à devenir vain; ſi des ſuccès mérités ou des

hommages trompeurs vous enivroient un jour, allez aux champs, allez perdre cette augufte opinion de vous-même, en recouvrant un fouvenir des misères de l'homme.

Là, des villageois qui ne favent ni feindre leurs maux, ni s'en plaindre, accablés par la pauvreté, la vieilleffe, la maladie, béniront d'un cœur pur le Seigneur dont ils auront touché l'ame. Allez chez ceux qui ne peuvant fortir; volez-y : point de vaine gloire où la bienfaifance commande! Voudriez-vous laiffer à d'autres la noble fonction, le plaifir fuprême de les foulager? Rappellez-vous quelques promenades à Verfailles, qui vous ont été fi douces..... Entretenez les travaux des autres dans toutes les faifons : Hélas! malgré qu'ils labourent fans relâche, la plupart, à caufe de la médiocrité de leurs falaires, ne pouvant ni amaffer, ni acquérir la plus légère portion dans la propriété commune, fe trouveront tôt ou tard auffi dépourvus de tout, que s'ils avoient paffé leur vie à ne rien faire. Quel pain mangeront-ils donc fur leur lit de douleurs? Quels bras, lorfque l'âge aura caffé les leurs, s'emploieront à le gagner pour eux?

Cependant ces mêmes hommes jettés malheureux & fans protection fur la terre, & de qui nos Gouvernemens en Europe, paroiffent enfin

s'occuper, ces hommes professent le plus honorable des arts, puisqu'il est le père de tous les autres, l'ami des vertus paisibles, &, presque sans exception, le nourricier de l'espèce humaine. Vous n'ignorez pas qu'à la Chine, l'Empereur consacre, chaque année, la charrue, en la portant, & s'en servant lui-même. Rome a vu ses Dictateurs la déposer pour commander l'armée, la reprendre aussi-tôt qu'ils cessoient de commander; mais c'étoit aux beaux jours de la splendeur & de la vertu romaines. Les créateurs des sociétés, ces hommes vénérables, de qui les loix simples & claires ont fait le bonheur des peuples, excitoient tous à l'agriculture. Quelques-uns l'honoroient d'un culte, pour ainsi dire, exclusif. « Celui qui sème, dit *Zoroaste*, est aussi grand » devant *Ormud*, que s'il avoit donné l'être à » cent créatures ». Il défend de gâter ou d'arracher les arbres; il promet des fruits aux gens de bien, le bonheur de l'autre vie à ceux qui auront employé celle-ci aux travaux champêtres. Lisez Homère: vous n'y trouverez que la guerre & les champs.

Vous aurez un jour toutes sortes de droits sur les habitants de la campagne: il faudra les conserver, mais en les rendant moins sévères. Par exemple, les bêtes sauvages sont un fléau pour le

cultivateur. Dans la plus grande partie de l'Europe, ſoumiſe autrefois à toutes les coutumes de la féodalité, le droit de les détruire eſt réſervé à chaque Seigneur dans ſon domaine : ce droit eſt ſouvent un autre fléau. Modérez-le : ne ſouffrez pas que le gibier de votre terre en détruiſe les moiſſons. Vous n'aimerez jamais, j'en ſuis sûr, un plaiſir pris aux dépens du pauvre. Quand vous chaſſerez, craignez de nuire : le dommage qu'une chaſſe occaſionne, n'eſt ordinairement pas aſſez réparé ; mais payez-le cher, ſi vous en cauſez, & que vos gens d'affaires ſoient perſuadés qu'ils vous feront leur cour, en l'exagérant. Ne paſſez pas trop de temps à la chaſſe : n'en ayez point (1) la paſſion : je voudrois que les paſſions que vous aurez fuſſent toutes nobles & utiles.

---

(1) Ici, je crois inutile de vous recommander le ſang-froid, la prudence, l'humanité. Henri IV (j'en ſuis fâché pour ce bon Henri que nous aimons) a fait une loi barbare, par laquelle la vie d'un homme ou ſa liberté doit payer la vie d'un lièvre, ou d'un cerf. Empêchez qu'on ne puniſſe trop ſévérement les *braconniers*. Ne commettez jamais d'imprudence, un fuſil à la main ; point de colère, point de diſtraction : je pourrois citer de terribles exemples à l'appui de ce conſeil.

DISCOURS XII.

SUITE DES DEVOIRS ENVERS LES INFÉRIEURS. LES DOMESTIQUES. LA FIERTÉ DÉPLACÉE : LE TROP DE FAMILIARITÉ. LA COLERE. LES INFÉRIEURS AU RÉGIMENT. LA LIBÉRALITÉ. LA DURETÉ. LES PRIX D'HONNEUR. L'ESTIME ET LA BIENVEILLANCE.

I. *Danger de l'exemple du maître. Les inférieurs domestiques. Se respecter devant eux. Se les attacher. La vanité du rang. La familiarité excessive. Savoir garder sa place.*

PERSUADÉ que vous échapperez à la séduction, je le suis aussi que vous ne corromprez personne. La fille du pauvre, sa femme, ses mœurs vous seront sacrées. Les Grands ignorent souvent tout le mal que produit leur exemple : les valets imitent leur maître, les vassaux leur Prince, les paysans

leur Seigneur & ſes valets. N'eſt-ce pas cette foule de domeſtiques pervertis dans les grandes villes, qui sème l'ivraie dans les champs, qui les infecte de nos vices?

N'augmentez que difficilement votre maiſon: le nombre de vos gens ne vous rendroit ni plus grand, ni mieux ſervi. Au ſurplus le rang que vous tiendrez, l'emploi que vous aurez vous preſcriront des règles à cet égard : il faudra vous ſoumettre, comme font tous les ſages, à la néceſſité. Vos domeſtiques ſont honnêtes gens & pleins de zèle pour vous; gardez-les, ménagez-les, travaillez à leur bonheur. Si vous êtes obligé d'en prendre d'autres, choiſiſſez-les moins pour leur taille & leur figure, que pour des qualités ſolides. Occupez-les; après l'exemple, c'eſt le déſœuvrement qui les gâte. Comme vous aimez l'honneur, & que ſeul & ſans témoins vous ne conſentiriez pas à rien faire de répréhenſible, je ne vous démontrerai point la néceſſité de vous reſpecter devant eux, encore moins celle de ne leur rien commander de ce qu'interdiſent ſes loix. Quel ſeroit votre droit pour les réprimander (1), quelle

(1) « Interdùm puniunt immania ſcelera, cùm » alioquin ſcelerum irritamenta præbeant ſuis ».

Erasm.

ſupériorité conſerveriez-vous, ſi vous les aſſociez à quelque débauche ? D'ailleurs les croyez-vous diſcrets ? Ceux qui ont des principes & que l'on s'attache, peuvent cacher parfois une foibleſſe de leur maître ; mais une habitude, un vice, jamais ! Ils en font le ſujet de leurs entretiens : cela court les anti-chambres & ſe gliſſe dans les appartemens. Les prier de ſe taire, leur payer le ſecret, ce feroit s'enfoncer davantage dans la dépendance, s'aſtreindre à n'oſer ſe ſéparer d'eux.

Il faut prendre grand intérêt à ſes domeſtiques, les faire guérir de leurs maladies, les viſiter, ne rien exiger d'eux alors qu'ils ſouffrent. Vous avez le cœur trop ſenſible, pour que je doive inſiſter ſur ce point ; mais, je l'avoue, j'ai craint plus d'une fois que trop de familiarité avec eux ne vous compromît : il eſt vrai que vous étiez enfant dans ce temps-là.

Je dirois à quelque bourgeois anoblis, je dirois même à quelques hommes de votre claſſe, laiſſez-là vos ancêtres & parlons de nos pères (1).

---

(1) Pluſieurs hommes de la Cour parloient de leur naiſſance à Compiègne : & comme ils y prenoient trop de plaiſir, Louis XV leur dit : « Savez-vous » bien que, quoiqu'aſſez bon gentil-homme, je deſ-

A vous, qui êtes aimant & bon, je dirai : « vous » êtes un grand Seigneur, vous avez été élevé » avec soin, ayez mémoire de votre éducation » & de votre naissance ».

Un Prince rogue, nourri de parchemins, étalant sa généalogie, méprisant tout ce qui n'est pas chapitrable ou gentil-homme pour le moins, est assurément fort ridicule. Un Prince qui feroit la partie de ses valets, le feroit presqu'autant. Sachez garder votre place : observez cette règle avec tous vos inférieurs. A la vérité, vous ferez bien d'en descendre pour plaire, & en ayant égard aux différences que l'éducation met entre les hommes : il en est qui ne vous obligeront point à la reprendre, que vous pourrez admettre à votre intimité. Mais vis-à-vis de ceux que rien ne distingue & qui servent, ne la quittez jamais assez,

---

» cends au huitième degrè d'un Procureur ? *Mathieu*, » dit *Griffet*, Procureur à Blois, amassa de grands biens, » & maria sa fille à un gentil-homme, nommé *Babou* » *de la Bourdaizière*; ce *Babou* eut une fille mariée à » M. *de Cœuvres*, & mère de la belle *Gabrielle*, de » qui *Henri IV* eut le *Duc de Vendôme* : *Isabelle*, fille » de celui-ci épousa le *Duc de Nemours*, qui maria la » sienne au *Duc de Savoie*, dont la *Duchesse de Bour-* » *gogne*, ma mère, étoit fille ».

pour être contraint d'y remonter avec effort : vous vous plaindriez bientôt de la difficulté que vous éprouveriez à vous faire obéir.

C'est toujours une obligation fâcheuse que celle de punir : c'est une passion dangereuse & déshonorante que la colère, & l'habitude s'en contracte aisément par ceux qui, s'étant exposés à la résistance de leurs inférieurs, finissent par s'en indigner.

II. *La colère. L'homme colère. Danger des premiers mouvemens.*

L'homme en colère ne voit, ne sent que ce qui l'irrite : entraîné par un desir violent, il se nuit, il l'empêche de s'accomplir : s'il avoit raison, il se donne un tort ; autrement il aggrave le tort qu'il avoit : & c'est-là ce qui arrive en général : la vérité est calme. Communément, la colère marque l'impuissance ; c'est une ivresse, une folie qu'il n'appartient qu'à la foiblesse d'éprouver : le chien danois est grâve ; l'épagneul rugit de colère. Elle suppose au moins dans un supérieur, qu'il se reproche de n'avoir pas prévenu la faute qui le provoque, ou de l'avoir préparée : l'homme qui s'emporte se dégrade par conséquent, & *Swift* a parfaitement dit que, « se mettre en colère,

» c'étoit ſe punir ſoi - même des fautes des » autres ».

Par malheur, ils en ſouffrent auſſi. Cette paſſion vous eſt aſſez connue par les ſcènes atroces qu'elle a cauſées. Ceux qui en ont effrayé le public, ne s'étoient preſque jamais fait un plan de méchanceté : l'occaſion les a déterminés. Le danger des premiers mouvemens ne peut être exagéré, Monſieur; & quiconque s'y trouve enclin, ou s'y eſt abandonné une ſeule fois en ſa vie, doit frémir à la ſeule idée des ſuites qu'ils ont eues. On peut quelquefois réparer le mal occaſionné par les autres paſſions ; mais comment rendre l'honneur, reſtituer les membres, la vie, à ceux que la colère en a privés? .... « *Je ne l'ai pas* » *pas fait exprès, je ne croyois pas que cela pût* » *aller ſi loin* ».... Ah! celui qui ſe donne à lui-même cette excuſe, peut-il en être ſatisfait? Le remords le pourſuit : la loi demande auſſi vengeance :...... avec un nom, des amis, des richeſſes, on parvient à franchir la loi, à impoſer ſilence à l'opprimé;... jamais au remords, jamais au Public! Ils ſont implacables : &, ſoit au dehors, ſoit au dedans, le riche oppreſſeur ne jouira d'aucune eſtime, d'aucun repos au monde.

Vous ſerez donc en garde contre la colère, & vous ne vous permettrez jamais d'en ſuivre le

premier mouvement. On ne bleſſe pas toujours, mais on humilie : & c'eſt un grand tort que celui d'humilier les hommes ! D'ailleurs, ſi jamais (ce que je ſuis loin de préſumer) on vous connoiſſoit l'habitude de l'emportement, on ne vous eſtimeroit plus : je vous en ai dit quelques raiſons ; je répète celle-ci : nous ne ſavons à quels excès un homme colère, quelque bon que nous le ſuppoſions, ſera entraîné tôt ou tard. Puiſſe la ſainte coutume de ſe vaincre, dont pluſieurs avantages vous ſont déjà connus, préſerver à jamais de tout emportement ceux que j'aime !

I I I. *Les punitions. Comment il faut punir. Néceſſité qu'un Chef donne l'exemple. Inférieurs qui abuſent du nom de leur maître. Les inférieurs au Régiment. Conduite à leur égard. Dureté dans les reproches.*

Je me ſouviens toujours avec intérêt de cette vieille hiſtoire d'un ſage qui diſoit à ſon eſclave : « je te châtirois, ſi je n'étois en colère ».... La correction qui porte quelques traits de paſſion, n'en a point de juſtice ; par conſéquent, elle eſt pour le moins inutile. Quand vous ſerez forcé de punir, que ce ſoit toujours de ſang-froid.

Si vous réprimandez, ou si vous chassez un de vos domestiques (& c'est là que se borne votre pouvoir sur eux), quel besoin de l'injurier encore? Proportionnez toujours la punition à la faute: dans les petites, comme dans les grandes sociétés (1), trop de sévérité détruit le repentir, un seul châtiment pour tout, encourage au crime. Cherchez à tirer celui que vous infligerez, du genre même du manquement (2), & ménagez,

---

(1) On a beaucoup loué certains jugemens sévères prononcés pour le maintien de la discipline. Mais, quand des peines disproportionnées avec la faute ont été infligées par la seule volonté du Général, il me semble qu'on ne peut applaudir à sa justice. Son devoir se bornoit à faire exécuter la loi : quand il n'y a point de loi précise contre un genre de crimes ou d'erreurs, le devoir d'un chef est de ne punir qu'avec ménagement. Le Maréchal de Saxe infligeoit, avec la plus exacte rigueur, les châtimens dont il avoit menacé; mais on m'assure qu'il bornoit là sa sévérité, qu'il étoit bon & indulgent, toutes les fois qu'il pouvoit l'être, sans déroger aux loix.

(1) Lorsque M. le Maréchal de *Richelieu* assiégeoit *Mahon*, le vin étant à fort bon marché, les soldats s'enivroient tous les jours. Un officier pro-

autant que vous le pourrez, l'amour-propre. Vous imiterez la nature qui punit l'excès de manger par le dégoût, celui de travail par un mal de tête, & qui nous laiſſe l'amour de nous-mêmes pour reſſource contre la douleur.

Donnez l'exemple à vos inférieurs : Obſervez ſtrictement la loi que vous exigez qu'ils ſuivent. Vous leur fourniſſez, ſi vous ne l'obſervez pas,

---

poſa de publier que tous ceux qu'on trouveroit ivres, ſeroient renvoyés de la tranchée. La loi fut portée & exécutée le jour même contre quelques ſoldats. Pendant tout le temps que le ſiège ſe prolongea, il n'y eut plus un ſeul ivrogne pris ſur le fait.

En 1733, à *Piſighitone*, le Roi de *Sardaigne* ſe plaignoit au Maréchal *de Villars* que les officiers François embarraſſaſſent la tranchée..... « Meſſieurs, » leur dit le Maréchal, je vous promets que ceux » d'entre vous qui iront à la tranchée ſans y être » commandés, n'y monteront plus........... Mon- » ſeigneur, ſoyez tranquile, je vous réponds qu'on » m'obéira ».

Voilà pour les officiers & les ſoldats le même moyen, & il a réuſſi pour les uns & pour les autres.

un

un prétexte de vous désobéir, & le droit de vous condamner. La bonne loi, diroient-ils! mon Maître, mon Officier, Monseigneur la méprise? l'excellent Officier! le digne Seigneur! l'honnête homme! il méprise la loi!

Votre naissance & les grâces du Roi vous élèvent: la Nation rend hommage en vous à ceux de vos ancêtres qu'elle croit avoir bien mérité des hommes, & pense que vous leur ressemblez. Le Roi est persuadé que vous avez l'esprit & l'instruction nécessaires pour soutenir votre rang: c'est pour cela qu'à dix-sept ans vous obtenez le droit de porter ses ordres à des hommes de cinquante. Je me tiens assuré que vous ne tromperez pas la Nation & le Roi.

Vous êtes obligé de veiller sur les mœurs de ceux qui vous sont subordonnés. Un maître de maison, un grand Seigneur, un homme qui commande, exerce toujours une magistrature dont il est comptable au Public. A la leçon de l'exemple, joignez, lorsqu'il le faudra, celle des réprimandes, & punissez la récidive. Ne tolérez jamais qu'un de vos inférieurs commette la vexation la plus légère à l'abri du respect que l'on portera, soit à votre autorité, soit à votre nom. Trop souvent les valets rendent odieux leur maître. Il est vrai qu'un maître bon & juste, & qui se respecte, n'a point de vale s

pareils; mais c'eſt une petiteſſe ordinaire au cœur humain, d'héſiter à punir ce genre de fautes, &, comme l'a dit un homme d'eſprit, « l'abus du » pouvoir que l'on confie, flatte la vanité ».

Lorſque vous aurez des dragons ſous vos ordres, l'ordonnance vous apprendra comment vous devrez les punir. Loin d'outre-paſſer la rigueur qu'elle commande, vous ſerez porté, j'en ſuis ſûr, à la modérer. *Fermeté & bonté*, que ce ſoit la deviſe du nouveau Sous-Lieutenant! qu'elle ſe peigne ſur ſa phyſionomie, & ſe comprenne dans ſon langage! Il cherchera à excuſer le ſujet honnête qui aura commis une faute : il ſévira, ſans ſe laiſſer attendrir, contre l'ivrogne, *le tapageur*, le pareſſeux d'habitude. Quel aimable Officier que mon Sous-Lieutenant !........ Pour de la dureté, il n'en témoignera qu'aux hommes incorrigibles, dont ſes chefs voudroient qu'on les défît : la dureté eſt inſupportable.

Un bourreau auſſi commande aux criminels, un piqueur à ſa meute, un ruſtre à ſes bœufs (1) : & certes, ils n'ont pas de raiſon d'en être fiers : l'au-

---

« (1) Chefs ambitieux, a dit Rouſſeau, un pâtre » gouverne ſes chiens & ſes troupeaux, & n'eſt » que le dernier des hommes ».

torité ne peut flatter l'amour-propre de celui qui l'exerce, qu'autant qu'elle se concilie l'amour ou l'estime.

I V. *La libéralité. Offrir & donner avec grâce. Récompenses d'honneur. Actions que l'argent ne paie point, mais la gloire, ou l'estime & la bienveillance.*

Vous êtes disposé à la libéralité, je vous en félicite, Monsieur, parce que dans un homme de votre rang, l'avarice est la plus ridicule des petitesses, &, dans un jeune homme, le plus monstrueux des vices. Il ne s'agit pas de donner à pleines mains; ce seroit être prodigue: votre générosité perdroit son prix : d'ailleurs, vous ne pourriez bientôt plus être libéral. Si votre cœur vous engage continuellement à donner, que le bon-esprit vous enseigne à modérer vos dons & à les répandre à propos.

Un bienfait de certaines personnes, a le caractère d'une insulte (1) : que vos offres soient faites d'un

(1) « Tel donne à pleines mains, qui n'oblige personne:
» La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne».

Corneille.

ton obligeant : il faut déterminer celui qui reçoit à oublier, pour ainsi dire, que votre présent vous acquiert une nouvelle autorité sur lui, ou du moins il faut qu'il croie que vous allez l'oublier.

Donnez à vos dragons : la solde que le Roi paie ne leur suffit pas toujours; mais donnez peu à chacun, & consultez vos chefs sur ces libéralités qui ne seroient peut-être pas sans inconvéniens. Montrez-vous bon à ces braves gens, à tout le monde : c'est la dureté, c'est l'avarice, ce sont les tracasseries ajoutées à l'ordonnance, qui font souvent murmurer derrière un Commandant, le soldat mécontent & malheureux.

Il est des traits de courage & de vertu qu'on auroit tort de vouloir payer : témoin ce grenadier qui répondit, en courant à une mort presqu'assurée : « Mon Général, on ne va pas-là pour de l'argent ». Témoins tant d'autres guerriers subalternes (1), dont l'héroïsme n'est pas assez connu.

---

(1) « Sous Louis XIV, un jeune Officier vouloit » s'avancer dans la tranchée, occupée par les gre- » nadiers du Régiment des Gardes. Les grenadiers se » le passoient de main en main. *Placez-le sur mon* » *dos*, dit l'un d'eux, *je le défendrai du coup de* » *fusil*. On vouloit récompenser ce brave homme : le

Si vous devenez adminiſtrateur, je vous engage à être parcimonieux de l'argent de l'état & à diſtribuer ſagement les prix d'honneur. Quand on peut exciter à de grandes choſes, par l'honneur, par l'amour de la patrie, ou par celui de la gloire, pourquoi offrir de l'or ? Il achète les hommes en les corrompant (1) ; il les blaze ſur l'eſtime d'eux-mêmes & ſur l'opinion, & le mal qu'il fait ne s'étend que trop d'une génération à l'autre.

En payant aux hommes qui ſeront à vos gages, ou de qui vous récompenſerez le travail, la ſomme convenue avec eux, vous ne croirez pas avoir complettement ſatisfait à votre obligation, ſur-tout s'ils ont mérité des gratifications, par leur zèle. Le déſintéreſſement de quelques-uns leur vaudra des careſſes & de bons procédés. Je vous répète cette charmante penſée de Métaſtaſe, « l'amour paie l'amour ». Témoignez de l'eſtime

---

» Roi dit : il n'acceptera rien, c'eſt de l'honneur qu'il » lui faut ».

Eſprit du Militaire.

(1) « Malè enim ſe res habet, cùm quod virtute » effici debet, id tentatur pecuniâ ».

Cic.

à tous ceux qui l'auront méritée : ſi la bienveillance s'accorde, l'eſtime s'exige, & c'eſt, dans tous les états, le ſeul prix que brigue l'honneur.

DISCOURS XIII.

Les inférieurs par leur rang. Les services. Les promesses. Les présens.

I. *Les ſervices en général. L'argent que l'on prête. Les recommandations. Les protecteurs. Les protégés. Connaître ceux qu'on protège. Obliger promptement.*

Des milliers d'hommes, à qui l'eſtime eſt néceſſaire & que votre bienveillance ſeule peut vous attacher, ſont placés au-deſſous de vous, ou plutôt de votre rang. Vous voyez pour quelle raiſon je vous ai loué ſi fort d'être diſpoſé à la véritable politeſſe : elle peut les conſoler de cette infériorité, pour laquelle vous leur devez au moins ce dédommagement. Votre élévation dans le

monde, consentie par nos pères, pour que votre ame en jouisse, doit l'être aussi par nous. La fortune, le crédit, la considération que vous aurez un jour, voilà des moyens de changer en soumission volontaire, la soumission forcée des hommes qui ne seront pas vos inférieurs par leur choix. Ne cousulta-t-on que son intérêt; on est heureux d'obliger.

Rendez le plus de services que vous pourrez: j'espère que vous n'aurez jamais besoin, pour vous y exciter, de recourir à ce motif de l'intérêt. Quand le cœur entraîne à ce qui est bien, on se passe facilement des conseils de l'esprit. Ils ne vous seront nécessaires, Monsieur, que pour vous apprendre à juger, & vous empêcher d'obliger également tous les hommes, ou de marquer trop de bienveillance à ceux qui n'en seroient pas dignes.

Si vous avez de l'argent, vous en prèterez à celui qui n'en aura point; mais vous craindrez d'aider à sa ruine, par trop de facilité à le secourir, & vous vous rappellerez ce que je vous ai dit au sujet des emprunts: sur-tout, s'il s'agit de sommes considérables, vous tâcherez de savoir ce qu'on voudroit en faire. Prêter de l'argent aux joueurs, ou aux dissipateurs, ou à ceux qui ne rendent point, c'est en mal user, par rapport à

eux & par rapport à soi-même. Il y a pourtant des occasions où il est bien de prêter, malgré que l'on conjecture que le débiteur ne sera pas en état de rendre : on lui donne ce qu'il paroît emprunter, & qu'il seroit trop humilié d'accepter en don.

N'accordez votre recommandation à personne, qu'après vous êtes bien assuré de ses mœurs, & de son talent pour ce qu'il entreprend de faire. Les grands Seigneurs sont, plus qu'ils ne le croyent, garants des vexations & de l'ineptie de ceux qu'ils protègent. Sachez si ce qu'on demande est juste, convenable, d'accord avec les intérêts & la loi.

Autant que cela sera possible, voyez & connoissez l'homme qui sollicitera votre appui : s'il le mendie, il en est indigne ; s'il le mérite, & l'implore avec noblesse, n'épargnez rien pour le servir. Vous avez vu, & moi aussi, de ces gens dont parle *Gresset* :

« Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes » !...

ils sont faits les uns pour les autres : c'est presqu'une vérité certaine, qu'il suffit de connoître ou l'homme en place, ou son client, pour les juger tous deux.

Il eſt naturel d'aimer à obliger ceux de qui l'on a reçu des ſervices, ou que l'on voit ſouvent; mais, s'ils ſont incapables de cet emploi qu'ils deſirent, il faut chercher d'autres moyens de leur marquer de l'intérêt. Au ſurplus, voilà une des raiſons pour leſquelles il ne convient, ni de devoir indifféremment, ni de ſe lier avec les complaiſans ou la mauvaiſe compagnie. Que vos protégés honorent votre diſcernement. Après la conduite & les talens néceſſaires, les autres bonnes qualités doivent contribuer à vous déterminer. Tout ce que je viens de vous dire s'étend aux pauvres gentils-hommes : vous ſavez que la nobleſſe n'eſt rien ſans l'éducation & les mœurs. Il ſeroit ridicule de la préférer à tout & de ne protéger qu'elle : montrer la nobleſſe nue, c'eſt l'avilir.

Ne dites pas, « *allez & revenez demain* », s'il eſt en votre pouvoir de donner ou de faire aujourd'hui ce qu'on vous demande : qu'on ne demeure que le moins poſſible dans votre antichambre. Le petit Seigneur qui paſſe deux heures à ſa toilette, ou à jouer d'un inſtrument ne ſait guères combien il ſe fait maudire de ceux qui l'attendent. J'ai ſollicité quelquefois; j'ai ſouvent entendu mal parler d'un Grand à ſa porte, par la même raiſon que les cochers qui ſe morfondent à celle d'un ſpectacle, médiſent de leurs maîtres.

Un homme digne de l'audience qu'il eſpère, ſe tait : mais il regrette le temps qu'il perd, il ſe rebute : & la baſſeſſe, qui murmure tout bas, arrache, par ſes importunités, la place que l'on devoit au mérite.

II. *Savoir refuſer. Les promeſſes. Ce qu'il faut être pour obliger. Prix des ſervices rendus. La reconnoiſſance. Les ingrats. Les préſens. Les ſervices rendus à des égaux, & préſens qu'on leur fait.*

Accordez avec grâce : refuſez de même. Avec un excellent cœur, vous marqueriez peu d'eſprit, ſi vous ne ſaviez pas conſoler d'un refus néceſſaire. Vous ne ſeriez que faible, & nullement obigeant, ſi vous n'oſiez refuſer. Quelques hommes puiſſans ont dérobé la coquetterie aux femmes : ſans dénier, ni promettre, ils attirent, ils amuſent & s'environnent d'adorateurs. Mais il y a cette différence, qu'une belle dame fait ſa charge, en ſe jouant de malheurs imaginaires, & qu'un grand Seigneur manque à ce qu'il ſe doit & aux autres, s'il cauſe des maux réels ; ou s'il n'y remédie, quand il le peut. L'événement eſt pareil : dans la vieilleſſe où les revers, une coquette, ſoit homme, ſoit femme, n'a point d'amis.

Aussi-bien, ces manières si généralement affectueuses, sont, en quelque sorte, des promesses; les gens sensés partent, dès qu'ils s'apperçoivent qu'on y manque: il reste les sots.

L'honneur s'oppose à ce qu'on promette d'une manière quelconque, ce qu'on ne veut pas faire (1). Une assurance positive de rendre le service qu'on ne rendra pas, est, à la fois, un manquement à l'honneur, un témoignage de petitesse, un tort fait à autrui. J'aime ce mot que l'histoire nous a conservé: ... De quoi me remerciez-vous, puisque » je vous refuse? — Je vous rends grâces de ne » m'avoir pas fait attendre ».... Quand il s'agira d'obliger, soyez donc, comme toujours, lent à donner votre parole, prompt à la tenir.

Dès que vous aurez promis, l'affaire de votre protégé sera la vôtre: allez, parlez, écrivez; qu'aucun obstacle ne vous étonne; vous devez les avoir tous prévus. Vous estimerez alors des connoissances qui vous auront empêché de vous intéresser à de méchantes affaires & qui feront valoir les bonnes.

---

(1) « L'homme, disoit Pythagore, approche de » Dieu particulièrement par deux choses, en disant » le vrai & en faisant le bien ».

Il faut de la ſuite, de la chaleur, de la prudence. Votre nom vous fera ouvrir : l'art de parler & celui d'écrire vous feront écouter : & ſi vous parvenez à la réputation d'un homme juſte & diſcret dans ſes demandes, vous ſolliciterez à peine, & l'on ſemblera vous prévenir.

Vous ne vous plaindrez aſſurément pas, Monſieur, de ce que tant de choſes ſoient néceſſaires pour rendre des ſervices ; mais, c'eſt à moi de vous montrer d'avance les prix qui vous attendent : le bonheur d'avoir porté aux emplois des hommes propres à les remplir, celui d'avoir fait des heureux qui étoient dignes de le devenir, celùi d'être aimé du Public, envers qui vous aurez rempli l'une de vos obligations.

J'omets la reconnoiſſance : obliger pour l'obtenir, ce ne ſeroit pas donner, ce ſeroit faire un contrat. Il eſt pourtant faux qu'on ne doive jamais compter ſur elle : des hommes doués de qualités eſſentielles, ſont rarement ingrats. On croit en avoir fait ; c'eſt qu'ils l'étoient : la couleuvre, le chat, l'homme vil, tout ce qui rampe & ſe traîne & diſſimule, préſage l'ingratitude..... C'eſt auſſi qu'à protéger ſans choix, il ne peut ſe trouver de mérite. Souvent c'eſt qu'on a donné ſans grâce, ou qu'on parle trop de ſon bienfait : ſi l'on s'eſt payé ſoi-même, que

demanderoit-on ? Vous ne reprocherez point un don ni un fervice ; vous paroîtrez ne vous en plus fouvenir, & la mémoire s'en perdra moins. Il eft des hommes à qui vous ferez bien de laiffer toujours une efpérance ; il en eft d'autres francs & fenfibles : vous ne rifquerez rien à combler la leur. Peut-être auffi croirez-vous éprouver l'ingratitude, fans vous l'être attirée : l'homme que vous aurez placé, aura l'efprit néceffaire à fa fortune, fans être délicat dans fes procédés ; confolez-vous-en.

Il fe rencontrera quelques occafions de fervir vos fupérieurs & vos égaux. En général, il deviendra plus néceffaire d'alléger le poids des obligations, à mefure que ceux qui voudront bien les contracter, feront plus éloignés de dépendre de vous. L'aimable penchant que vous avez à vouloir plaire, me difpenfe d'infifter fur cette règle de convenance & d'intérêt.

La Rochefoucauld a des maximes amères : « ce » qu'on nomme libéralité, dit-il, n'eft le plus » fouvent que la vanité de donner, que nous » aimons mieux que ce que nous donnons ».... Point de vanité, foit en obligeant, foit en offrant : fi vous faviez comme elle bleffe, & fur-tout des égaux ! Je defire que vous ne l'éprouviez jamais.

Quelques hommes & beaucoup de femmes aiment les préſens. On ne peut donner que des bagatelles à ceux que l'on reſpecte. On ne peut s'arroger de droit ſur ceux qui reçoivent & qu'on eſtime : mais il convient que l'égalité porte à donner & à ſe rendre mutuellement ſervice : c'eſt une ſorte d'émulation qu'il eſt louable d'avoir dans la ſociété de ſes égaux.

DISCOURS XIV.

SUITE DES DEVOIRS ENVERS LES ÉGAUX. BIENVEILLANCE QU'ON LEUR DOIT. LES AFFAIRES. LES JEUX. LE DUEL. LES LIAISONS. L'AMITIÉ. L'AMITIÉ ENTRE DEUX FRÈRES.

I. *Les abſens. La médiſance. La calomnie. L'envie. L'émulation. La généroſité.*

PRENEZ le parti des abſents, de quelque claſſe qu'ils ſoient. Cependant ne louez pas tout le monde ; vous ne flatteriez perſonne, & l'on ne vous croiroit plus. Mais, entre faire l'éloge de

ce qui eſt blamable , & ſouffrir l'injure faite à quelqu'un , en ſon abſence , il eſt un milieu que vous ſaiſirez. « Etre indifférent ſur le mal fait à » autrui , dit un de nos écrivains , c'eſt ſtupi-» dité : en rire , ou l'approuver , c'eſt folie ».....
Si vous avez excité l'envie , on a médit de vous , on vous a calomnié : juſqu'à ce vous vous fuſſiez juſtifié ſur ce dont on vous accuſoit , bien des gens auroient pu le croire & ſe prévenir : en pareille occurrence , il eſt heureux pour vous qu'un homme de bien vous défende ; par conſéquent, plaidez pour les abſens qu'on inſulte.

On ſe permet de rire de quelques travers : on a raiſon de fronder publiquement les ſcandales ; mais les vices cachés de quelqu'un , mais ſes défauts qu'on ignore , il eſt rarement utile de les révéler. Je dirois à mon ami , *ne voyez pas cet homme* ; .. j'ajouterois la raiſon de ce conſeil....... Dans la ſociété , je ne voudrois parler mal de perſonne. Soyez - y *eſſentiel* & sûr : voyez ſans voir , & feignez de ne pas entendre.

Je ne conçois pas comment on accorde avec l'honneur le procédé d'aſſaſſiner : voilà la médiſance & la calomnie. Celle - ci a de pire que l'autre , qu'elle invente les torts qu'elle impute : la loi des combats & celle qui preſcrit la vérité ſur toutes choſes , ſont également violées

par la calomnie. Au ſurplus, pour réparer le mal que toutes deux cauſent, le médiſant ſe trouve comme obligé de mentir, le calomniateur forcé d'avouer qu'il a menti.

Vous ne ferez ni l'un ni l'autre, vous aurez d'autres armes. Vous portez un beau nom que vous voulez ſoutenir par l'honneur : vous acquerrez du mérite : il eſt impoſſible que l'envie ſouille votre âme. « La plus véritable marque d'être né » avec de grandes qualités, c'eſt d'être né ſans » envie..... On s'eſt ſouvent vanté des paſſions » mêmes les plus criminelles ; mais l'envie eſt » une paſſion timide & honteuſe que l'on n'oſe » jamais avouer (1) »..... A cet égard, je ne puis nier que des hommes, grands ſous d'autres rapports, n'ayent été envieux (2) : ils étoient petits en ce point : l'eſprit humain n'allie que

(1) La Rochefoucauld.

(2) Plutarque dit : « Des perſonnes libres & de » noble maiſon auront envie ſur un joueur de comé- » dies, qu'ils verront avoir plaiſamment réuſſi au » théâtre, & ſur des baladins ou des valets, ... les » réputant heureux, juſqu'à une *pamoiſon d'ébahiſſe-* » *ment*, & juſqu'à s'en déplaire à eux-mêmes, & s'en » troubler grandement ».

trop

trop les contraires. L'amour-propre devroit toujours préſerver de l'envie : il faut ſe rendre compte de ce qu'on vaut.

Qu'ils ſont vils & malheureux, ceux qui ne dorment pas, s'ils n'ont pu nuire à leur rival, & que les ſuccès d'autrui conſument de triſteſſe !

Ayez, Monſieur, tous les genres d'émulation que l'honneur permet & conſeille : effacez vos camarades en exactitude, en talens; vos égaux à la cour & par-tout, en mérite, en zèle, en noble franchiſe.

Vous connoiſſez deux grands Seigneurs qui, deſirant la même Compagnie des Gardes, la ſollicitoient enſemble, & diſoient chacun, « *ſi* » *vous ne me la donnez pas, je vous la demande* » *pour mon ami* ».

Un autre que vous connoiſſez auſſi, avoit la promeſſe du ſecond Régiment auquel on nommeroit : il apprend qu'il en vaque un : on le lui offre, parce que l'homme de la cour à qui il avoit été promis, a dérangé ſes affaires, eſt ſans crédit, & ne ſauroit le payer. Il dépoſe chez un Notaire le prix du Régiment, & fait dire à ſon rival d'aller l'y prendre : il ne ſe nomme point; mais on le découvre, malgré les précautions qu'il avoit priſes pour reſter inconnu : l'argent

qu'il vouloit prêter pour qu'on s'en fervît contre lui-même, eft refufé ; il a le Régiment ; il acquiert de plus un ami, & la gloire de ce noble procédé lui eft reftée (1).

II. *Les jeux. La raillerie. Les jeux de Prince. Les jeux de mains. Le duel. La haine. Bienveillance pour tous les hommes.*

Voilà fans doute comme vous voulez folliciter & obtenir. Portez cette générofité jufques dans les jeux. Je vous ai déjà entretenu de l'efprit de raillerie : gardez-vous-en, fur-tout avec vos inférieurs, foit en qualités naturelles, foit en grade ou en naiffance : n'attaquez perfonne qui ne puiffe être en mefure. Quelquefois cependant, une gaité de la part d'un fupérieur, corrige mieux que n'eût fait un châtiment févère ; la raillerie eft utile dans ce cas : & fi un habile homme l'emploie avec un jeune homme aimable, ce moyen lui réuffira. Je vous ai confeillé de ne

(1) « O gran bontà de' Cavalieri antichi !
» Eran rivali, eran di fè diverfi » !

Ariost.

jouer qu'avec vos égaux. Ne vous attirez pas le reproche d'aimer ce qu'on appelle les *jeux de Prince* : dans les vôtres, dans tout ce que vous ferez & tout ce que vous direz, comptez pour beaucoup les amours-propres; songez à ne point vous amuser seul, à ne blesser personne; la plaisanterie, celle qui est permise, doit finir avant qu'elle ne déplaise : si elle continue, elle devient une insulte, elle en attire une autre.

Je sais que vous pardonnerez une raillerie qu'on vous adressera sans intention injurieuse : j'ai vu que vous en tolériez quelques-unes de ce genre, peu délicates dans leur expression, quoiqu'innocentes dans leur motif. Mais ce bon esprit qui vous vient d'un bon naturel & d'une éducation soignée, n'appartient pas à tout le monde : vous l'avez éprouvé : vous étiez surpris qu'une plaisanrerie qui vous auroit fait rire, fâchât l'un de vos jeunes amis.

De ce que vous êtes peu susceptible de mauvaise humeur à cet égard, ne concluez donc rien en faveur du caractère d'un autre. Continuez à permettre les plaisanteries, les railleries mêmes qui ne blessent point l'honneur; mais n'en faites que très-rarement; qu'elles soient fines; qu'elles ne s'adressent qu'à ceux que vous saurez devoir s'en réjouir, ou du moins en sourire avec vous.

Il vaudroit mieux ſans doute n'avoir pas l'eſprit d'en faire, que d'en riſquer une ſeule qui pût compromettre l'honneur ou la vie : méfiez-vous de votre gaité, de cet attribut précieux, organe d'un cœur honnête & d'un eſprit libre de ſoins. Conſervez-la, mais n'en abuſez pas.

Je compte que vous renoncerez entièrement aux jeux de mains : ils pourroient devenir ſérieux: beaucoup de gens s'offenſent d'être battus. Si, comme pluſieurs jeunes gens, vous aviez contracté, pendant le temps de vos exercices, très-dangereuſement employé, pluſieurs habitudes encore plus groſſières & nullement tolérables, celles des juremens légers au nom de l'honneur, des groſſes injures, des démentis, je ne pourrois trop vous exhorter à les perdre abſolument : rien de tout cela ne feroit ſupporté dans une aſſemblée d'hommes que l'honneur gouverne.

Vous feriez bien malheureux, s'il falloit en venir à un duel (1) par votre faute. Quelle affreuſe néceſſité, que celle de livrer, ſans un grand objet, un

(1) *La Monnoye* a caractériſé le duel, en un ſeul vers :

« Monſtre que la colère engendra de l'orgueil ».

combat, dans lequel on doit ou perdre la vie, ou l'ôter à ſon ſemblable, ſouvent à ſon camarade, à ſon ami ! J'ai vu de près ces ſcènes épouvantables, & le meurtrier plus infortuné que la victime.

Dieu & la Patrie, à qui nous appartenons, défendent les combats pour des injures privées : nous devrions toujours vivre & mourir, comme ils l'ordonnent : ce n'eſt pas à nous qui reconnoiſſons un créateur, un maître, des loix ſociales, à diſpoſer de nous-mêmes. Je ſais pourtant, je conviens à regret qu'il eſt des occaſions où le viel honneur françois paroît être en contradiction avec toutes les loix : je ſais qu'il faut ſe battre alors. Vous allez ſervir dans un régiment, dont l'eſprit prévient les duels entre ſes Officiers. J'eſpère que vous ne manquerez pas d'un guide qui vous aidera à ne les point rendre néceſſaires, & à diſtinguer les diſputes légères des querelles ſérieuſes.

S'il ſe préſente à vous des occaſions où vous ne deviez pas éviter le duel, je ſuis ſûr de votre loyauté comme de votre valeur. Il faudroit pouvoir y joindre le ſang-froid d'un homme qui n'en voudroit point à la vie de ſon adverſaire, & lui infligeroit un châtiment avec promptitude & tranquilité.

Vous ne ſerez donc jamais déterminé à vous battre par une folie, par la colère, par l'envie.

Vous ne haïrez point celui qui vous aura injurié ; vous vous expliquerez ſur un différent le plutôt poſſible : le reſſentiment qui vieillit & s'aggrave, ne convient point à votre ame. N'épargnez pas les déſordres publics : haïſſez le vice, puiſque vous voulez être vertueux ; mais vous n'aurez de haine pour perſonne, en réfléchiſſant qu'elle exclut la pitié.

Conſervez au contraire, Monſieur, la bienveillance dont vous êtes pénétré pour tous les hommes : ayez pour vos inférieurs & vos égaux cette vraie politeſſe, emblême des vertus aimables & de la ſenſibilité : vous vous ferez des amis (1) : vous adoucirez l'âpreté de la haine, & vous calmerez l'envie. Le deſir de plaire oblige de la part des grands, que les autres hommes ſont portés à juger favorablement : il n'eſt pas une vertu ; mais il fait préſumer toutes les qualités eſtimables, toutes les vertus dans l'inconnu qui le témoigne : cela

---

(1) » Noli fieri pro amico inimicus proximo.... » Verbum dulce multiplicat amicos & mitigat inimicos, » & lingua eucharis in bono homine abundat »,

Eccléſiaſtic.

« Parole douce & main au bonnet, diſoit un de nos Rois, ne coûte rien, & bon eſt ».

eſt ſi vrai, que nous en avons la conſcience intime : nous cherchons communément à plaire à ceux que nous ne connoiſſons point.

I I I. *Se gêner même pour ſes amis. Qualités qui acquièrent des amis.*

Mais, dit-on, pourquoi ſe gêner avec ſes amis ?... C'eſt même un proverbe. La maxime qu'il renferme eſt équivoque : lorſqu'il s'agit de plaire, c'eſt une grande vérité qu'il faut ſe gêner pour ceux qu'on aime, & pour tout le monde. Quiconque ne penſe qu'à ſa propre commodité, à ſes plaiſirs particuliers à ſe faire valoir lui-même, à éviter l'importunité des autres, leur devient, à-coup-sûr, importun. La ſociété, je dis celle d'agrément auſſi bien que la ſociété politique, n'eſt maintenue que par des échanges de ſacrifices : & de même que dans les Républiques, celui qui veut y acquérir une prééminence véritable, doit y déguiſer ſon ambition & s'y montrer affable ; ainſi le ſeul moyen de primer les hommes avec qui l'on vit, & de faire ſa propre volonté, eſt de la plier toujours, lorſque l'oubli qu'on en fait n'entraîne pas celui des principes.

En ſe plaignant qu'il eſt bien peu de vrais amis, on ne ſonge pas toujours qu'il faudroit mériter d'en avoir un. J'ai vu que pour beaucoup d'hommes,

les liaiſons intimes n'étoient qu'un commerce dans lequel le plus fort, ou le plus rusé, établiſſoit quelqu'empire ſur le moins adroit ou le plus foible. C'eſt ainſi qu'un Marchand trompe un acheteur ſur la quantité, la qualité, le prix, & que (pour me ſervir d'une expreſſion de *Voltaire*), on eſt en ce monde l'*enclume ou le marteau.* Si l'on a compté faire une dupe, on a tort de ſe plaindre de n'avoir pas fait un ami : ſi l'on s'eſt reconnu dupe, on ne doit s'en prendre qu'à ſoi de l'avoir été.

Mais on croit ſe rendre intéreſſant en ſe plaignant de n'avoir pu inſpirer un grand intérêt : ce que des ſages ont dit avec raiſon, qu'un ami eſt le bien le plus rare, on s'embaraſſe peu dans quel ſens ils l'ont dit, on le répète à tout propos : on s'attribue un malheur qu'on cherche à perſuader être commun à tous les hommes, mais plus particulièrement affecté à quelques hommes de bien. Voilà un prétexte pour l'égoïſme, une jouiſſance pour l'amour-propre : & certes, il eſt bien plus facile de s'en procurer de pareilles, que de travailler à obtenir celles de l'amitié.

Porter une phyſionomie qui annonce la probité du cœur, la douceur de l'eſprit & la ſûreté du caractère, épargne des frais & du temps. Joindre à ces dehors aimables, la bonne renommée, voilà

ce qui attire les honnêtes-gens. Vous êtes heureusement né : faites parler de vous en termes honorables : les premiers pas vers l'amitié ne vous coûteront rien à franchir.

Mais soyez constamment ce que vous aurez paru être. Si la nature m'eût laissé choisir ou mon visage, ou mon ame, j'aurois voulu que mon ame fût belle, & elle eût mis le comble à ses bienfaits, si elle m'eût donné encore un beau visage. Par un autre supposition, si quelque lourd & ténébreux génie m'eût d'avance formé l'ame sur son modèle, le pire des présens qu'il auroit pu me faire ensuite, n'eût-ce pas été une figure brillante qui m'eût causé l'humiliation de rester bien au-dessous d'elle? Il est bon de prévenir pour soi; il est mieux, sans contredit, d'égaler au moins, ou de surpasser l'attente favorable des hommes.

On les gagne en leur rendant des services. Je ne répète point ce que je vous ai déjà dit touchant la reconnoissance, & par rapport aux complaisans envers qui les bienfaits sont perdus. Les services, en amitié, peuvent la préparer & l'entretenir. Mais, pour bien aimer, il faut être sans intérêt (1), il faut prévenir, être prévenu dans

(1) Amare nihil aliud est, nisi eum ipsum dili-

les befoins, ne rien efpérer de fon ami, ne lui rien faire attendre.

I V. *Les amis ou les liaifons. Eftimer les amitiés ce qu'elles font.*

Dans la jeuneffe, on fe lie par les plaifirs ; dans l'âge mûr, par des intérêts différens ; à tous les âges & felon les circonftances, par le befoin de fociété, la convenance des efprits, & la conformité des goûts. Toutes ces caufes réunies ne produiroient pas une amitié certaine : car il n'eft aucune de ces caufes qui ne foit fujette à de grandes variétés. Celui qui n'aimoit en moi que des rapports ou des qualités que je pouvois ceffer d'avoir, a dû preffentir qu'il ne m'aimeroit plus un jour.

Outre les faux amis dont je vous ai entretenu, Monfieur, il y a donc des amis (& c'en eft le plus grand nombre), qui ne s'attachent à nous que pour un temps, ou jufqu'à un point que nous devrions être fûrs qu'ils ne pafferont jamais. Tels font à-peu-près les mariages à terme qui fe font

---

» gere quem ames, nullâ indigentiâ, nullâ utilitate » quæfitâ ».

Cic.

dans les iſles de l'Archipel, entre les filles du pays & quelques Matelots d'un bâtiment qui s'arrête dans ces parages : les voyageurs content que l'époux & l'épouſe ſe croient libres & ſans devoirs réciproques, après que le départ du navire les a ſéparés.

Tous les hommes ſans principes ſont incapables d'une longue amitié. Il en eſt de même des hommes ſans caractère. Celui qui a ſecoué le joug de l'honneur, ſeroit-il fidèle à d'autres loix? Celui qui ne peut répondre de ſa conduite, qui ſe laiſſe ſuggérer ſes penſées mêmes, qu'un ſouffle fait tourner, que le moindre choc intimide, ſeroit-il conſtant pour l'amitié ſeule?

Quand vous aurez appris à connoître les hommes, vous ne compterez guères ſur le grand nombre des amis. Vous vous direz : « Celui-ci n'a pas une » vertu ; quelqu'intérêt nous rapproche : il faut » le ſupporter. Celui-là ne peut ni me donner » un avis utile, ni me reprendre d'un tort, ni » me défendre ſi l'on m'accuſe : je préférerois un » ennemi bien franc qui me diroit des vérités » dures ; mais enfin il m'aime de tout ſon cœur ; » je me laiſſe aimer. Cet autre qui a d'excellentes » qualités, qui ſouffriroit que je le conſeillaſſe, » ne me verroit plus ſi j'entreprenois de le corriger » d'une foibleſſe : je l'aimerai tant qu'il ſera poſſible

» que je l'eſtime. Je ris avec une foule de gens,
» je les oblige, ils eſpèrent en moi : que je perde
» mon crédit, qu'il me ſurvienne de grands cha-
» grins, me conſoleront-ils? m'offriront-ils leur
» bourſe? m'aimeront-ils encore? Je ne m'y
» attends point, je les aime trop pour leur rien
» demander de pareil. Il en eſt qui, j'en ſuis bien
» ſûr, m'oublieront, dès qu'ils ne me verront
» plus, ou que je ceſſerai de leur être utile ».....
Enfin, tout en conſervant des liaiſons agréables ou néceſſaires plutôt que ſolides, vous n'attacherez point votre bonheur à les faire durer malgré l'inconſtance humaine, & les ſaillies de la fortune.

Il ſe rencontrera quelques amis, parmi la foule, que les tempéramens que vous prendrez n'empêcheront point d'avoir de mauvais procédés pour vous. Je vous le répète, vous auriez dû le prévoir. Souffrez donc ſans humeur qu'ils vous abandonnent. Rompez avec l'homme qui vous propoſeroit une action oppoſée à l'honneur, ſi vous ne pouvez éviter autrement d'y participer. Excepté ce cas infiniment rare, dénouez toujours les amitiés. Enſuite, gardez-vous d'oublier les plaiſirs que vous aurez goûtés par elles. Un cœur noble ne contracte que pour la vie ces ſortes d'obligations; &, comme dit *La Roche-*

foucauld, « quand nos amis nous ont trompés, » on ne doit que de l'indifférence aux marques » de leur amitié, mais on doit toujours de la » ſenſibilité à leurs malheurs ».

V. *L'amitié. Un ami. Quel bien!*

Lorſque j'emploie ce beau nom d'*ami*, je voudrois qu'il n'exprimât qu'un autre moi-même. Dans la diſette du numéraire, les Souverains impriment au papier-monnoie une valeur idéale: Pauvres en amitie ſincère, les hommes la repréſentent comme ils peuvent. On veut paſſer pour avoir beaucoup d'amis; autre ſottiſe de l'amour-propre! En ſe vantant d'amis que l'on n'a pas, on s'expoſe à un déſaveu. Et d'ailleurs, la poſſeſſion d'un ſeul ami ſuppoſe beaucoup d'excellentes qualités, & quand on cherche à perſuader que l'on a toutes celles qui conviennent à pluſieurs, on devroit ne ſe pas diſſimuler que c'eſt une prétention difficile à ſoutenir, & offenſante pour ceux devant qui on la ſoutient. En fait de propos ſur l'amitié, combien d'hommes reſſemblent à des comédiens pour le théâtre ou pour le monde, qui portent ſur eux tout ce qu'ils ont, & même tout ce qu'ils n'ont pas!

Je viens de me conformer à l'uſage; mais

vous avez ſenti, Monſieur, que tous ces amis, dont nous cauſions, il n'y a qu'un inſtant, devroient s'appeller *des connoiſſances*, puiſqu'en effet ce ſont des rapports d'intérêt ou de ſociété qui nous lient avec eux. Maintenant je dois vous avouer que l'amitié ſincère, courageuſe, conſtante, capable de tous les ſacrifices, eſt infiniment rare. Voilà ce qui a toujours excité la plainte des ſages ſur le petit nombre des amis.

Cette amitié, ſource de perfections & de bonheur, eſt le plus grand des biens, dont puiſſe jouir l'être ſenſible & raiſonnable. Sœur de la vertu, ſans laquelle vous comprenez qu'elle n'exiſteroit pas, elle doit conduire à la ſageſſe par les tendres exhortations qu'elle emploie, & par le deſir qu'elle ſuggère d'être eſtimé de celui qu'on aime. Elle double, pour ainſi dire, le ſentiment de l'honneur, puiſque deux amis vivent l'un en l'autre, penſent en commun. Elle joint étroitement deux eſprits, deux âmes, deux courages. Si l'on ſouffre, l'on eſt conſolé; ſi l'on eſt heureux, c'eſt l'être deux fois. A chaque inſtant nouveaux plaiſirs, & l'on ſe colle enſemble de plus en plus. Comme nous voyons l'eau durcir le chêne qu'elle abreuve, le temps ſe mêle à cette alliance, pour la fortifier & la reſſerrer

davantage ; on n'a qu'un vœu à former , celui de *Fénélon* , qui disoit , « il faudroit que l'on » s'entendît pour mourir le même jour »!.......

Oh ! qu'il est cruel de survivre à son ami ! dans quel sein verser des pleurs ? à qui se plaindre ? où le retrouver ?.... Lui seul , lui seul encore est mon refuge , quand il ne vit plus : je lui parle, je le consulte, j'entends ses réponses : nos âmes immortelles , & dignes l'une de l'autre, se rencontreront bientôt , satisfaites , se confondront ensemble & ne se désuniront plus.

Quelle route que celle de la vie sans la bonne amitié ! quel voyage que celui de la mort ! L'inquiétude , la privation, la maladie , des chagrins de tout genre ; souvent la douleur quand on agit, mais l'ennui , si l'on s'arrête ! quelques années si longues & si courtes à la fois ! Combien dure une heure pour l'homme ? un instant dans la joie, un siècle dans l'infortune. Le plaisir est léger , le malheur est de plomb : l'un nous échappe & l'autre nous écrase. Le courage , un effort ; la patience , un tourment ; la modération , la justice, la pratique des vertus exigeant une constance pénible ; l'honneur , l'opinion , tant d'autres loix , que nous ne devons jamais enfreindre , contrariant quelquefois nos penchans , & toujours notre paresse !.... Etre deux pour résister à tant

d'ennemis, & se doubler soi-même, c'est peu; bien-heureux pourtant celui à qui il est accordé d'y parvenir !

Si je réfléchis que l'amitié parfaite, née d'inclinations vertueuses & se convenant entr'elles, se nourrit & s'accroît par la suite & l'égalité des bons procédés & des sacrifices mutuels, par la stabilité des premières résolutions, de l'humeur & du caractère, enfin par une confiance toujours inaltérable, je conviens que mon cher *Plutarque* n'a pas eu tort de nous assurer que nous devions nous contenter d'un bon ami.

Quand vous en aurez un, Monsieur, ménagez cet inestimable trésor. En vous faisant aimer de tous les hommes (1), réservez pour lui votre affection intime & votre confiance. Quelle soit entière, & qu'il connoisse les plus secrets replis de votre âme. Rendez-vous digne de la sienne : écoutez-le, s'il parle; pleurez, s'il pleure; acceptez, s'il offre; n'attendez pas qu'il ait besoin pour lui donner vous-même; s'il se montre foible, il veut que vous l'excitiez; s'il s'irrite,

(1) « Multi pacifici sint tibi, & consiliarius sit » tibi unus de mille ».

Ecclésiastic.

c'est

c'eſt à vous de le calmer. Vos conſeils lui répondent de ſa vertu ; les ſiens affermiront la vôtre : ſollicitez-les, & qu'ils ſoient reçus avec un empreſſement fidèle. « Le plus grand effort » de l'amitié, dit *La Rochefoucauld*, n'eſt pas » de montrer nos défauts à un ami, c'eſt de lui » faire voir les ſiens ».

A votre tour, ſoyez capable de cet effort ; mais ſouvenez-vous que les paroles d'un ami ont été juſtement comparées au miel, pour leur douceur & leur ſimplicité. On peut néanmoins attaquer les paſſions vives par la ruſe & la force. L'intention qui ſe laiſſe voir, peut juſtifier ces moyens, lorſqu'il eſt néceſſaire de les mettre en œuvre : au lieu que l'aigreur avec un ami, n'a jamais d'excuſe. S'il arrivoit que pour n'avoir pu ſupporter des reproches amers, ou pour vous en avoir fait, ou pour quelqu'autre raiſon, cet ami à qui vous vous êtes aſſocié pour la vie, parût s'éloigner de vous, ne laiſſez point vieillir ſon reſſentiment ; volez à lui ; quelque tort qu'il ait, il vous aime, il vous l'a prouvé : balancez tout, vous ſeriez un ingrat, un inſenſé (& malheureuſement il s'en trouve de ce genre !), ſi, en oubliant pour une offenſe, un million de bienfaits paſſés, vous renonciez à tous les bienfaits à venir.

VI. *L'amitié fraternelle. L'aîné d'une famille.*

Montaigne, dans ce chapître fur l'amitié que je me plais à lire, m'apprend qu'il donnoit à fon ami, *Etienne de la Boëtie*, le nom de *frère*; « un beau nom, dit-il, & plein de prédilection, » & à cette caufe, en fîmes, lui & moi, notre » alliance »... De deux frères que vous aviez & que vous aimiez, il vous en refte un, que votre perte vous rend encore plus cher. Je fouhaiterois que vous devinffiez des amis parfaits l'un pour l'autre.

Je fais que les intérêts communs entraînent des difcuffions peu favorables à l'amitié. Vous êtes le premier né de vos parens, & comme tel, vous aurez, fur votre frère, des prérogatives immenfes. Mais vous ne les ferez pas valoir avec rigueur (1): vous éviterez les conteftations, les différends mêmes. Il eft vraifemblable que vous ferez plus riche que lui; vous continuerez

(1) « Quis amicitior quàm frater fratri? aut quem » alienum fidum invenies, fi tuis hoftis fueris?.... » nam concordiâ res parvæ crefcunt; difcordiâ ma» ximæ dilabuntur ».

SALLUST.

à lui faire des préfens : s'il n'avoit pas affez de fortune, vous viendriez largement à fon fecours: l'aîné d'une maifon ne peut avoir trop de générofité.

Ainfi donc, vous ne préfenterez point au public des *fcènes de famille* : l'intérêt ne troublera point la vôtre : elle fe foutiendra & fera plus puiffante par l'union & la concorde.

Formez votre frère pour vous; donnez-lui de bons exemples : ceux du plus âgé d'une famille font ordinairement fuivis : c'eft un motif que je vous ai offert fouvent. Il eft heureux que l'inégalité de vos âges ne foit pas affez marquée pour faire obftacle à l'amitié; mais elle fuffit pour vous conftituer le modèle de votre frère: enfeignez-lui des vertus.

Nés du même fang, nourris enfemble durant vos premières années, confiés, depuis quatre ans, à différens inftituteurs, mais encore élevés tous deux fous le toit paternel, vous n'êtes que depuis peu féparés. La nature, l'éducation, les tendres foins de votre bonne mère, vous ont faits amis; que la raifon, qu'un fentiment vertueux & réfléchi achève & perpétue leur ouvrage!

DISCOURS XV.

L'AMOUR. LE MARIAGE. LA JALOUSIE. L'AMOUR QU'ON ACHÈTE. SACRIFICES QUE L'AMOUR EXIGE.

I. *La beauté. L'amour ſelon les Poëtes. L'amour tel qu'il eſt.*

TOUS les moraliſtes éprouvent qu'il eſt peu facile de traiter de l'amitié, ſans la comparer à l'amour : tous s'accordent à le mettre fort au-deſſous de l'amitié. Il ne ſera point queſtion de celui dont *Platon* rêva l'exiſtence. Je veux vous entretenir ſeulement de cet amour défini par Voltaire, « *le canevas de la nature brodé par* » *l'imagination* ».

Le deſir de ſe reproduire eſt commun à tous les être organiſés. Mais l'homme, capable de ſenſations fines & délicates, diſcerne & choiſit la compagne à laquelle il prétend s'unir. Lui ſeul connoît l'attrait de la grâce, met un prix aux qualités de l'âme, les exprime & les devine dans

les détails du visage, dans les gestes du corps, dans les modulations du chant & du langage. Quelles que soient les conventions étranges qui aient donné à plusieurs nations de bizarres idées de la beauté, je crois naturel de se plaire à voir une physionomie qui représente un esprit aimable, un cœur sensible; d'admirer celle qui, par un ensemble régulier de traits bien développés & bien assortis, annonce la vie, la force & la fidélité des organes. Il y a donc une beauté réelle dans le visage, & je crois qu'elle existe également vraie dans les proportions du corps. Il étoit nécessaire qu'un être qui, par sa raison, peut s'élever à contempler les plus grandes merveilles, fût ramené par sa sensibilité pour ce qui est beau, vers l'idée d'une postérité. En nous formant sensibles, en créant la beauté pour nous, DIEU assura, ce me semble, la conservation de l'espèce humaine, objet de ses prédilections.

A cet égard, Monsieur, nous n'avons que trop ajouté à l'œuvre du créateur. J'imagine, comme les poëtes, qu'au commencement la terre ayant peu d'habitans, dont les mœurs & les idées étoient simples, un homme, une femme se plaisoient, s'associoient, & désormais se chérissoient toujours. On ignoroit alors & la jalousie & l'inconstance. On ne s'exagéroit ni l'amour, ni le

mérite de ſon objet. Point d'illuſions que le temps détruiſit, point de beſoins factices, & peu d'occaſions d'être infidèles : l'habitude & les enfants, gages de bonheur, uniſſoient de plus en plus des époux qui vieilliſſoient & mouroient enſemble.

Je dois me preſcrire des bornes, & il ſeroit trop long de vous dire par quels degrés l'amour d'autrefois eſt devenu ce qu'il eſt. Nos ſenſations plus variées, nos idées plus légères, notre genre de vie moins conforme aux loix de la nature, tout enfin multiplie nos tentations & nos deſirs. L'amour voltige entre mille beautés, & la variété doit lui plaire, comme elle plaît à l'imagination, compagne que nous lui avons donnée. Je vous ai parlé de cette enchantereſſe par qui la beauté acquiert un éclat plus fragile qu'elle-même. Après s'être figuré le Ciel, un malheureux de qui la jouiſſance a calmé les eſprits, ſe retrouve ſur la terre : ainſi l'amour finit. Il mène ſi rarement à l'eſtime ! Avant d'obtenir, on voit dans ce qu'on aime, toutes les qualités, tous les charmes. Voilà juſtement pourquoi ils diſparoiſſent avec les plaiſirs : double erreur dont tous les amans ſont coupables ! Le preſtige de l'imagination diſparu, que reſte-t-il ? Rien, ſans excepter ce qui n'étoit pas emprunté d'elle : la

beauté frêle & fugitive, se flétrit comme une fleur, & dévance le temps dans son vol.

II. *Les mariages par amour.*

Aussi trouvois-je insensée l'opinion de ceux qui voudroient que, dans l'état présent des sociétés, l'amour préparât les mariages. L'autorité des pères n'est jamais plus légitimement, plus sagement, plus utilement employée, qu'à détourner les jeunes gens des choix indiscrets. Foibles par leur âge, aveugles par le desir, ne sont-ils pas trop heureux que la tendresse & la prudence les guident ? A peine y a-t-il un exemple d'une alliance prospère, qui ait été contractée dans l'ivresse de l'amour : le dégoût survient, & le cortège des ennuis, & le repentir, & les tracasseries mutuelles. Une femme dont la figure cause de grandes passions, a souvent de grands travers : qui sait quelles scènes scandaleuses deux époux donneront au Public ? Ils renonceront aux droits qu'ils s'étoient donnés : leur union subsiste, & ils sont parjures ! ils s'occupent ailleurs, pour étourdir le remords, & d'autres amours succèdent à celui qui dût être le seul. Il faut ou renoncer, dans ce mariage, à devenir père, ou s'exposer à fuir les embrassemens de sa jeune famille,

en l'élevant aux diſſentions, aux mauvaiſes mœurs, au mépris pour ſa mère. Si l'on s'eſt marié malgré ſes parens, la jeune famille a cet exemple de plus à ſuivre. Ces ſortes d'alliances ſont communément diſproportionnées : des Grands ont épouſé leurs ſervantes ou des filles. Le chagrin de s'être entourés de complaiſans, quand ils pouvoient s'attacher des amis, la douleur d'avoir perdu ainſi leur crédit, leur conſidération, tous les avantages de leur naiſſance, ajoutent à leurs regrets. Leur vie ſe paſſe dans l'abjection, & le public mépriſe leur vieilleſſe. Malheureux dans leur intérieur, plus malheureux au dehors par l'opinion qu'ils ſe ſont attirée, la vie doit leur être doublement inſupportable. C'eſt donc par une juſte prévoyance, que la malédiction paternelle menace les enfans qui oſeroient former, ſans conſulter leurs parens ou malgré leur avis, des alliances auſſi funeſtes.

Pour vous, Monſieur, vous laiſſerez votre ayeul vous choiſir une femme. Il prendra ſoin (autant que vous le mériterez d'ailleurs) d'aſſortir vos fortunes & vos naiſſances, afin que vous puiſſiez tranſmettre à vos enfans l'illuſtration que votre maiſon a reçue, les richeſſes & les protecteurs qui maintiennent cette prérogative. Il ne vous propoſera qu'une femme eſtimable, ou n'ayant

rien mis contre elle & pouvant le devenir. L'inclination qui rend heureux deux époux, dans les mariages bien ordonnés, n'eſt autre choſe que l'eſtime des qualités ſolides qu'ils ſe ſont mutuellement reconnues : & quelquefois peut-être, cette eſtime devient l'amour, tel que nous ſuppoſons qu'il étoit aux premiers âges du monde, avant que l'imagination eût altéré la pureté des idées & les vraies ſources du bonheur.

III. *Le mariage.*

Le mariage eſt une ſociété ſainte dans l'ordre de la Religion, & dans celui des loix humaines: elle doit être grâve, auſtère, & néanmoins il faut qu'elle intéreſſe le cœur. Le vrai moyen d'y obtenir ces deux points qui d'abord ſemblent oppoſés, c'eſt d'y être modéré dans les plaiſirs de l'amour & de s'y donner tous ceux de la confiance. Si vous traitiez votre femme, comme un amant ſa maîtreſſe, vous éprouveriez le ſort d'un amant : vous viendriez à vous réfroidir : je ne puis vous répondre qu'on eût aſſez de vertu pour ſe plaindre tout bas & ne point ſe venger de vos infidélités. Cette vertu, ſi votre femme en étoit ſuſceptible, ne l'empêcheroit pas de s'accoutumer aux témoignages d'une paſſion vive,

& de vivre malheureuſe, lorſque vous ſeriez devenu calme. Quelqu'aimable que je deſire qu'elle ſoit, ne lui prodiguez donc point l'amour; mais flattez-la par de juſtes éloges qui lui faſſent ſentir le prix des qualités ſolides. Elevez ſon âme par l'eſtime; qu'elle participe à vos affaires; qu'elle ſache les détails de votre maiſon. Laiſſez-la jouir par elle-même de toute la portion de revenu qu'elle aura pour ſes plaiſirs, & ajoutez-y pour augmenter les vôtres. Paroiſſez toujours vouloir ce qu'elle voudra, & ſi je connois les femmes, elle ne fera rien autre choſe que ce que vous aurez permis ou réſolu. Si, malgré vos précautions, elle s'expoſoit à la cenſure de ſon mari, ne l'accuſez jamais en public, &, dans votre intérieur, ſervez-vous d'adreſſe avec elle, non d'autorité. Conſultez-la toujours, veillez avec elle à l'éducation de vos enfans (1). Ne la rendez point jalouſe:

(1) Il n'entre point dans mon plan de vous donner des conſeils particuliers ſur ce ſujet important. Appliquez-y toute la morale, & vous ne ferez que le devoir d'un bon père & d'un homme qui veut être heureux. Je ſuppoſe qu'avant d'être époux & père, vous vous ferez affermi dans les principes de vertu que vous avez.

qu'elle croye que ſi vous lui étiez infidèle un moment, du moins vous n'auriez point d'inconſtance, & que vous reprochant une folie paſſagère, vous ne chéririez que davantage cet objet de vos affections.

Je lis encore dans les vers nouveaux & dans les brochures modernes qu'il eſt du bon ton que deux époux vivent mal enſemble. Le monde que je vois depuis dix ans, le dit auſſi quelquefois. Mais en général, la bonne compagnie m'apprend le contraire. A préſent qu'elle s'inſtruit, & qu'elle penſe, on y avoue, de bien bonne foi, que le meilleur ton eſt celui qui rend le plus heureux. Dorénavant une femme qui aura des intrigues, non ſeulement ſera mépriſée, mais s'écartera de la mode : un mari qui prétendra acheter le bonheur à l'*Opéra*, non ſeulement ſe préparera tous les malheurs imaginables, mais de plus il ſera moqué. Ce prétendu bon ton prend la route dans laquelle l'ont précédé les *corps de baleines*, les longues cérémonies, & les mille & une conventions imaginées en dépit de la nature. Si l'ardeur avec laquelle tout homme de bien deſire cette révolution, me perſuade trop tôt qu'elle eſt arrivée, du moins on ne nie plus que le ridicule puniſſant les mauvaiſes mœurs, ne ſervît l'intérêt de tous les époux & des jeunes perſonnes deſtinées à s'unir.

Ce n'eſt pas qu'un lien perpétuel ne doive ſe relâcher. Deux amis, quand ils n'y ſeroient pas forcés, auroient le bon eſprit de ſe ſéparer ſouvent. Or l'amitié eſt de tous les ſentimens, celui qui offre de plus grandes reſſources. Deux époux ſe deviendroient donc inſupportables, ſi, par jalouſie, par excès d'amour conjugal, ou par déſœuvrement, l'un ne s'éloignoit jamais de l'autre. Nous ſifflons un mari qui eſt l'ombre de ſa femme : & ceci n'eſt pas un ton ; mais c'eſt une loi de tous les climats, de tous les ſiècles, ayant pour baſe la connoiſſance du cœur. Pour ſe ſuffire lorſqu'on n'eſt que deux, il faut ſavoir être ſeul avec ſoi-même. Du reſte la modération, l'eſtime, la confiance excluent la jalouſie.

IV. *La jalouſie. Celle d'un mari. Celle d'un amant.*

Les hommes ont la valeur, les femmes le courage. Un mari jaloux de ſa femme, ſemble lui reprocher qu'elle manque du genre de force particulier à ſon ſexe : il l'invite à ne ſe pas contraindre. En effet, ce n'eſt que l'opinion que nous eſpérons qu'on aura de nous, qui, le plus communément, nous excite à nous combattre, à nous vaincre. Avilir les hommes, ſe méfier des

femmes, voilà un moyen presqu'assuré de faire des poltrons & des infidèles.

Le reproche d'être sans valeur portant aux hommes une injure mortelle, les femmes doivent regarder la jalousie comme une insulte. Mais plusieurs, à force de lire ou d'entendre répéter qu'elle est une preuve d'amour, le croyent exactement. Quoique leur finesse soit grande à pénétrer nos sentiments, notre secret leur échappe en ceci: nous ne sommes, pour ainsi dire, jaloux que par amour-propre: nous gardons notre propriété, quelle qu'elle soit, ne voulant pas que personne y touche. La plupart des maris jaloux sont loin d'aimer leurs femmes: aussi elles s'offensent en général, & se vengent de leur jalousie. Les amans ont plus d'amour-propre, que d'amour: chacun rapporte à soi le sentiment qu'il éprouve; cependant, comme on se trompe en amour, & qu'on s'y fait un mérite du prétendu désintéressement de cette passion, la jalousie n'y est pas toujours aussi importune, que dans le mariage. Au surplus, l'amour n'est que desir: une tendresse véritable est unie à l'estime, & posséde tranquillement un bien dont le partage suppose le parjure & l'infamie de ce qu'on aime.

L'amour-propre, si rusé, a quelquefois trop de franchise: il y a dans la jalousie un aveu humi-

liant. Si l'on y réfléchiffoit, on confentiroit moins à laiffer voir que l'on craint de perdre ce dont il faut être digne, & que l'on fe méfie de fon mérite en plus d'un genre.

Gardez-vous de la jaloufie, Monfieur, & furtout des excès qu'elle entraîne. « La jaloufie, » dit *La Rochefoucauld*, eft le plus grand des » maux, & celui qui fait le moins de pitié aux » perfonnes qui le caufent ». Cette paffion n'ofant fe communiquer, ni prendre confeil, fe nourrit de nous-mêmes, comme l'envie, & defsèche en fecret notre ame. Le fouffle du vent, l'ombre d'un arbufte, un mot, un regard qu'il interprête, le filence même & les yeux baiffés qu'il interptête encore, tout aggrave le tourment d'un jaloux: il attife la flamme & s'y confume. Soit qu'il excite le rire, foit qu'on veuille bien épargner fa misère, il a la confcience qu'elle ne peut nous toucher. Le monde jouiffant de fa confufion, appercevant fa foibleffe, fon indignité, fa maladreffe, croit qu'il eft dupe, ou defire qu'il le devienne. Plus la jaloufie fe précautionne contre le mal qu'elle redoute, & plus il la menace de près : elle s'aveugle (1) & le hâte, en voulant le prevenir.

(1) « Amor' ch'or cieco, or argo »......
Tasso.

Voici encore une maxime de *La Rochefoacauld*: » Dans l'amour, la tromperie va presque toujours » plus loin que la méfiance ».

Cette vérité, outre qu'elle est appuyée sur les remarques précédentes, trouveroit au besoin sa preuve dans un sentiment que nous avons tous. Je m'appartiens à moi même : en cédant quelque portion de cette propriété inconteſtable, j'ai droit d'exiger que l'on respecte celle que je me suis réservée (1). L'éducation des femmes, nos louanges perfides, les objets dont nous les occupons, les portent à s'exagérer encore l'importance dont elles sont pour nous, & le prix qu'elles valent : aussi leur amour-propre surpasse-t-il celui que nous avons. Elles souffrent bien moins que nous, qu'on prétende régner sur leurs volontés : l'amour ne les trouve si dociles, que parce qu'il leur soumet les nôtres : de là vient qu'il sert d'excuses aux entreprises qu'il tente, à la jalousie qu'il semble causer : une femme accorde & tolère, ou jouit, croyant obtenir plus qu'elle ne cède. Mais si quelqu'intérêt particulier bien évident

---

(1) Ce principe étant général, confirme ce que je vous ai dit, qu'il *faut se gêner avec tout le monde.*

rend un homme jaloux, je tiens qu'il a ſujet de l'être : plus d'excuſe alors à cet attentat ſur la propriété. Le mari qui s'en rend coupable, mérite d'en être puni : l'homme qui paie une maîtreſſe, l'eſt toujours.

V. *L'amour qu'on achète.*

Pour qu'une femme ſe joue de celui-ci, il importe même peu qu'il ſoit jaloux; ſeulement, s'il l'étoit, elle trouveroit encore plus de plaiſir dans l'infidélité. Il ſuffit d'acheter la conſtance pour rendre l'infidélité deſirable. De toutes les femmes que l'argent corrompt, il n'en eſt pas une ſeule qui ſe donne à ce prix (1); elles ſe prétent à celui qui les paie; elles ſe livrent à d'autres : leurs careſſes

(1) L'éclat de la naiſſance, les honneurs du rang, le pouvoir du crédit, ou des emplois, ou de la conſidération perſonnelle, ſont encore des moyens d'échanges. Beaucoup de femmes les prennent pour de l'argent comptant. On connoît les maîtreſſes ambitieuſes qui diſpoſent de la faveur des Princes : on ſait tout le mal qu'elles font, tout le bien qu'elles empêchent de faire; & perſonne n'ignore que l'auguſte amant dont leur couche eſt honorée, n'étant jamais le ſeul homme qu'elles traitent avec indulgence, eſt preſque toujours entre les amis de ces Dames, celui qui les poſſède le moins.

franches

franches, leur véritable fenfibilité, leur ame toute entière appartiennent à l'amant qui n'a rien à donner que fon ame. Convenons que même dans les plus viles, même en celles qui partagent avec un ou plufieurs amans auffi corrompus qu'elles, les dons qu'on leur a faits, cette difpofition a quelque chofe d'heureux. C'eft un hommage à la Nature qui s'indigne qu'on veuille marchander les fentimens, ou les foumettre par la fupériorité que donne la fortune : c'eft une preuve que dans l'extrême dégradation, l'amour-propre ne perd rien de fon empire. A quel droit, en effet, fous quel prétexte, croit-on s'acquitter avec de l'or, des plaifirs que la beauté donne, & du bonheur qu'on attend de l'amour? La moins eftimable des femmes fe croit inappréciable: plus on lui prodigue l'argent, plus on femble vouloir fixer la valeur qu'elle a : en dupant l'infenfé qu'elle ruine, elle n'eft point ingrate, elle eft fincère.

Je vous ai parlé, Monfieur, des fuites funeftes pour la fanté qu'entraînent ou la débauche, ou l'excès des plaifirs de l'amour, lors même qu'il n'eft pas confidéré comme libertinage. Le goût pour les femmes, coûte également cher à d'autres égards. L'ordre que vous vous êtes prefcrit pour toujours, à ce que j'efpère, y doit être en vous un nouvel obftacle. Combien de fortune s'efcomptent

en faux billets d'amour, & s'effacent avec les fermens qu'elles ont payés !

V I. *Tyrannie de l'amour. Sacrifices qu'on lui fait.*

Ce n'est pas tout encore. Une maîtresse exige de son amant la confiance qu'elle n'a pas, mais qu'il s'imagine qu'elle a pour lui. Dans l'art de garder leur secret, & de s'emparer du nôtre, les femmes qui sont aimées, égalent *Circé* par leur adresse & leurs charmes : nul homme ne peut se promettre qu'il sera plus sage ou plus fin qu'Ulysse. La magicienne lui dit qu'il fait lui seul ce qu'elle pense, que sa réserve lui fait injure, qu'en amour deux cœurs doivent se confondre en un : elle ajoute des baisers, elle se dépite, elle éclate : au dépit succèdent les larmes; ses beaux yeux s'inondent. Tendre amant, vous vous inquiétez : on vous boude, on vous menace! ...... Au racommodement, il est pris.

Turenne eut la foiblesse de dire le secret de l'Etat à la femme qu'il aimoit. La séduction de l'amour n'a point de bornes : on lui sacrifie l'honneur, l'amitié, les sentimens de la nature, les devoirs de la probité la plus strictement ordonnée à tous les hommes. On se détache du monde :

cela s'appelle *être né pour la société intime.* On renonce à ses amis, à ses parens, s'ils n'ont pas le bonheur de plaire à la femme qu'on a, s'il lui paroît convenable de les éloigner, s'ils osent blâmer ce qu'on fait pour elle, si ce choix blesse leur gloire. On oublie les intérêts d'une juste ambition, le soin de sa renommée, la considération qu'on s'étoit acquise, & l'on se dit : « *nous » sommes à nous-mêmes notre univers* ». Dans les intervalles que laisse cette fièvre de l'ame entre un délire & un autre, on demeure silentieux & morne, s'accusant intérieurement de folie, n'ayant pas le courage de se combattre, ne sachant plus à qui demander conseil, ne voulant plus en recevoir. Tels sont l'abandon & l'ignominie où il est ordinaire que l'amour précipite.

« Toutes les passions nous font faire des fautes, » remarque *Larochefoucauld*, mais l'amour nous » en fait faire de plus ridicules ». Un moraliste (1), qui le combat par les armes de la religion, dit que « l'impureté est le vice par excellence. L'am- » bition, ajoute-t-il, est le péché des anges ; » l'impureté est le péché des bêtes ». Si vous y étiez entraîné, je voudrois au moins que vous

(1) *Cheminais.*

conſervaſſiez dans le commerce le moins honorable, aſſez de liberté d'eſprit pour qu'il ne vous déshonorât point. Gardez vos ſecrets, l'honneur, vos amis, votre fortune. Qu'une maîtreſſe enivrée de vos hommages, ne règne jamais ſur votre volonté, ſur la partie la plus noble de votre ame. Et ſi vous apperceviez qu'elle vous fût trop chère, abandonnez-la bruſquement; oui, quittez-la, s'il eſt poſſible, de peur qu'un jour vous n'éprouviez la néceſſité en même-temps que l'impuiſſance de vous ſéparer d'elle. Cette maxime « *un honnête homme peut » être amoureux comme un fou, mais non pas » comme un ſot* (1) », eſt d'une difficulté extrême à pratiquer. La folie en amour, eſt preſque inſéparable de la ſottiſe, du ridicule & du malheur.

Point d'enthouſiaſme, point de ſenſibilité exagérée, de la raiſon, du bon eſprit, & l'heureuſe combinaiſon d'un juſte orgueil avec la défiance de ſes forces.

(1) *La Rocheſoucauld.*



DISCOURS XVI.

SUITE. LA SÉDUCTION. LA PASSION DES FEMMES. LES AMOURS DE GARNISON. LES ÉGARDS ET LE RESPECT QU'ON DOIT AUX FEMMES.

I. *La ſéduction eſt un crime. Ses ſuites. Ce qu'on doit aux femmes qu'on a ſéduites.*

LA pudeur eſt le ſigne de la vertu des femmes. Elle les garde, elle les décore, elle nous attire, & lorſqu'elle n'eſt pas feinte, elle nous retient : l'abjurer, c'eſt renoncer à tous ces avantages. Un homme doué de quelque jugement & de quelqu'eſtime de ſon être, craindra de partager le déshonneur de l'impudence, & les misères de la débauche. Mais peut-être s'engagera-t-il en d'autres amours : échappé aux femmes ſans pudeur, il ira ſéduiſant celles qui auront conſervé la leur. Je les plains, les infortunées, d'autant plus qu'étant les moins coupables, elles ſont preſque toujours les ſeules que l'opinion puniſſe.

Ainſi donc, pour le plaiſir d'un moment, on

flétrit une jeune vierge d'une éternelle souillure; on l'arrache à ses devoirs, à ses parens, au bonheur d'une vie exempte de reproches! On désunit deux époux jusqu'alors occupés de se plaire & d'être heureux ensemble! On trahit l'hospitalité, l'amitié même!.... Ah! bientôt on trahit encore toutes ses promesses. La déplorable victime qu'on s'est choisie, couronnée à peine des fleurs de l'amour, est abandonnée à son désespoir. On disoit en vain à sa belle maîtresse, qu'on l'aimoit plus que soi-même, que c'en étoit pour la vie : on l'abusoit, ou bien on cherchoit à s'abuser...... L'art des hommes n'atteindra pas à imprimer un mouvement perpétuel aux ressorts qu'il invente, ni leurs résolutions à fixer l'amour.

Lorsqu'un amant s'envole, adieu toutes celles qu'il a formées. Daignera-t-il consoler sa compagne? Partagera-t-il les chagrins qu'il lui cause? Osons le dire : il lui refuse quelquefois des secours nécessaires, & jusqu'à sa pitié : cet homme si sensible est devenu un monstre dont l'oreille méconnoît le cri même de la nature. C'est peu que l'objet si touchant qui se dépouilla pour lui de toute sa richesse, vive à jamais en butte aux mépris, & peut-être soit comme forcé par une première chûte à s'abîmer dans l'infâmie, l'enfant conçu dans les plaisirs, né dans les larmes de sa

mère, partage ces misères, cet opprobre, & son père le désavoue.

Que fera le séducteur, s'il veut réparer les maux qu'il a causés? Nulle proportion entre la fortune & l'honneur : l'or ne peut rendre à une jeune personne la pureté de l'innocence, aux parens, au mari, une fille, une épouse vertueuse. Il ne peut soustraire le fruit d'amours illégitimes à l'opinion qui le condamne. La constance même que se prescriroit un amant coupable, l'aviliroit sans honorer sa maîtresse. Si elle est mariée, l'enfant de son erreur porte un autre nom que celui de son père; il entre dans une famille étrangère, forcée de l'admettre, irritée justement du vol qui lui est fait. Le véritable père doit la dédommager autant qu'il est en lui. Il doit, quelque soit la mère, prendre soin de l'enfant, s'attacher à lui, ne rien négliger pour le former au bien, & l'établir dans la société. Si la mère a des besoins, si les parens sont pauvres, si l'argent est quelque chose pour eux, il n'aura jamais été mieux employé. Un honnête homme s'astreint d'ailleurs à tous les égards dûs à l'infortune. A plus forte raison il se les commande pour celle qu'il a causée, & il les prodigue alors, craignant d'en paroître avare. En cela, il n'est que juste pour autrui & bon à lui-même : c'est tout ce qui peut diminuer ses regrets,

calmer ſes remords, & le régénérer, en quelque ſorte, à ſes yeux.

I I. *La paſſion des femmes. Le tort qu'elle fait. Combien elle eſt opiniâtre.*

Si l'on y réfléchiſſoit, on ne ſéduiroit point les femmes, on ne paſſeroit point ſa jeuneſſe à faire l'amour. Pourquoi céderoit-on à la plus tyrannique de toutes les paſſions ? à celle qui énerve les organes & la penſée, qui détruit tous les principes, & ne met rien à leur place ? Quand on travaille à tromper les époux & les mères, quand on eſt tenté de tous les jolis viſages, éveillé, endormi, on y rêve toujours, on n'a que cette ſeule idée. Elle diſtrait les plaiſirs permis : elle éloigne des affaires : dans les diſcuſſions les plus ſérieuſes & les plus importantes, elle en détourne l'eſprit : elle rend inactif pour tout ce qui eſt digne d'intéreſſer la raiſon ou d'enflammer les cœurs. En général, Monſieur, nous nous attirons nos malheurs, & nous avons grand tort d'accuſer la fortune. Mais cette inſenſibilité qu'entraîne le vice contre lequel je cherche à vous prémunir, fait que *les amoureux* ne réuſſiſſent guères dans leurs projets d'ambition ou de gloire. Ils eſpèrent tout de l'amour : c'eſt bien raiſon que la prudence & la

ſuite l'emportent ſur la pareſſe & la folie.

Encore ſi ce n'étoit qu'un travers particulier au jeune âge! Mais cette habitude impérieuſe, lorſqu'on ſe l'eſt faite, eſt bien difficile à vaincre. Auſſi quand il ſera queſtion de vous marier, les parents à qui vous ſerez propoſé pour gendre, s'informeront-ils ſi vous ne l'avez pas contractée. On craint de livrer ſa fille à un époux caſſé par les plaiſirs & les maux, froid dans ſes ſentimens, incapable de plaire à ſa femme, ou d'aſſurer ſon bonheur. On craint qu'elle ne ſuive l'exemple du déſordre & l'inclination que les femmes ont à ſe venger, ou qu'elle ne partage, dès ſa jeuneſſe, les infirmités dégoûtantes qui ſuivent la débauche. Prêt à me marier, j'éprouverois auſſi quelqu'inquiétude, ſi j'avois ainſi employé les premières années de ma vie. Si je n'avois pas reſpecté le mariage, il ſeroit fort naturel que je redoutaſſe un traitement pareil à celui que j'aurois fait aux autres.

Ce que le monde pardonne aux jeunes-gens, il ne le tolère qu'à peine dans les hommes; il le mépriſe dans les vieillards : quelque ſoit leur choix, l'amour eſt en eux un ridicule : combien en eſt-il qui, s'en appercevant trop tard, gémiſſant de leur foibleſſe, maudiſſent leur deſtinée, ſans oſer ſe mettre au-deſſus d'elle! Je vous le répète; ſoyez économe dès-à-préſent, & ménagez

cette ſenſibilité, par qui ſeule nous pouvons exiſter, jouir en ce monde, & nous élever aux grands objets pour leſquels l'ame immortelle & raiſonnable a été donnée aux hommes.

I I I. *Les amours de garniſon.*

Scipion & le Chevalier *Bayard*, l'un & l'autre dans la fleur de l'âge, aimant tous deux les plaiſirs, tous deux vainqueurs & poſſeſſeurs des plus rares beautés, ſe continrent avec elles. *Scipion* rendit l'une à ſon mari, digne encore de ſa tendreſſe. *Bayard* dota les filles de ſa bonne hôteſſe de *Milan*, avec l'argent qu'elle apportoit à ſes pieds, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance du reſpect qu'il avoit eu pour elles. Je ne vous redirai point les détails charmans de ces deux aventures de guerre : vous les ſavez (1); mais voici ce que contoit un des plus aimables hommes de la cour, à propos des *amours de garniſon* : « Je » l'adorois; j'aurois tout donné pour l'obtenir : » elle étoit pauvre; je la vois pluſieurs fois chez » ſon père; je la détermine. Elle me promet de

(1) Rappellez-vous auſſi un beau trait de continence de *Turenne*, à l'âge de vingt-ſix ans.

» venir déjeûner avec moi. J'apprends dès le soir
» qu'elle avoit été promise ; que son amant,
» pauvre comme elle, s'appercevant qu'il étoit
» sacrifié, se consumoit de douleur...... Le len-
» demain je l'attends, je l'entends venir : quel
» combat j'éprouvois ! Est-ce l'instant de l'amour?
» Est-ce celui de la générosité ? Je vais au-devant
» d'elle ; je tressaille en la voyant ; mais je n'hé-
» site plus. *Vous aimiez*, lui dis-je, *vous me*
» *l'avez caché : mon nom, ma dépense, quelques*
» *qualités peut-être plus frivoles que vous ne le*
» *pensez, vous ont séduite : ah ! sans doute*
» *j'allois être bien heureux ! mais je vous quittois*
» *dans deux mois : Infortunée ! vous ne m'auriez*
» *jamais revu ! Epousez Nicolas, épousez-le, je le*
» *veux, j'en parlerai à votre père : j'aiderai à la*
» *dot* »....... Il le fit, &, ajoutoit-il encore,
« toutes les fois que j'ai des chagrins, le
» souvenir de ce sacrifice me soutient & me
» console ».

I V. *Egards dus aux femmes. L'indiscrétion, le mépris qui les révoltent. Conduite qu'un homme doit tenir.*

C'est par de telles actions qu'il vous convient de vous distinguer parmi vos égaux. Peut-être,

lorſqu'on vous connoîtroit cette nobleſſe du cœur, cette force de l'ame, parleroit-on avec indulgence des foibleſſes auxquelles vous vous feriez abandonné depuis. Laiſſez aux fats le ſoin d'accumuler en trophées, les bagues des femmes qu'ils ont ſubjuguées : laiſſez-leur vanter des exploits toujours honteux, ſouvent exagérés. Qu'une femme, s'il s'en trouve une qui vous aime aſſez pour vous confier ſa réputation, ſoit certaine que vous n'aurez pour elle que des procédés honnêtes : ſi elle vous quitte, ou vous trompe, rappellez-vous que,

» Le bruit eſt pour le fat, la plainte eſt pour le ſot ;
» L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot ».

Loin de publier les faveurs que vous recevrez, mettez votre gloire à les taire : conſervez du moins quelqu'ombre d'honneur dans un commerce où l'infidélité préſide. Quelques torts que vous ſuppoſiez à votre maîtreſſe, ou qu'elle ait en effet, elle vous a plus donné que vous ne pouvez jamais lui rendre :

» Ne fût-ce que deux jours, elle fut votre amie ;
» Aux mains d'un honnête-homme elle crut confier
» Le pouvoir de la perdre, ou de l'humilier ».

Il y a des hommes qui, ſans ſcrupule & ſans

frein dans leurs liaifons avec les femmes, prétendent nous perfuader qu'en amitié, comme en affaires, ils ont une probité délicate : j'ai beaucoup de peine à les croire. En général, injurier le foible, outrager & fe fouftraire à la vengeance, eft une preuve de lâcheté. C'eft donc la crainte feule qui empêche ces ennemis d'une femme de s'attaquer aux hommes. Beaucoup de gens, quand ils entendent un jeune homme, au ton léger, au cœur vuide, médire de celle qu'il aime ou qu'il aima, fe permettent ce raifonnement, que vous ne trouvez pas dénué de jufteffe. Soyez donc difcret dans vos amours & lorfque vous vous fatiguerez d'aimer. Dans ce cas même, un homme d'efprit ne fe donne que le moins poffible le tort de quitter une femme. Si ce n'eft par eftime pour elle, c'eft par ménagement pour l'amour-propre qu'elle a, qu'il l'oblige à le quitter la première; l'amour-propre des femmes eft bien plus fufceptible d'emportement que leur amour. Je ne voudrois pas m'attirer la haine de celle que j'aurois chérie : je ferois flatté qu'elle me regrettât : forcé de m'éloigner d'elle, j'aurois honte d'aggraver, par l'humiliation, le fentiment des fautes que je lui aurois fait commettre.

V. *Les qualités des femmes. Leur pouvoir. Les ſervices qu'elles nous rendent. Le ton léger qui les injurie. Les égards & le reſpect qu'il faut leur témoigner.*

La plupart des femmes avec qui l'on n'a point oublié les procédés, reſtent ſoumiſes par l'eſtime, après qu'elles n'ont plus d'amour. Elles ſervent l'ambition de celui qu'elles ont aimé, elles préparent ſa renommée, elles en jouiſſent, & ſaiſiſſent tous les moyens de l'étendre.

Les femmes nous égalent & nous ſurpaſſent ſouvent en dévouement, en nobleſſe. Leur cœur, facilement ému, reçoit auſſi des impreſſions vives. Il ſe pénètre de tous les ſentimens honnêtes. Il s'enflamme pour toutes les entrepriſes difficiles. On les voit y apporter une ſuite, une chaleur dont très-peu d'hommes ſont capables. Accoutumées à garder en elles-même ce qui les intéreſſe le plus à ſe conſulter ſeules, à n'uſer que de leurs propres forces, elles déconcertent nos vains projets, autant par l'adreſſe que par la grâce. Obſervant toujours ſous le maſque d'une apparente légèreté, elles nous devinent malgré nos précautions, &, donnant l'eſſor à leurs aimables idées, elles excitent notre confiance par leur franchiſe, & ſe réſervent

pourtant le ſecret qu'il leur importe de nous diſſimuler. Elles penſent avec ſimplicité, elle s'expriment avec fineſſe; nous leur ſavons gré de ce qu'elles ſavent, nous leur pardonnons d'ignorer beaucoup, & nous ſerions charmés d'être quelquefois leurs maîtres. Quand elles écrivent, leur ſtyle décrit rapidement toutes les nuances, & nous les fait ſentir : nous voyons dans les tableaux qu'elles ont peints, mille détails que nous rougiſſons de n'avoir pas apperçus. C'eſt à elles qu'il appartient d'analyſer le cœur. Un coloris doucement animé, une teinte gracieuſe, & la naïveté de l'expreſſion embelliſſent encore leurs ouvrages. Quelquefois, s'élevant à la hauteur d'un ſujet impoſant, elles nous dérobent la profondeur des penſées : &, quoique ce phénomène ſoit rare, il ſuffit de l'avoir obſervé pour convenir que les femmes nous diſputeroient la force qui nous enorgueillit, ſi la nature & l'éducation ne les deſtinoient à un autre empire. Les arts s'honorent des chefs-d'œuvres des femmes, en plus d'un genre, & leur goût exquis en perpétue le règne. Il en eſt que l'obſcurité des ſciences exactes n'a point rebutées. Elles encouragent les hommes à l'étude, en s'y livrant elles-mêmes : nos Lycées leur ſont ouverts; plus d'une fois les gens de Lettres & les Savans n'ont dû qu'à leurs applaudiſſemens le

prix de leurs travaux. Dans le monde, ce font elles qui créent les réputations. Plus fufceptibles d'enthoufiafme que nous ne le fommes, les femmes convainquent de ce qu'elles ne fauroient démontrer: elles s'emparent de l'imagination, en même temps que du defir; elles font les confidentes & les fouveraines des hommes. Faut-il s'étonner qu'elles influent même fur les négociations & la politique des cours? L'hiftoire attefte de grandes révolutions qu'elles avoient tramées. On fait avec quelle vîteffe & quelle prudence les femmes propagent l'erreur ou la vérité, forment des partis, établiffent des fectes, lient des conjurés. Les belles actions, les traits de valeur, de vertu, d'héroïfme ont toujours le droit de les trouver fenfibles, & leur compaffion a fouvent été plus loin que la misère qui les a touchées. L'homme dur n'a point d'accès près d'elles, non plus que l'homme foupçonné d'être un lâche. En nous formant à la politeffe, & nous difpofant à cette bienveillance que je vous ai tant recommandée, elles favent auffi nous exciter à la bienfaifance, & nous faire aimer la gloire. Le befoin de leur plaire nous a dégroffis de notre rudeffe antique, & leurs rigueurs ont donné plus d'un héros à la terre.

Le courage que la nature leur accorda, en les deftinant à fe défendre, eft un moyen pour elles d'apprécier

d'apprécier la bravoure des hommes. La mobilité de leurs nerfs, & la foiblesse de leur complexion, leur font, (comme on l'a très-bien remarqué), desirer d'être protégées : & c'est en elles un instinct dont l'effet est d'estimer la force, & de secourir le malheur. Que n'ont-elles pas à souffrir ! La vertu leur coûte de continuels combats ; la beauté, des langueurs fréquentes ; le nom de mère, une longue perpléxité suivie de douleurs cruelles. Pour allaiter leurs enfans, pour veiller sur eux, elles s'imposent tous les sacrifices : pour mériter notre estime, elles obéissent à toutes les loix que nous ne cessons d'enfreindre. De combien de préjugés ne les avons nous pas enchaînées ! Si, contentes d'être belles, elles ont négligé de cultiver leur esprit, elles nous perdent en même-temps que la beauté : si elles s'instruisent, nous disons qu'elles sont nées seulement pour aimer. Placées dans un état de crise, ayant à redouter l'infamie, si elles nous aiment quand tout les y porte, & que l'ordre social le leur défend ; la mort, si elles se conduisent avec légèreté dans les indispositions particulières à leur sèxe, commettent-elles une imprudence? Tous les hasards sont contr'elles..... Profitons-nous de leur foiblesse ? Elles seules en sont blâmées : &, sans qu'on leur tienne compte de leur vertu passée, de leurs efforts, de leur

réſiſtance, le déshonneur les punit de s'être laiſſé vaincre.

Vous voyez, Monſieur, que notre eſtime, nos hommages, nos reſpects ſont dus, à toutes ſortes de titres, aux femmes. C'eſt à juſte raiſon qu'elles s'offenſent qu'on leur diſpute un bien qu'elles ont ſi chèrement payé. Il n'y a guères que celles qu'on ne peut ſe glorifier d'avoir vues, qui permettent aux hommes l'oubli des bienſéances. Le mépris pour les femmes eſt une preuve certaine qu'on n'en a pas connu qui fuſſent eſtimables, qu'on a vécu dans la mauvaiſe compagnie, qu'on y a dépravé ſes mœurs & gâté ſon ame. Le ton léger par lequel on voudroit n'indiquer ni le mépris ni l'eſtime, ce ton devenu ſi ordinaire depuis quelques années, eſt un ſigne de la confuſion des idées & de la petiteſſe de l'eſprit. Il me ſemble vous avoir dit ailleurs à quel point la fatuité eſt ridicule : j'eſpère que vous ne ſerez auprès des femmes, ni impertinent, ni fat. Un galant-homme ne peut leur marquer trop d'égards : il y a une ſottiſe extrême à ne pas vouloir s'aſtreindre à ceux qu'il eſt établi de rendre.

L'état des perſonnes met néceſſairement quelque différence entr'eux. Par exemple, nous devons moins aux femmes de nos égaux qu'à celles dont les maris ſont nos ſupérieurs. Celles-ci ont un

double droit à notre respect. A cette exception près, je crois qu'il convient que vous traitiez également bien toutes les femmes que l'on rencontre dans la société. Quant aux autres, soit qu'elles aient recours à vous, soit que vous leur donniez des ordres, souvenez-vous toujours qu'elles sont femmes.

DISCOURS XVII.

DEVOIRS ENVERS LES SUPÉRIEURS.

LES TITRES. LES CORPS. LES VIEILLARDS. L'ANCIENNETÉ. LES PARENS.

I. *Egards dus à l'état des personnes. Les titres. Les dignités. Les corps. Les corporations. Les ordres de l'Etat.*

LES égards se manifestent par la prévenance & la déférence, par un desir de plaire mieux exprimé, plus soutenu. Vous devez des égards à tous vos supérieurs, aussi bien que du respect & de l'obéissance. Il est nécessaire que vous en ayiez pour les titres, les dignités, les Corps, les vieillards.

Tous les ſujets du Roi s'inclinent devant les titres & les cordons qui diſtinguent ſes favoris. Vous y êtes tenu plus que moi peut-être, puiſqu'appartenant à des parens titrés, & l'étant vous-même, ce que vous accordez en cela vous honore & vous eſt rendu. Je vous en dis autant par rapport aux hommes qui poſsèdent de grandes dignités ou de grandes charges : car vòtre famille en poſsède auſſi : & vous avez des diſpoſitions à les mériter, en même-temps que le droit d'y prétendre. On ſe manque en bleſſant les hommes, ſur-tout les grands perſonnages, & c'eſt d'ailleurs une maladreſſe. Quand on renonce à ſe faire aimer de l'un d'eux (ce qui arrive quelquefois), il ne faut pas s'en faire haïr.

On doit honorer des hommes faiſant Corps. Ne revînt-il à chacun d'eux en particulier, que la portion d'égards qu'un homme peut exiger d'un autre, leur aſſociation eſt toujours recommandable. L'aſſemblée d'un village, une élection, une communauté de pauvres Moines, une jurande, une collection quelconque de figures humaines, ſe formaliſeroient avec une ſorte de droit, des dédains qu'on auroit pour elles. Mais, pour ne vous parler ici que des grands Corps, trois ordres compoſent cette monarchie ; le Clergé, la Nobleſſe & le Tiers-Etat, outre les Magiſtrats ſortis de l'un des trois

Ordres. Depuis long-temps les Magiſtrats étoient les ſeuls avec le Clergé, qui euſſent le pouvoir de s'aſſembler pour veiller à leurs intérêts.

I I. *La Nobleſſe. Le Clergé.*

Etant noble, rendez à la Nobleſſe. Il ne faut pas qu'elle ſoit le ſeule titre qui vous intéreſſe ou vous frappe. Quand on donne l'excluſion aux autres, & qu'on ne les préfère pas à propos, c'eſt que, ſe complaiſant dans ſa généalogie, on ſeroit incapable de s'anoblir par les talens ou les vertus. S'il s'agiſſoit en ce lieu, des particuliers, je vous engagerois à diſtinguer de la Nobleſſe acquiſe à prix d'argent, celle qu'a obtenue le mérite. Honorez ce Corps : ne fuſſiez-vous que citoyen, vous devriez beaucoup aux deſcendans des plus anciens propriétaires, des preux & des guerriers d'autrefois.

Citoyen, chrétien & deſtiné dans un rang élevé à donner l'exemple des bonnes mœurs, vous rendrez au Clergé. Il contribua ſingulièrement à tirer nos pères de la barbarie : il eſt le défenſeur de la religion, l'interprète des volontés du ciel, le premier des ordres de l'Etat. On blâme les grandes poſſeſſions & les dignités qui lui appartiennent. On ne fait pas attention qu'il les mérita, qu'il ne

les a que pour un faint ufage, qu'elles ont pu ajouter au refpect du vulgaire pour la religion, & qu'enfin le Clergé, en travaillant à maintenir fes prérogatives, a plus d'une fois empêché qu'on n'attentât à nos propriétés. Vous devez des honneurs à fes chefs, des égards à tous fes membres. Les Religieux défrichèrent à la fois nos terres & la littérature. Nous leur fommes redevables des biens & des monumens qu'ils nous ont confervés, & des moiffons qu'ils nous ont préparées en plus d'un genre. On a tort de fuppofer qu'ils foient devenus inutiles. Beaucoup d'entr'eux fervent la patrie, en élevant fes enfans, ou s'occupant d'ouvrages pénibles. Forcés de confumer fur le lieu de la fituation de leurs biens, les revenus qu'ils en retirent, ils éloignent la mendicité des Monaftères. Leurs grandes propriétés, au lieu d'appauvrir des Provinces entières, en nourriffent les habitans : ne pouvant & n'ofant en mal-ufer, ils diftribuent autour d'eux l'abondance. Quant aux Moines que Saint-François dota d'une beface & de l'humilité chrétienne, leur vie mortifiée, & l'abjection à laquelle ils fe réduifent volontairement, fuppofent en eux, ou beaucoup de pareffe, ou beaucoup de foi & un grand fond de courage. J'eftime ceux qui craignent de demander, qui fe repofent fur la Providence, qui ne harcellent point

le pauvre, & concourent avec les Curés à lui porter des consolations. Les Curés sont pour les villageois, les malades, les malheureux, des Anges de paix. Dans les campagnes, ils dirigent souvent l'opinion bonne ou mauvaise que les vassaux conçoivent de leur Seigneur. Ayez pour eux & pour tous les Prêtres utiles, des égards qui les flatteront d'autant plus, que la foule, après cet exemple, ne balancera plus à leur rendre hommage. La politesse envers les Ecclésiastiques, ressemble beaucoup à celle qu'on témoigne aux femmes. Ils ont, comme elles, une vertu de résistance, dont il est nécessaire qu'on paroisse leur savoir gré: ils sont astreints, comme elles, à la réserve, à la modestie. Nos manières doivent donc les prévenir, & notre estime les encourager.

III. *Les vieillards & l'ancienneté.*

Je vous parlerai bientôt des différentes sortes de Magistratures. Elles étoient autrefois confiées à des vieillards. Le respect pour eux est commandé par la nature: plusieurs Législateurs l'ont ordonné. Dieu même l'avoit prescrit aux Hébreux. Dans les loix de Moyse, *vieillard & juge* sont deux mots pour ainsi dire synonimes : notre mot *Seigneur*, vient du latin *Senior*, qui veut dire *le plus vieux*,

& auſſi *le plus honorable*. Et Plutarque m'apprend que le terme grec qui répond à ce mot, & celui qui ſignifie *un prix d'honneur*, ont une étymologie commune. Les Lacédémoniens (1) ont eu la vieilleſſe en vénération particulière. Elle eſt encore aujourd'hui l'objet de celle des Chinois (2) : à

---

(1) « Un vieillard deſirant trouver place & s'aſſeoir » aux jeux olympiques, ne pouvoit trouver place à » s'aſſeoir, & paſſant pardevant beaucoup de lieux, » on ſe gaudiſſoit & ſe moquoit de lui, ſans que » perſonne le voulût recevoir, juſqu'à ce qu'il arriva » à l'endroit où étoient les Lacédémoniens aſſis, là » où tous les enfans & beaucoup des hommes ſe » levèrent au-devant de lui, & lui cédèrent la place. » Toute l'aſſemblée des Grecs remarqua bien cette » honnête façon de faire, & avec battemens de mains, » déclarèrent qu'ils la louoient grandement. A donc » le pauvre vieillard, croulant ſa tête & ſa barbe » chenue, en pleurant, *Hé Dieux!* dit-il, *que de » maux! On voit que tous les Grecs entendent bien ce » qui eſt honnête*; *mais il n'y a que les Lacédémoniens » ſeuls qui le faſſent* ».

PLUTARQUE.

(2) En 1722, Kang-hi célébra la ſoixantième année de ſon règne, par un feſtin qu'il donna aux vieillards de l'Empire. Il ſe mit à table avec eux. Ses enfans & ſes petits-enfans les ſervirent. Kien-long, ſon petit-

Sparte ils rempliſſoient les charges importantes. A la Chine, les hommes ne parviennent aux dignités qu'en réuniſſant l'ancienneté des ſervices au mérite. Les peuples nouveaux ne reconnoiſſent que l'autorité des vieillards ; & je viens de vous citer le plus ancien de tous, qui a pour eux une ſorte de culte. Lorſqu'on s'eſt enrichi d'une longue expérience, & que l'âge a calmé les paſſions (1), il eſt évident qu'on doit penſer plus librement, & juger avec plus de certitude. La prudence ne coûte rien aux vieillards. Ils ſont ſages ſans effort, tandis que nous éprouvons quelque peine à modérer nos plus frivoles deſirs. Ils ſont les conſeillers de la jeuneſſe, ils aiment à la trouver docile, ils ont le droit de ſe faire écouter d'elle : ſi l'on croit s'appercevoir

---

fils, ne pouvant ſe rappeller ſans émotion, cette fête noble & touchante, la renouvella, il y a deux ans. Je vous exhorte à chercher & à lire dans les mémoires des miſſions étrangères, la deſcription qu'a donnée de ce feſtin, M. Amiot, François, l'un des trois mille vieillards que l'Empereur y convia.

(1) « Non viribus aut voluptatibus, aut celeritate » corporum, res magnæ geruntur, ſed conſilio, auc- » toritate, ſententiâ : quibus, non modò non orbari, » ſed augeri ſenectus ſolet ».

Cic.

qu'ils en abufent, on ne doit point leur témoigner ce qu'on penfe. Ce feroit les injurier & leur dire : « votre vie a été bien mal employée, puifque vous » n'avez rien d'inftructif ni d'intéreffant à m'ap- » prendre »...... Je ne puis m'empêcher de croire que ce jeune homme qui pirouette & ricane, ou paroît diftrait, tandis qu'un vieillard parle, méritera d'être délaiffé au déclin de fes ans. Une longue vie eft prefque toujours un des fruits de la modération. Les cheveux blancs m'impriment le refpect: Et je ne conçois rien de plus véritablement augufte en ce monde, qu'un vieillard qui a parcouru vertueufement fa carrière, qui m'excite à bien vivre par fes récits & la perfpective d'un fort pareil au fien, mais qui, fe fouvenant de fa jeuneffe, n'eft pas fans indulgence pour la mienne. *Science*, *juftice* & *bonté*, ne font-ce pas-là trois attributs que nous adorons dans l'Etre fuprême? Il commence à rapprocher de lui les vieillards en les leur communiquant. Honorez-les, Monfieur; recherchez ceux qui font aimables & de bon confeil; ne fuyez point ceux qui fouffrent, plaignez-les, fachez les aider à fupporter leurs maux. Ce que vous aurez fait pour les vieillards, puiffent mes arrière-neveux vous le rendre un jour!

Parmi vos domeftiques, diftinguez les anciens ferviteurs, &, parmi les dragons que vous allez

commander, ceux qui auront fait plusieurs capitulations; marquez toujours des égards à l'ancienneté du service. Votre rang vous fera passer au-dessus de vos anciens. C'est en rendant hommage à leur valeur, à leurs qualités, c'est en vous faisant aimer d'eux, en annonçant publiquement tout ce qu'ils auront de recommandable, que vous mériterez qu'ils vous le pardonnent.

IV. *Devoirs envers les parens. Portrait d'une bonne mère.*

Prêt à vous entretenir de ce que vous devez à vos parens, je ne puis renoncer à la douceur de pleurer avec vous la bonne mère que vous avez perdue.

Destinées spécialement aux soins qui développent l'enfance & soulagent sa foiblesse, les mères, en général, s'acquittent de cette fonction journalière, autant par zèle que par devoir. Plus leurs enfans leur ont coûté, plus elles s'y attachent. Plus ils ont besoin d'appui, plus elles mettent d'empressement à les secourir, d'ardeur à les aimer. « *Le* » *cœur d'une mère*, on a eu raison de le dire, » *est le miracle de la nature* ». Votre mère chérissoit également ses trois fils. Comme la maladie de votre jeune frère influa sur sa santé! Combien

elle eût souffert de sa mort! Mais si, au fond de son ame, il se fût caché quelque prédilection qu'elle eût craint de laisser appercevoir, c'eût été vous, le premier né de ses enfans, qu'elle eût aimé le plus. Je l'ai vue inquiète du mal qui vous survenoit, trembler pour vos jours, oublier tout le reste, renoncer au sommeil, à la vie qu'elle eût mille fois sacrifiée pour vous. Son rang, sa fortune, les biens, les honneurs d'une haute naissance, ont souvent servi de prétexte à ses pareilles, pour se soustraire aux loix du mariage & de la maternité; cependant il ne fut pas d'épouse plus tendre & plus vertueuse, de mère plus sage & plus tendre qu'elle, & je doute que le ciel ait formé une ame plus pure que la sienne, & plus digne de lui. Je l'honorois de toutes mes forces : après les parens que j'ai le bonheur d'avoir, c'est elle pour qui j'ai senti le plus de ce respect qui tient de l'attachement, du zèle & d'une estime profonde. « L'amitié, me disoit elle souvent, la lecture & les » malheurs m'ont formée ». Je me rappellerai toujours la confidence d'un papier où elle avoit déposé, dans sa jeunesse, les reproches qu'elle se faisoit, pour en instruire l'amie qu'elle avoit alors. Elle s'y étoit peinte avec une entière ingénuité: & véritablement il me parut que les défauts légers dont elle s'y accusoit, étoient les seuls qu'elle eût

pu avoir, &, pour ainſi dire, le germe de ſes vertus. Bonne & indulgente à l'excès, on l'eût trompée, même en amitié, ſans qu'elle eût voulu paroître s'en appercevoir. Les torts de ceux qu'elle aimoit l'euſſent affligée en ſecret, & le chagrin l'eût dévorée ſans qu'elle ſe plaignit : fière, d'ailleurs, & ſachant impoſer à tous ceux qu'elle n'eût pas réſolu d'aimer pour eux-mêmes. On voyoit aiſément qu'elle étoit née vive & impatiente des contradictions : ſa bonté n'étoit pas l'ouvrage de la nature ſeule : elle avoit de la force, & elle ſavoit ſe vaincre. Jamais Princeſſe ne connut mieux l'art de deſcendre de ſon rang à propos, & ne ſe montra plus affable. On n'a pas une joie plus vive d'obliger, de faire le bien dans tous les genres. Tout le monde autour d'elle participoit au bonheur; ceux du moins qui pouvoient le goûter, ſans qu'elle fût heureuſe. Dans les malheurs que vous n'ignorez plus qu'elle éprouva, l'eſtime publique, la conſcience qu'elle avoit rempli toutes ſes obligations, dont elle s'exagéroit l'étendue, la conſervèrent. Mais étant douée d'une extrême ſenſibilité, il étoit impoſſible qu'elle éloignât l'inquiétude qui l'obſédoit ſans ceſſe. Au contraire, elle s'y complaiſoit trop ſouvent, & ſes chagrins vous l'ont ravie.

En cherchant à fixer quelques traits de ſon ca-

ractère & de son ame, je ne dois pas omettre un de ceux qui m'ont frappé le plus, un des plus rares à rencontrer dans les mères qui sont obligées de se faire aider pour l'éducation de leurs enfans. Lorsque vous me fûtes confié, j'étois prévenu par les clameurs qu'elles excitent, que j'aurois sans doute beaucoup de contrariétés à souffrir. Je fus bientôt & pleinement rassuré à cet égard. Elle étoit loin d'imaginer que ses enfans fussent nés pour l'amuser de leurs gentillesses, & que mon emploi près de vous m'obligeât à vous obéir. C'étoit elle qui m'excitoit à vous infliger des punitions : elle convenoit avec moi de leur espèce & de leur durée. Elle approuvoit ma fermeté, ma sévérité même : elle m'en eût donné au besoin, contre son fils. Sa tendresse étoit éclairée, sa vigilance s'étendoit au loin dans l'avenir.... Combien de fois elle me retint une heure entière à parler de vous ! Je lui disois tous les petits événemens de notre intérieur ; je les lui écrivois pendant ses voyages ou notre absence ; elle se plaisoit à ces détails à tel point, que, durant sa maladie, lorsque la moindre tension d'esprit pouvoit lui être nuisible, je fus forcé de les abréger, & de la conjurer de n'y plus répondre. Au lieu d'accuser le Gouverneur des fautes qu'il étoit difficile que l'élève ne commît pas, elle s'affligeoit des vôtres, il falloit que je

raſſuraſſe ſon cœur prompt à s'alarmer ſur vous. Qu'un autre vous blâmât, qu'un ennemi ſecret vous attaquât, elle m'en avertiſſoit, elle en étoit au déſeſpoir, & ſans les plus fortes conſidérations, elle eût éclaté. Vos ſuccès l'auroient conſolée de ſes peines, vous euſſiez fait ſon bonheur; elle ne vous a vu qu'enfant, elle ne les verra point ſur la terre..... Croyez du moins qu'elle en jouira, malgré que ſa mort vous ait déſunis. Quand elle ne vit plus, craignez encore de l'affliger. Repréſentez-vous ſes vertus pour la regretter, pour les imiter. Que ſa mémoire, Monſieur, vous ſoit chère à jamais & reſpectable. Vivez ſous ſes yeux: dirigez-vous par ſon eſprit : ſes conſeils euſſent bien mieux valu que les miens ! Suivez ceux qu'elle vous a donnés : exécutez ſes volontés : ſouvenez-vous de ſa tendreſſe infinie, de ſes longues ſouffrances, de ſa conſtance, & du douloureux inſtant de ſa mort.

Vous ſavez auſſi bien que moi qu'il ſembloit depuis long-temps qu'elle la prévît, non-ſeulement à ſa conduite vertueuſe, mais même à ſes diſcours. Elle y penſoit fréquemment; elle en parloit : je lui ai entendu dire plus d'une fois, qu'elle ſeroit fâchée de quitter ſon père & ſes enfans, mais qu'après tout elle eſpéroit qu'ils ſe tiendroient lieu mutuellement d'une fille & d'une mère. Sur la fin

de ſa maladie, je cherchois en vain à la diſtraire : elle revenoit continuellement à cette idée de ſéparation & du bonheur dont pourroient encore jouir les ſiens après elle. Ce fut, je le crois, ſa dernière penſée : en mourant, elle attacha les uns aux autres de plus en plus les objets qu'elle avoit unis dans ſon amour.

En même temps qu'elle avoit été l'exemple des mères, elle eût dû être priſe pour modèle par les enfans. Sa tendreſſe pour ſon père ne s'eſt jamais démentie. A plus de trente ans, elle conſervoit dans tout ſon entier, l'habitude du reſpect filial. Elle ſavoit y joindre la confiance. Vous l'avez vue occupée, à tous les momens du jour, de ſon père, le prévenant, l'intéreſſant, le conſultant, s'étudiant à deviner ſes goûts, faiſant ſon plaiſir des ſiens, n'ayant d'autre ſociété, d'autre volonté que les ſiennes, ne paroiſſant jamais contrainte, agiſſant ainſi parce qu'elle aimoit, non qu'elle ſuppoſât qu'on voulût l'y obliger. Sa vie, en cela comme à d'autres égards, eſt pour vous la plus forte des leçons. Elle deſiroit que vous méritaſſiez la tendreſſe de votre aïeul, par les moyens qu'elle employoit à s'en faire chérir. Elle nous aſſuroit qu'il avoit été encore plus tendre pour ſes parens qu'elle ne l'étoit pour lui, & que cette inégalité la fâchoit contr'elle-même. Je ne ſais

fais donc à qui des deux le prix de la tendresse filiale étoit dû. Mais j'espère que vous y prétendrez aussi. Elle vous est héréditaire : communément les enfans bons & soumis obtiennent dans la suite, les jouissances paternelles qu'ils ont procurés. Votre mère les eût reçues de vous, votre aïeul a droit de les en attendre.

V. *Suite des devoirs envers les parens. La tendresse paternelle. L'autorité paternelle. La tendresse & le respect filials. Les parens en général, & les anciens amis d'une famille.*

Bienheureux ceux que la bénédiction de leurs parens accompagne sans cesse ! Le sentiment que chacun de nous doit aux siens, est prescrit par la Nature. Avant même que nous soyions nés, notre dette envers eux commence : elle s'étend durant tout le cours de notre vie, &, quoique nous fassions pour l'acquitter, nous sommes toujours en reste. C'est ainsi que l'Etre souverainement bon, nous comblant chaque jour de ses bienfaits, a lieu d'espérer de nous une reconnoissance inépuisable. Dieu est appellé *père* chez tous les peuples qui croient à la création & à la providence. En conséquence de ses dispositions éternelles, nous avons des pa-

rens qui nous font connoître le bien, nous garantissent du mal, & veillent sur nous : aussi (selon la remarque de Charron, qui la tire d'un Ecrivain hébreu), ce ne fut pas sans dessein que, dans l'ordre des loix de Moïse entr'elles, celle qui ordonne d'aimer son père & sa mère, fut écrite en partie sur la première table, où se trouvoient les commandemens relatifs à nos obligations envers DIEU, en partie sur la seconde, où étoient gravés les autres. Le même mot, *Pietas*, exprime l'amour pour le créateur, la dévotion pour les parens. L'autorité paternelle, fondée sur les obligations que les enfans contractent, est, dans l'ordre naturel, la plus respectable de toutes après l'autorité divine. La plupart des Législateurs n'ont pas craint de lui donner trop d'étendue. A Rome, un père pouvoit vendre ses enfans, les réléguer, les livrer au supplice. Zoroastre permet de faire mourir tout enfant qui, pour la troisième fois, a désobéi à ses parens, ou leur a mal parlé. Chez les Israëlites, chez les Gaulois & les Germains, nos ancêtres, en un mot, chez presque tous les anciens peuples, leur pouvoir n'avoit point de bornes, ou bien il en avoit peu. C'est qu'il étoit impossible de supposer qu'ils en abusassent. Leur amour est une forte inclination de leur cœur. Il se compose de ceux qu'on a pour son ouvrage, pour sa propriété,

pour la jeunesse, pour la postérité, pour l'objet de ses travaux & de ses bienfaits. Au lieu que l'amour des enfans, lorsqu'un excellent cœur ne l'exalte point, n'est autre chose que la reconnoissance, le respect & la crainte. C'est un fait démontré par l'histoire, qu'à mesure que les enfans ont été moins assujettis à leurs pères, les mœurs publiques se sont altérées. La Chine a conservé jusqu'ici l'autorité primitive des parens & tous ses avantages. Si les loix la restreignent ailleurs, la conscience de tous les hommes ne leur crie pas moins qu'elle pourroit être illimitée : elle n'est jamais exercée que pour l'utilité des enfans. N'est-ce pas elle qui les maintient dès le jeune âge, qui, dans celui des passions, préserve souvent leurs vies & leurs fortunes, qui préside à leurs mariages, en assurant également leurs possessions & leur bonheur? Si j'avois fait quelques folies, si même j'avois encouru la censure des loix, ne seroit-ce pas mon père qui la préviendroit par la sienne, me sauveroit de leur sévérité, aggraveroit par une juste punition, le repentir de mes fautes, les cacheroit au public, & me soustrairoit au blâme universel? Un principe que devroient se faire tous les jeunes gens pour leur intérêt, seroit d'avouer à leurs parens leurs torts, leurs mauvaises inclinations, leurs foiblesses : & cela, non-seulement

afin de s'aider de leurs avis pour devenir bons, mais afin d'être moins exposés à la flétrissure de l'opinion. L'amour-propre commanderoit seul la confiance envers les parens; pour moi, je crois indispensablement nécessaire au bonheur de les regarder comme ses premiers amis.

Le respect & la gratitude obligent à ne rien entreprendre d'important sans les consulter, lors même qu'on est parvenu à l'âge auquel nos loix civiles émancipent nos volontés. Nous devons mêler du respect à tous les témoignages de notre tendresse pour eux. Notre vénération doit être sentie & générale, en particulier, comme en public. Nous devons accueillir leurs remontrances, nous prêter à ce qui leur plaît, à leurs fantaisies mêmes, si nous venions à imaginer qu'ils en eussent, ne jamais paroître nous persuader qu'ils aient des torts véritables, quand ils auroient des défauts ou se permettroient des foiblesses, prendre leur défense, si on les accuse, & nous donner tellement le renom de ne pouvoir souffrir les reproches qui s'adresseroient à eux, que la présence seule de l'enfant retienne ceux qui voudroient blâmer le père. Il seroit inutile de vous faire observer que les jeunes gens qui, loin de tenir cette conduite sage, attaquent leurs parens, se plaignent des procédés qu'ils ont, & vont jusqu'à diffamer

leur vie, n'ont point d'honneur, ne font nul cas de l'opinion, outragent les mœurs publiques, & manquent à ce qu'ils se doivent.

Si nous avons pour ces bons amis une affection sincère, au lieu d'attendre leurs ordres, nous irons au-devant de leurs vœux. Nous leur éviterons des peines, & nos plus grands plaisirs seront de pouvoir leur faire des sacrifices qui les dédommagent un peu de tout ce que nous leur coûtons. Eh, comment nous montrer assez reconnoissans des travaux qu'ils se sont imposés pour nous! Par quels empressemens égalerons-nous les leurs? Dans leurs maladies ou leurs chagrins, nous sera-t-il possible d'éprouver les sollicitudes extrêmes qu'ils ressentent quand nous souffrons, de les consoler, de les servir avec le zèle dont leur cœur est embrasé pour nous? L'homme qui trouveroit difficile d'aimer ses parens, seroit, à plus forte raison, ingrat pour d'autres bienfaits, & même insensible à l'amitié.

Mais, Monsieur, pourquoi insistois-je sur des obligations qui vous sont chères? Je connois votre ame; j'ai vu couler vos pleurs sur les malheurs de votre famille. J'ai vu votre affliction, tandis que votre mère étoit en proie à la maladie, votre douleur profonde & vraie quand elle cessa de vivre. En mille occasions, j'ai pu juger avec cer-

titude que vous étiez pénétré pour votre aïeul, des ſentimens que vous lui devez,... que vous ne marquerez peut-être plus, hélas ! qu'à lui ſeul. Repréſentez-lui votre mère : s'il eſt poſſible, rendez-lui ſa fille. Soyez ſa joie : devenez digne d'être ſon appui dans ſa vieilleſſe : à préſent qu'il ſoit le vôtre, & méritez un tel protecteur. Courez à lui pour obtenir ſes conſeils. Dites-lui vos projets, vos erreurs-mêmes. Dans vos ſuccès, penſez qu'il vous en aura applani les difficultés, & qu'il en jouira comme vous. J'aime *Epaminondas* : « Dieux ! » s'écria-t-il après la bataille de *Leuctres*, mon » père, ma mère, que vous ſerez joyeux en apprenant ma victoire » !... Ce trait d'un ſentiment pieux nous a été tranſmis par les hiſtoriens avec la mémoire d'une des plus célèbres journées de l'antiquité. Les hauts faits d'Epaminondas, tout brillans qu'ils furent, nous étonnent moins aujourd'hui que nous ne ſommes touchés de ſon amour filial. Tel eſt l'effet que ce qui eſt ſimple & beau dans la nature, produit toujours ſur les hommes.

Auſſi vous ſaura-t-on gré du ſoin que vous aurez de plaire à votre aïeul. Quelle douce vertu que celle qu'on a ſans effort, & qui, outre l'amour d'un père, & la ſatisfaction intérieure, vaut encore l'eſtime & des éloges ! Je ne m'arrête pas à vous recommander de rechercher les ſociétés qui con-

viendront à ce bon père : puiſque vous vivrez pour lui, vous vous attacherez à ſes amis. La maiſon paternelle ſera votre lieu de délices. On n'eſt vraiment heureux qu'avec les ſiens, & qu'en leur rendant ce qu'on leur doit. Si l'on ne ſauroit ſe plaire avec ſes meilleurs amis, c'eſt qu'on fuit toute contrainte, toute contradiction, & tous les devoirs : & lorſqu'on prétend s'affranchir des uſages auxquels tous les honnêtes gens ſe ſoumettent, on n'a d'autre reſſource que la mauvaiſe compagnie dans laquelle point de bonheur pour vous.

Vos oncles & vos tantes ont une part à vos reſpects comme à votre affection : car ils touchent de près à vos grands parens, & ſont vos protecteurs. Aimez-les donc, & honorez-les. Rendez auſſi beaucoup aux vrais & anciens amis de votre maiſon. L'amitié n'a-t-elle pas le droit d'étendre une famille? Vos ſentimens pour vos oncles & couſins ſont ce qu'ils doivent être; mais, à défaut de tendreſſe, votre intérêt vous porteroit à ménager leur bienveillance, à l'augmenter encore. Nous travaillons, tant que nous vivons, à nous faire un grand nombre d'amis, qui ſouvent nous abandonnent au beſoin : il eſt heureux que la nature nous en ait donnés de certains. Loin de s'expoſer à perdre ceux-ci, il faut ſe les concilier par toutes

ſortes de bons offices. L'amour du nom me paroît louable, quand il unit plus étroitement les deſcendans des mêmes aïeux. Cependant, ſi vous aviez parmi vos proches quelque parent qui n'eût pas ce qu'on appelle *un nom*, & qui vous fût de beaucoup inférieur en naiſſance, prévenez-le d'autant plus qu'il craindroit peut-être de s'élever à vous. La nature avant la vanité. C'eſt aſſurément une petiteſſe de rougir de ſes parens, & c'eſt une ſottiſe de paroître déſavouer des alliances connues.

DISCOURS XVIII.

LES GOUVERNEMENS. LES PRINCES. LA COUR. LES PENSIONS. LES IMPOTS. LA GUERRE.

I. *Les chefs des familles politiques. Les Rois. Le Roi. Les Princes.*

LES mêmes ſoins que nos parens ont de nous, les Gouvernemens les prennent des grandes familles qui leur ſont confiées. Il faut eſtimer dans un homme le titre de père : il faut honorer le chef & les membres d'un Gouvernement quelconque. Le Monarchique eſt celui qui doit avoir le plus

de rapports avec l'adminiſtration paternelle : & l'on ſoutient quelquefois qu'il en tire ſon origine & ſes prérogatives. Reſpectez les Rois dans leurs perſonnes, & dans ceux qui la repréſentent. Vous êtes né ſujet d'un Monarque : vous poſſédez des biens dans les Etats d'un autre : vous leur devez à tous deux, & ſur-tout au Roi de France, votre Souverain, non-ſeulement des hommages extérieurs, mais une obéïſſance prompte, dont votre rang vous oblige encore à donner l'exemple.

Les Maiſons ſouveraines attendent vos reſpects. Les Princes du ſang ont des droits ſur nous, qu'ils ne tiennent pas uniquement de l'uſage. Ils conſervent une partie de ceux qui appartenoient à leurs ancêtres, par la même raiſon, & avec autant de juſtice que nous jouiſſons de nos propriétés, & que vous héritez d'un beau nom. D'ailleurs, ils deſcendent de nos Rois : leurs enfans ſeront peut-être ſur le trône: ils ſont les parens & les premiers ſujets du Monarque: & la nobleſſe venant à les conſidérer comme ſes chefs, doit s'honorer en particulier de leur rendre hommage.

I I. *La Cour. La faveur.*

On doit la vérité à ſon maître, au moins quand il interroge. Tout homme d'honneur à la cour,

ne manquera point à cette obligation. Un avis loyal peut déplaire à l'instant qu'il est donné (1), s'il choque un préjugé, s'il irrite une passion; mais on rend promptement justice à l'homme d'honneur : il n'en est que plus estimé, il se crée insensiblement une renommée qui le place au-dessus des atteintes de l'envie.

Le vrai moyen de n'être pas deviné des gens qui usent de finesse, c'est de n'en point avoir. *Dom Louis de Haro* disoit du *Cardinal Mazarin* : « *Il a un grand défaut*, *qui est de vouloir toujours* » *tromper* ». La franchise d'un courtisan, dans son

---

(1) « Fides in præsentiâ, eos quibus resistit offendit : deindè ab illis suscipitur laudaturque ».

Plin. jun.

Louis XIV disant : « Je vois bien que nous ne » pouvons secourir *Philisbourg*, quand je le perdrois, » je n'en ferois pas moins Roi de France. —— Sans » doute, Sire, dit le *Duc de Montausier*, quand V. M. » perdroit encore *Metz*, *Toul & Verdun*, & tant » d'autres pays que vos ancêtres n'avoient pas, vous » feriez toujours Roi de France ». —— Le Roi ré- » pliqua : .... « Je vous entends, M. *de Montausier*; » vous voulez dire que les affaires vont mal, mais » je trouve bien tout ce que vous dites, car je sais » quel cœur vous avez pour moi ».

langage & ses procédés, est donc à la fois une vertu & un calcul d'intérêt. Par elle on est en mesure pour les succès, & en repos avec soi-même.

Louer le vice, rire d'une mauvaise action, encourager les voleurs, se hâter de piller, se masquer d'une dévotion hypocrite, d'un extérieur brusque, ou d'un maintien frivole, se glorifier d'être nommé pour assister à une partie de débauche ou à des sermons, ne tenir ni à la religion, ni à l'honneur, ni au libertinage, s'attribuer des ridicules, des défauts, des vertus, n'être rien par son caractère, appeller un crime secret *un bonheur*, un attentat découvert, *un mauvais calcul*, se plier, se traîner, se venger de sa servitude sur d'autres valets, s'astreindre à tout, & se permettre tout; voilà ce qu'on m'assure s'être vu à la cour selon les temps (1).

Je suis persuadé, Monsieur, que lorsque vous approcherez d'un souverain, quel qu'il soit, vous resterez ce que vous êtes. Assez grand par vous-

(1) « Ducuntur .... aut spe sibi id utile futurum, » aut metu ne vi parere cogantur, aut spe largitionis » promissionibusve capti ; aut postremò, ut sæpè in » nostra Republica videmus, mercede conducti ».

Cic.

même, pour ne pas compter ſur une élévation empruntée, vous vous contenteriez d'être digne des emplois, s'il arrivoit que la faveur ne s'accordât qu'à l'intrigue. Inébranlable dans vos principes, vous paroîtriez diſpoſé à leur ſacrifier votre état même, & vous n'en ſeriez pas réduit là, parce que la force d'ame impoſe à la foibleſſe. Il eſt vraiſemblable, d'ailleurs, que vous ne vivrez point dans une cour hypocrite ou corrompue.

Ne mépriſez pas la faveur : elle eſt un moyen de faire du bien aux hommes. Si vous ne la deſirez que dans la vue de les ſervir, vous ne l'acheterez pas à leurs dépens. Prenez le parti du peuple : ſoyez un ange de paix entre les hommes & l'image de Dieu.

Si vous connoiſſez les droits de chacun, les loix qui nous gouvernent, les beſoins de la multitude, vous pourrez devenir utile par de ſages conſeils. Je crois que vous ne chercherez point à faire, du mal public, votre bien particulier. De plus, je ſuis aſſuré que vous refuſeriez toutes ſortes d'avantages, s'ils nuiſoient à l'intérêt général.

III. *Les bienfaits du Roi. Les penſions.*

Par exemple, l'ordre que vous aurez, conſervera tous vos biens ; mais s'ils étoient conſidé-

rablement diminués un jour, vous ne folliciteriez fans doute pas des *bons du Roi* ou *des penfions.* Le patrimoine de l'état n'eft pas fait pour entretenir le luxe des Grands. Il eft fâcheux d'être moins riche qu'on ne l'étoit, principalement fi l'on a diffipé le prix de fes terres d'une manière extravagante ; mais il eft bien plus ignoble encore à un grand Seigneur, de recourir aux grâces du Souverain, deftinées au foulagement de misères plus vraies, ou à l'encouragement des arts & du commerce, ou à dédommager quelques guerriers, quelques hommes publics, de l'emploi de leur jeuneffe & de leurs facultés pour la patrie, ou enfin à tenir lieu à des citoyens, qui s'en pafferoient facilement, d'une plus noble récompenfe. Pour vous, lorfque vous rendrez des fervices, ne defirez qu'un prix honorable. Vous avez befoin d'être eftimé, non de devenir plus riche que vous ne l'êtes. Euffiez-vous fait des pertes à l'armée, la grande fortune que vous aurez, les fupportera. Elle vous a été confervée par les loix de l'état, afin que vous puiffiez le mieux fervir :

« On doit tout à l'honneur, & rien à la fortune ».

Trop de courtifans s'aviliffent pour de l'argent. Souvenez-vous qu'une penfion qu'on leur donne, eft prife fur l'étroite fubfiftance du peuple ;

Pour fournir au luxe effréné d'un ſeul homme ; plusieurs villages ſont privés de l'abſolu néceſſaire. Quelle ame de boue il faut avoir, pour consentir à acheter de beaux attelages, ou des maîtreſſes à ce prix ! & comment (1) peut-on s'en eſtimer heureux ? Sous cet habit ſuperbe que l'on promène à Verſailles (2), au travers de cet ordre brillant de pierreries dont on imagine m'éblouir, j'ai vu l'homme...... il eſt jugé.

« La vraie nobleſſe, dit *Fénélon*, conſiſte à » ne recevoir rien de perſonne, & à faire du bien » aux autres ».

---

(1) « Quid refert igitur quantis jumenta fatiget
» Porticibus, quanta nemorum vectetur in umbra,
» Jugera quot vicina foro, quas emerit ædes ?
» Nemo malus felix » ....

Juv.

(2) « .... An deceat pulmonem rumpere ventis,
» Stemmate quod tuſco ramum milleſime ducis,
» Cenſoremve tuum, vel quod trabeate ſalutas ?
» Ad populum phaleras ! Ego te intùs & in cute
» novi ».

Pers.

I V. *Les impôts.*

Vous devez à l'état & au Roi, d'employer pour eux votre esprit, votre temps, vos biens, & de leur facrifier votre vie : vous avez reçu tout cela pour eux. Vous êtes né, vous vivez par la protection des loix. C'eft pour nous défendre que vous êtes établi au-deffus de nous. C'eft pour fervir le Roi mieux qu'un autre fujet, que vous approchez de lui. C'eft pour veiller au maintien de la conftitution, à la fûreté générale, que vous êtes grand dans l'Etat. Le contrat focial vous accordant des prérogatives fur les autres hommes, vous impofe des obligations proportionnées à votre rang & à vos richeffes.

Les impôts font une prime que nous payons tous pour l'entretien de l'ordre par lequel nous confervons nos propriétés & notre exiftence. Ils doivent donc être réglés fur nos revenus : &, ne pas payer ces impôts, c'eft fe fouftraire à la dette dont on eft chargé par le contrat focial, c'eft défobéir au Roi, frauder les loix, voler fes concitoyens. La rufe, les prétextes, le crédit, la force même, ne manquent point à l'homme puiffant qui veut ne pas contribuer autant qu'il y eft tenu, aux dépenfes publiques. Ainfi le pauvre, déjà fi malheureux, eft opprimé. Ainfi un grand Seigneur

ſe rabaiſſant lui-même, ſemble tenir ce diſcours que Rouſſeau met dans la bouche des riches : « Je permettrai que vous ayiez l'honneur de me » ſervir, à condition que vous me donnerez le » peu qui vous reſte...... ».

V. *Le ſervice perſonnel. Le métier des armes. La valeur. Les chefs militaires. L'humanité & le déſintéreſſement.*

Le ſervice perſonnel eſt un autre devoir auquel nous ſommes aſtreints envers le Roi qui protège nos perſonnes. On ne ſe refuſe pas à celui-ci : car s'il n'étoit commandé par l'honneur, il le feroit par la vanité.

Ce n'eſt point ce dernier motif qui vous engage à porter les armes. Vous ſentez que vous devez marcher dans la même route que vos aïeux, imiter leurs vertus guerrières, nous défendre comme ils nous ont défendus. Vous voulez être en paix avec vous, combattre ſous les yeux du Dieu des armées, & mériter la louange. La valeur que vous montrerez, fondée ſur ces principes, ne s'épuiſera point en vains diſcours. Elle agira, & elle ſera tranquille en agiſſant : toutes les vertus le ſont. C'en eſt une que le mépris de la mort.

La

La peur de mourir (1) nous eſt naturelle, quoiqu'on diſe : la valeur conſiſte à ſe mettre au-deſſus de cette crainte, & à s'y maintenir froidement.

Vos chefs au corps & dans l'armée comptent ſur votre obéiſſance. Le Roi leur donne le droit de l'exiger. La raiſon veut de l'ordre, de la ſubordination, de la diſcipline par-tout. Appellé vous-même à commander, vous êtes lié à la ſoumiſſion par un intérêt plus étroit que le commun des hommes.

Si vos ſupérieurs vous permettent quelque liberté hors des objets de ſervice, n'en abuſez pas, afin que ce bienfait continue, & de peur que vos inférieurs ne vous manquent à leur tour. A Paris, quand vous y reviendrez, ſi vous avez le plaiſir de retrouver vos anciens dans les armes, témoignez leur la déférence qui leur ſera due. C'eſt quelquechoſe que d'être homme de la cour ; mais c'eſt moins que rien, lorſqu'on s'en montre fier. Il faut honorer ſon rang, non s'en tenir honoré.

---

(1) « El miedo es natural en el prudente,
» Y el ſaberlo vencer es ſer valiente ».

Ercilla.

Celui-là fut ridicule, qui, venant pour la première fois, d'être coëffé d'une thiare, se considéra dans une glace, & s'écria : « *& moi aussi*, » *je suis Pape* » ! . . . . . . Le jeune Seigneur rencontrant son Capitaine, ou son Major, ou son camarade à Paris, & demeurant assis tandis qu'ils lui parlent debout, est un jeune Seigneur impertinent & fat.

Un guerrier doit être humain : il protège les citoyens ; il épargne les hommes. Il doit, & sur-tout s'il est grand par sa naissance, avoir le plus parfait désintéressement (1). S'il impose des contributions, il se garde bien de rien accepter pour lui-même. S'il se trouve au pillage d'une ville, il n'en réserve rien pour lui. Il adoucit, autant que cela lui est possible, les maux affreux que cause la guerre. Généreux & compatissant, il se concilie même les ennemis qu'il a vaincus.

---

(1) M. le Duc De. . . . . , entrant dans Hanover, refusa tout, jusqu'au *vin de ville.* Lorsque la Ville fut reprise, il y avoit tous ses équipages. Le Commandant Anglois fit venir le Maître-d'Hôtel de M. De. . . . & lui proposa, en reconnoissance d'un si bon procédé, de lui faire un billet de leur valeur. Tout ce qui appartenoit à M. De. . . fut sauvé.

Vous permettrez, Monſieur, que, n'ayant vu ni l'armée, ni la cour, je me borne à vous en dire ce peu de mots. Vos parens vous apprendront à vivre près des Rois. Je deſire auſſi que la guerre venant à ſe faire, vous puiſſiez ſuivre votre ayeul, & faire quelques campagnes ſous ſes ordres. Vous ne manquerez ni de bonnes leçons, ni d'exemples, ſoit dans la vie de vos ancêtres, ſoit dans l'hiſtoire, ſoit enfin dans la ſociété des Généraux de qui vous mériterez les bontés.

A l'égard de la diſcipline, de la tenue, du ton & de l'eſprit militaires, vous vous en inſtruirez au Régiment, en même temps que des règles particulières à l'arme que vous avez adoptée.



DISCOURS XIX.

Suite du précédent.

Les Ministres. Les Magistrats et les Juges. Les loix.

I. *Les Miniſtres du Roi : les Chefs de l'Etat. Les Adminiſtrateurs. S'obſerver en parlant de ſes ſupérieurs. Les Miniſtres diſgraciés.*

Le Roi établit encore au-deſſus de ſes ſujets, ſes Miniſtres & les Magiſtrats.

Les Miniſtres du Roi ſont les diſpenſateurs de ſes grâces, & comme les bras de l'autorité ſouveraine. Vous leur devez de la déférence à ces deux titres, fuſſent-ils vos égaux d'ailleurs, ou d'une naiſſance inférieure à la vôtre. Tous ceux qui tiennent quelque pouvoir du Roi ſont reſpectables ſous ce rapport, & ſuivant que ce pouvoir a plus ou moins d'étendue. Pour éviter une trop longue énumération, je vous exhorte à marquer des égards aux Adminiſtrateurs, & aux

Membres du Conseil, soit qu'ils appartiennent ou non à la Magistrature. Si quelque Ministre blesse vos privilèges, ou les intérêts du peuple, & s'il excite les clameurs publiques, vous avez le droit de vous en plaindre. Vous manqueriez même de respect au Roi, si vous n'osiez réclamer contre des abus qu'il n'autorise jamais. Du reste, observez la hiérarchie du pouvoir, quand vous solliciterez quelque grâce. Il faut que les représentans du Roi aient beaucoup de considération, & qu'un grand Seigneur les fasse participants de la sienne. Vous sentez d'ailleurs que c'est une maladresse, peut-être pardonnable, mais rarement pardonnée, de demander au Souverain ce dont il a confié la disposition à ses Ministres.

Ne parlez point légèrement du Roi, des Princes, d'aucun des Chefs de l'Etat, ni d'aucun de vos supérieurs. Nous sommes tous intéressés au maintien de l'ordre. Nous devons donc, loin de nous laisser aller à médire de ceux qui touchent à la personne du Souverain, ou qui gouvernent la Monarchie, augmenter, par nos respects, l'estime qu'il est nécessaire que le monde ait pour eux. L'amour-propre doit nous porter à desirer qu'il pense bien de nos maîtres. Si nous paroissons les honorer, on peut croire que nous leur obéissons

librement; ſi nous en parlons mal, & ſi nous murmurons contre leurs ordres, nous ne reſſemblons qu'à des eſclaves.

D'ailleurs, ſommes-nous aſſez inſtruits pour décider qu'ils aient tort? Quelques détails nous choquent : appercevons-nous l'enſemble? Nous donnons mauvaiſe opinion de nous aux perſonnes ſages, quand nous tranchons ſur la conduite de nos ſupérieurs : nous excitons nos ſerviteurs à nous outrager nous-mêmes : nous agiſſons contre notre devoir & nos principes, en nous ſouſtrayant, ne fût-ce qu'en paroles, à l'autorité.

N'imitez donc point le vulgaire. Ayez plus d'eſprit, plus d'honneur que lui. Quand un Miniſtre eſt mort, quand il eſt diſgracié (1), ne vous

---

(1) « . . . . . Gaudent omnes—quæ labra! quis illi
» Vultus erat! Nunquam, ſi quis mihi credat, amavi
» Hunc hominem....Sed quo cecidit ſub crimine? quiſnam
» Delator? quibus indiciis, quo teſte probavit?—
» Nil horum. Verboſa & grandis epiſtola venit
» A Capreis. — Benè habet : nil plus interrogo. Sed quid

déchaînez point contre sa mémoire. Que ceux qui ont intrigué pour le déplacer, cherchent à justifier leurs manœuvres par des injures. Cette affectation de décrier un pouvoir qui a fini, se remarque sur-tout dans les courtisans qui l'ont flatté pendant sa durée. Il faut être égal & juste, Monsieur; ne pas caresser les hommes puissans, parce qu'ils le sont, ne pas les maudire, parce qu'ils ne le sont plus.

I I. *La Magistrature. Les cours de Justice. Les Juges.*

Si les Ministres sont l'organe de l'autorité; les Magistats sont celui de la loi. C'est à eux que le Roi confie le soin de juger de nos différends, d'assurer sur des bases précédemment établies, nos vies & nos propriétés, de conserver les mœurs publiques, de punir légitimement les crimes. Le Roi lui-même soumet aux Tribunaux les procès qui intéressent

---

» Turba Remi ? — Sequitur fortunam ut semper, & odit
» Damnatos ». . . . .

Jvr.

ſon tréſor ou ſon domaine; *les Cours* ont le privilège de lui faire des remontrances ſur ſes édits: elles l'ont engagé à en retirer pluſieurs qui auroient été trop onéreux à ſon peuple. Les lumières de ces corps vénérables ont ſouvent éclairé le Monarque ſur ſes intérêts, ſur les nôtres qui ſont les ſiens. Habitués à diſcuter froidement, à comparer les faits à la loi, à faire abſtraction des perſonnes en prononçant leurs arrêts, à les établir ſur des principes inaltérables, ils ont la patience & l'inflexibilité néceſſaires, pour s'oppoſer à ceux qui tentent quelquefois d'abuſer du nom du Roi, pour toucher, ſoit à nos libertés, ſoit à nos fortunes. Les Juges ſubalternes ont une portion du pouvoir de ces Magiſtrats, & vous devez encore honorer, en leur perſonne, la Loi, le Roi & la Magiſtrature. Si les Seigneurs de fiefs conſervent le droit de juſtice, vous nommerez des juges : apportez un ſcrupule extrême à les bien choiſir : fixez-leur des honoraires qui les mettent fort au-deſſus du beſoin. Combien il eſt important d'avoir de bons Juges! & ſur-tout que d'excellens Magiſtrats ſont dignes de reſpect! Il faut qu'ils ſoient ſans intérêt pour l'argent, ſans paſſion pour leurs amis, leur Corps, leurs prerogatives mêmes, ſans oreilles pour l'harmonie, ſans yeux pour la beauté. Se conſumant en ſilence à étudier les loix, à redreſſer les

folies humaines, ils n'atteignent guères à la renommée qui, pour d'autres professions, est le dédommagement des sacrifices : nous ne pouvons moins faire que de les respecter (1). Souffrons qu'ils se trompent quelquefois : la loi ne devroit rien laisser au choix inégal de l'esprit : des Ministres, des Magistrats, des hommes publics sont tous sujets à l'erreur; nous n'en devons pas moins notre reconnoissance aux travaux qu'ils s'imposent, & nos hommages au Souverain qu'ils représentent, aux loix qu'ils font exécuter.

III. *Les loix & les coutumes.*

Dans l'origine, ceux qui composèrent une société politique (2), s'obligèrent à observer des

(1) Agésilas à qui on demandoit s'il préféroit la valeur à la justice, répondit : « Si tous les hommes » étoient justes, nous nous passerions de la valeur »... Craignez de blesser la robe, qui, se voyant exclue de la cour, se tient en garde contre la noblesse militaire.

(2) Cette conjecture est au moins très-vraisemblable. Les *Bohémiens*, les voleurs ont des loix qu'ils observent entre eux. *Mandrin* en avoit établi de très-

loix. Nés dans l'indépendance, ils avoient compris ſans doute qu'ils ſoumettroient malgré eux leur raiſon & leurs poſſeſſions au plus fort, au plus adroit, au plus éloquent, & qu'ils dépendroient des paſſions des autres & des leurs, tant que les bornes du juſte & de l'injuſte ne ſeroient pas poſées. Reconnoiſſant qu'on n'étoit jamais moins libre que lorſqu'on prétendoit jouir d'une liberté indéfinie, ils cédèrent beaucoup de la leur, afin d'en conſerver davantage.

Quand la ſociété nous admet, Monſieur, elle nous ſuppoſe attachés aux règles, & ſubordonnés à l'ordre. Celui qui refuſe d'obſerver la loi, abandonne la part qu'il avoit aux bienfaits de la ſociété. Un criminel n'a pas le droit de ſe plaindre, s'il eſt puni. Quiconque abuſe de ſa force ou de ſa liberté, mérite qu'on l'en prive : attaqué ou dépouillé lui-même, n'eût-il pas invoqué la loi? Elle

---

févères. On raconte (& il eſt dommage que cette hiſtoire ne ſoit point avérée) « qu'un Roi d'Égypte, » ne voulant condamner perſonne à la mort, faiſoit » couper les oreilles & les nez aux malfaiteurs, » qu'il reléguoit enſuite dans une île déſerte. Ces » miſérables y bâtirent une ville, ſe créèrent une » police, & firent des enfans, qui eurent des nez & » des oreilles, & de bonnes loix ».

veille pour tous. Elle réprime l'oppreſſion, l'uſurpation, l'excès, elle eſt au-deſſus de tous les pouvoirs. Plus on eſt grand par ſes propriétés & ſes privilèges, plus on lui doit, puiſqu'enfin c'eſt par elle qu'on vit poſſeſſeur tranquille de ce qu'on a. La Religion & la loi ; voilà un double frein ſans lequel le grand nombre des pauvres l'emporteroit inconteſtablement ſur le petit nombre des riches. Heureux qu'il y ait des loix, contribuez donc à les faire honorer par votre reſpect pour elles.

Je ſais que dans tous les Gouvernemens il exiſte, parmi les loix, certaines coûtumes dont il ſeroit difficile que la raiſon démêlât l'utilité ; mais elles ſubſiſtent : pour qu'une loi doive s'obſerver, il ſuffit qu'elle ſoit : on riſque trop à l'interpréter. S'il s'en trouve qui répugnent à la raiſon, c'eſt aſſez que je le ſente ; & je garde un jugement libre, en pliant ma volonté : par une autre conduite, nous troublerions l'ordre qui ſe fonde, ſans diſtinction, ſur toutes les loix : les paſſions nous revolteroient contre toute ſorte d'autorité. Craignons, ſur-tout ſi nous ſommes jeunes, de décider du mérite d'une coûtume. N'imaginons pas légérement qu'un uſage même eſt inutile. Nous devons placer notre ſureté à reſpecter & les loix, & la tradition des ſiècles

que tant de penſées & d'obſervations ſucceſſives ont conſacrée.

Le mépris des loix eſt d'autant plus digne de châtiment, que c'eſt un homme puiſſant qui l'affiche & ſemble y inviter les autres hommes. Un grand Seigneur ſe déshonore plus qu'un autre homme, par ce ſcandale : car on ſait bien qu'il n'échappe à la peine qu'en déſavouant ce qu'il a fait & corrompant ſes juges.



DISCOURS XX.

LES USAGES. LES BIENSÉANCES. L'OPINION. LE PUBLIC. LE RIDICULE. LES RÉPUTATIONS. LA RENOMMÉE. LA CONSIDÉRATION. LA LIBERTÉ.

I. *Les usages ou devoirs de société. Les bienséances.*

LES législateurs n'ont pu tout prévoir, ordonner de tout (1). Ils ont institué des règles générales : c'en étoit assez. La marche que nous devons tenir dans les détours de la vie multipliés à l'infini, est seulement indiquée : nous nous y conduisons à l'aide de bons principes : la conscience, l'honneur, le desir d'être approuvés nous

(1) « Non Prætoris erat stultis dare tenuia rerum
» Officia, atque usum rapidæ permittere vitæ ».

PERS.

y ſoutiennent. L'ordre univerſel eſt un type auquel un homme de bien meſure & conforme juſqu'à ſes penſées.

Une bienveillance mutuelle preſcrivit autrefois ce qu'on nomme *les devoirs de ſociété.* Il entre certainement beaucoup de vaines cérémonies dans les viſites, & les complimens dont ils ſe compoſent; mais il ſuffit que je me repréſente leur origine, pour que je veuille les remplir. Recevez avec politeſſe les marques d'intérêt ou de déférence. Accompliſſez vous-même les obligations qui ſont commandées par l'uſage. Cependant n'attachez jamais aſſez d'importance à des formalités, pour qu'on s'attire votre diſgrace ou vos reproches, en ne vous donnant pas avis d'un mariage, en ne vous complimentant pas au ſujet d'un malheur ou d'un ſuccès.

Un particulier obſcur peut ignorer les *bienſéances*; mais il n'eſt pas tolérable qu'un grand-Seigneur ne les ſache pas, ou les oublie. Quoique ce mot veuille dire *ce qui convient*, non ce qui *eſt ordonné*, il eſt pourtant vrai qu'on exige des Grands avec une ſévérité implacable, mais juſte, qu'ils s'aſtreignent à toutes les bienſéances publiques. Ils ne peuvent y manquer ſans paroître rejetter l'opinion : &, dès qu'ils oſent méconnaître cette Reine du monde, à laquelle ils doivent

toutes leurs prérogatives, elle ceſſe de les protéger, elle s'arme contre eux.

II. *L'opinion. Le Public. Ses jugemens. La crainte du ridicule. Les actions publiques & privées. Une réputation uſurpée.*

L'honneur & la Religion veulent que vous régliez vos actions : l'opinion vous porte au moins à ne pas offenſer les mœurs. Diſſimulez donc vos foibleſſes; & celles que vous ne pourrez cacher, rachetez-les par des qualités éminentes. Les loix, les préceptes, les bienſéances, toutes les obligations qui enchaînent les hommes, toutes ſont à l'avantage des Grands. Ils ont plus à conſerver que leurs inférieurs : ils auroient plus à perdre à la diſſolution des ſociétés. L'opinion flétrit les Grands qui publient leurs déſordres, & pour leur ſottiſe, & pour l'exemple qu'ils donnent. Croit-on que le peuple contenu par le pouvoir, écraſé par les titres, appauvri par les grandes propriétés, ne saiſiſſe pas l'occaſion de ſe ſoulager un peu d'un joug auſſi dur? Le Public a-t-il jamais négligé de ſe venger, en inſultant aux vices, des égards qu'il doit aux perſonnes? Les Grands, toujours cités à ſon tribunal, parce qu'ils vivent toujours expoſés à ſes regards, y ſont abſous ou condamnés ſans réſerve. Le premier

des ſupérieurs en ce monde, c'eſt le Public. Il juge ſes maîtres eux-mêmes, & il en a le droit.

Cependant, Monſieur, qu'un grand-Seigneur deſire ſeulement l'amour de ce Public ſi ſévère, je vous l'ai dit, il l'obtient. L'humanité unie à la puiſſance, la grâce tempérant la force, l'urbanité enlevant à la ſupériorité ſa rudeſſe, plaiſent à l'eſprit, touchent le cœur. En France, nous avons le bonheur d'aimer nos Princes : leurs courtiſans ſont ou évidemment vicieux, ou maladroits, quand ils s'attirent nos mépris.

Il n'arrive guères que le Public revienne de la haine qu'il a conçue. Il ſe trompe quelquefois ſans doute : c'eſt qu'alors il ſaiſit quelques traits épars, & blâme un caractère. Les hommes penſent qu'ils ſont au-deſſus de ce qu'ils flétriſſent : Ils craignent donc de rétracter leur cenſure ; & s'ils ont été injuſtes, ils le deviennent encore plus, afin de conſerver la ſupériorité qu'ils ſe ſont arrogée. D'ailleurs on ſe croit humilié de confeſſer publiquement une erreur commiſe ou dans l'éloge, ou dans la ſatyre : & nous avons pour défendre celles qui nous ſont communes à preſque tous, le prétexte ſi plauſible de penſer comme le plus grand nombre.

En général, quiconque a mépriſé l'opinion,

n'avoit

n'avoit ni les talens, ni les vertus qui méritent une renommée; &, dès qu'on a prévenu contre soi, il faut des actions éclatantes pour se reconcilier avec l'estime.

Ainsi, respectez l'opinion dès votre jeunesse : craignez de blesser les mœurs : ne contractez aucune de ces liaisons qu'elles réprouvent, & que vous n'oseriez avouer. Si vous aviez moins d'honneur, je vous répéterois ici deux observations que je crois avoir faites; c'est que les domestiques s'entretiennent des défauts les plus secrets de leurs maîtres, & que les complices des mêmes excès se trahissent toujours. La crainte du ridicule ou de l'animadversion publique, retient quelquefois des hommes assez malheureusement nés pour se passer de l'estime d'eux-mêmes; elle les retient, dis-je, mais ne les sauve pas : car s'ils viennent à se persuader que leurs actions seront secrettes, ils agissent à l'aventure. Lorsqu'on les apperçoit, ils sont perdus.

Oserois-je le dire? *Le ridicule* n'a point de victimes plus assurées que ceux qui le redoutent le plus, parce qu'ils ne craignent rien autre chose. Combien ils sont petits, quand on les connoît! La réponse de cet enfant mal élevé qui disoit, quand on le surprenoit en faute, « *Je ne croyois pas que vous pussiez me voir* »,

S

conviendroit à de tels gens, qui ne ſe répentent que de s'être laiſſé découvrir.

Si vous parlez, ſi vous vous montrez, on vous juge. Si vous êtes ſeul, on vous voit, on vous écoute : n'en doutez pas, Monſieur. Le Public ignora-t-il quelque temps ce que vous ne voudriez pas qu'il ſût, vous le ſauriez, vous, l'honneur vous le reprocheroit, & DIEU n'eſt pas un juge moins clairvoyant ni moins ſévère.

Vous vivrez en particulier, comme ſous les yeux de la multitude. A très-peu d'exceptions près, vous tâcherez d'être en public, ce que vous ſerez en particulier.

Ce ne ſont pas quelques actions éclatantes qui annoncent un caractère : l'enthouſiaſme peut les produire. L'imagination s'ébranle fortemenr : l'ame s'agrandit tout-à-coup, & ſe conſume en efforts au-deſſus de ſa véritable portée. Un nain qui monte ſur des échaſſes, & qui s'enveloppe de la robe d'Hercule, ne ceſſe pas d'être un nain.

Le plus ſouvent, cet appareil qu'on met à ſes actions, n'eſt que l'effet du charlatanisme. Un diſſipateur que ſon état oblige à donner, fait l'aumône avec tout le faſte qui peut impoſer au vulgaire, & toute la parcimonie à laquelle ſes nombreux beſoins l'aſtreignent. Un fanfaron d'épée expédie un pauvre diable qui ſe mouroit de peur,

& se constitue vaillant. Un fanfaron de robe juge avec désintéressement une cause bien connue du Public, & se constitue impartial. Otez vos masques, leur eût dit *Charron* (1), je vous connois.

Le Public ne peut être abusé long-temps, je vous le répète : sa justice est quelquefois moins prompte, mais elle est toujours sûre. Il faut se contrarier, pour paroître ce qu'on n'est pas : il faut mourir de honte, quand on est surpris. Une réputation usurpée est un malheur.

---

(1) « La crainte, la honte, l'ambition, & autres » passions, lui font jouer (à l'homme en public) » ce personnage que vous voyez. Pour le bien co- » gnoistre, il le faut voir en son privé & en son » *à-tous-les-jours*. Il est bien souvent tout autre en » la maison qu'en la rue, au Palais, en la place : » autre avec ses domestiques qu'avec les étrangers. » Sortant de la maison, pour aller en public, il va » jouer une farce : ne vous arrêtez pas là, ce n'est » pas lui, c'est une autre : vous ne le cognoistriez » point ».

Charron.

III. *Les réputations. L'esprit & la réputation qu'il faut avoir. La renommée. La gloire. Réputations bonnes en elles-mêmes, mais dangereuses, &c.*

Il y a bien des sortes de réputations méritées; il n'en est qu'une seule qu'il vous convienne de souhaiter, celle de votre état. Je ne veux pas que vous passiez, ni pour un habile musicien, ni pour un bon auteur, ni pour un homme d'esprit : c'est-à-dire que, pour savoir chanter, ou écrire, ou converser, vous encouriez le ridicule d'être exclusivement distingué par ces qualités. On suppose qu'un homme qui met de la prétention à cultiver les sciences ou les beaux-arts, dérobe beaucoup d'instans de sa vie aux fonctions qu'il a dans la société. De ce qu'un médecin parle à merveille & disserte en littérature, il ne s'ensuit pas qu'il sache guérir : pour que vous crussiez jouer du violon comme *Jarnowick*, il faudroit que vous eussiez négligé de vous préparer à commander une armée, ou à négocier les intérêts du Roi. Bien des gens mettent en fait qu'ils ont le mérite nécessaire à leurs places : ils ne veulent pas qu'on puisse en douter : ils aiment donc à

persuader que ce mérite leur a été facile à acquérir, & qu'au milieu de leurs soins publics & continuels, ils ont su, par un emploi exact de leurs loisirs, s'en procurer quelqu'autre, bien plus important par la difficulté qu'ils ont surmontée. En général, les talens déplacés sont médiocres; mais la malignité publique semble se plaire à prendre au mot les hommes dont je parle : on célèbre les qualités ou les talens qu'ils affichent : on se tait sur leurs vertus, sur le mérite d'état qu'ils ont peut-être, & qui est le seul par lequel ils auroient dû chercher l'estime.

La justesse d'esprit conseille à chaque homme d'avoir l'esprit de son état, & d'en mériter la réputation.

Ne courez point après la renommée; ayez-en la passion au fond du cœur : on jugera bien que vous êtes né pour l'atteindre. Quelque modeste que vous soyiez, vous vous trahirez assez pour que l'envie s'allarme & vous surveille : ne l'irritez donc point. « Combien d'hommes, disoit un » écrivain illustre, sont restés sur le seuil d'une » grande réputation, pour s'être trop pressés »!.. Nous faisons de grandes fautes, toutes les fois que nous nous hâtons. Il faut se mûrir en secret, faire bien présager de soi, & se tenir prêt à saisir l'occasion. Un des torts les plus ordinaires

aux jeunes gens, c'eſt l'empreſſement à ſe faire juger : ne pouvons-nous pas nous contenter de notre ſuffrage, en attendant que la ſcène du monde s'ouvre d'elle-même pour nous ? Mais le jeune artiſte qui a fait un portrait reſſemblant, s'égale au *Pouſſin*, & il veut qu'on lui commande un tableau d'hiſtoire. L'auteur d'un madrigal aſſez joli, n'eſt pas fâché qu'on le ſoupçonne d'avoir autant de grâce que *Racine*, & il compoſe une tragédie traduite de l'anglois. Un Lieutenant déclame contre l'Ordonnance, vante le coſtume Pruſſien, fait conſiſter la ſcience de *Turenne* dans l'art d'aſſujétir des *catogans* ſous un caſque, & il ſe compare aux grands hommes. Je crois qu'il faut ſe connoître ſoi-même, & ſe donner, tout au plus, pour ce qu'on eſt.

Point de charlataniſme, point de précipitation! *Montaigne* l'a dit: « *La plus courte façon d'arriver à la gloire, ce ſeroit faire pour la conſcience, ce que nous faiſons pour la gloire* ».

La réputation que l'on s'inquiète ſi fort d'obtenir trop tôt, eſt bien pénible à conſerver. On l'uſe promptement, lorſqu'on a manqué de prévoyance, qu'on n'eſt pas en avance ſur elle, & qu'on s'eſt expoſé à ne pouvoir l'aggrandir.

Les hommes voyent ſi bien de quel prix leurs

applaudiſſemens ſont pour nous, qu'ils exigent des efforts continuels, & s'attendent à nous trouver meilleurs ou plus grands aujourd'hui que nous n'étions hier : or, comme il eſt impoſſible que de tels progrès ſe remarquent, les jeunes gens doivent éviter de donner leur meſure. Il ne ſuffit pas d'être de niveau (1) avec ſa réputation, il faut encore être au-deſſus.

Entre les réputations que je deſire que vous évitiez d'avoir, remarquez celle d'être un homme frivole. J'ai tâché de vous prémunir contre le goût exceſſif que la plupart des jeunes gens ont pour les modes. Soignez votre extérieur, mais ſans rechercher la parure. Soyez ſimple, mais ſans affecter de l'être.

---

(1) L'optique des yeux de l'eſprit donne encore une explication de cette règle. On exige beaucoup d'un homme célèbre, quand on le voit, uniquement parce qu'il s'eſt rapproché. Inſenſiblement, on lui demande compte de ſa célébrité. On doute, avec une certaine douceur, qu'il l'ait méritée, & on ne l'admire plus.

IV. *Le ridicule.*

Le ridicule guête les gens du monde : quand ils oublient leur place, c'est lui qui la leur montre, mais d'un geste si moqueur, & d'un ton de voix si malin, que ceux qu'il avertit, demeurent perdus. *Duclos* a fort bien remarqué qu'il fait plus de mal que la calomnie ; mais ce moraliste (1)

---

(1) *Duclos* n'est pas toujours exact. Dans ce même chapitre sur *le ridicule*, il dit : « On sacrifie sa vie à » son honneur, souvent son honneur à sa fortune, » & quelquefois sa fortune à la crainte du ridi- » cule »....... Veut-il dire, *à la fausse honte* ? Sa maxime seroit vraie. Il n'y a rien qu'on ne sacrifie par sottise à la fausse honte. Mais je ne crois pas que l'on soit exposé au ridicule, pour vivre franchement selon sa fortune.

Duclos dit encore que « *la hardiesse d'affronter le* » *ridicule impose aux hommes* » :....... nous voyons qu'elle les encourage au contraire à semer le ridicule, & à rire, sans ménagement, de quelques grands personnages : cette maxime est donc fausse ; mais comme elle est brillante, & qu'elle favorise l'inclination la plus naturelle aux jeunes gens, je serois peu surpris qu'elle eût égaré plusieurs des disciples de *Duclos*, qui certainement n'a voulu tromper personne.

étend beaucoup trop l'empire du ridicule. J'ofe le dire, il n'eft pas vrai que le vice en lui-même, ni que la vertu lui foient foumis : ce font la maladreffe du vice & les prétentions à la vertu que le monde ridiculife.

Ainfi donc, toutes les fois que vous agirez fimplement & fans fafte, & d'une manière qui ne tranche pas avec votre caractère, vous pourrez être impunément vertueux.

Le ridicule pourfuit en riant des défauts rifibles : il venge les hommes fur qui l'on voudroit ufurper quelque diftinction. La première règle pour l'éviter, c'eft d'être naturel. La feconde eft de fe conformer à l'ufage, au moins à l'extérieur. La troifième eft de garder fa place, de ne point voir la fociété dont on ne fauroit prendre le ton, & par conféquent de ne pas fe montrer au Public, fans être affuré de lui plaire.

Suivez l'ufage qui vous paroîtra le plus difficile à pratiquer, vous fembla-t-il n'avoir aucune utilité réelle. Dans ce qui eft indifférent de foi, l'*ufage* eft moins léger que la *mode*.

Parmi les ufages de ce genre, que le monde croit devoir obferver, les bons efprits démêlent des pratiques abfurdes : tout en s'y conformant, ils fe récrient : enfin ils enflamment quelques jeunes têtes, qui s'expofent aux premiers coups.

Ne vous mêlez pas à ces *enfans perdus*. Attendez avec les bons efprits.

Cependant, fi votre eftomac fe refufe au thé, ne prenez pas de thé , quoiqu'il foit à la mode d'en prendre. Quand même celle des fang-fues deviendroit un ufage, ne vous les faites pas appliquer fans un befoin réel.

Vous avez vu les *Piccinifles* & les *Glukiftes* immolés au ridicule ; avant qu'ils exiftaffent, on s'étoit moqué de ceux qui tenoient pour les *Italiens* contre *Rameau*, ou pour *Rameau* contre les *Italiens*. *Molière* & *Voltaire* ont fu frapper de ridicule bien des fottifes. Les hommes fages n'ont été ni *Janféniftes*, ni *Moliniftes* , ni *Economiftes* , ni *Mefméristes* , & ils ne font pas *Anglomanes*.

Vous avez trouvé dans le cours de cet ouvrage , d'autres obfervations fur le ridicule.

V. *La confidération perfonnelle. La liberté indéfinie. Les foibleffes que le Public pardonne quelquefois.*

Si vous ne mettez rien contre vous, Monfieur, & fi vous préparez votre réputation , non-feu-

lement vous pourrez atteindre à la renommée par de grands talens que l'occasion développera, mais vous serez sûr d'obtenir la *considération personnelle*. Les hommes ne refusent jamais ce genre d'hommages à la solidité du jugement, à la constante observation des loix qu'ils ont imposées. Il ne faut pas être un homme supérieur pour parvenir à la considération ; mais il faut être sans reproche. Les jeunes gens ne devroient jamais perdre de vue cette vérité : ils se ménageroient plus qu'ils ne le font communément, ce moyen d'être honoré des hommes : ils voudroient avoir la réputation propre à leur état, à leur condition : ils l'auroient tout naturellement : ils se feroient des idées plus justes de l'honneur & des devoirs, & sur-tout ils ne prétendroient pas que la licence fût la liberté.

Cette liberté indéfinie est un véritable esclavage : celui qui se soustrait aux loix, craint le châtiment : celui qui méprise l'usage, se soumet à sa propre indécision, qu'il est sans cesse obligé de combattre. Si je me composois un ton, il faudroit qu'au lieu d'obéir tranquillement à la nature, je luttasse à tous les momens contre elle. Si je voulois secouer tous les freins, si même je pouvois devenir insensible à l'hon-

neur (1) je deviendrois le jouet de mes paſſions. Nous achetons le bonheur ſocial, par notre ſubordination à l'ordre; l'amour des hommes par le bon emploi de nos facultés; les égards, par ceux que nous témoignons; l'eſtime, par l'accompliſſement des devoirs.

Dès qu'on s'eſt fait honorer du Public, la répugnance que nous avons à nous contredire publiquement, retient ſon premier jugement en équilibre, quoiqu'on ſe permette des foibleſſes qu'il découvre. Mais ſi ces foibleſſes deviennent des habitudes honteuſes (2), ſi elles mènent au

---

(1) « Te nihil impellit, nec quicquam extrinſecùs intrat
» Quod nervos agitet; ſed ſi intùs & jecore ægro
» Naſcantur Domini, quî tu impunitior exis
» Atque hic quem ad ſtrigiles ſcutica & metus egit herilis » !

Pers.

« Le mortel le plus ſage eſt toujours le plus libre ».

(2) « Sin tu, cùm fueris noſtræ paulò antè farinæ,
» Pelliculam veterem retines, & fronte politus,

crime, si le monde se persuade une fois que celui qu'il aimoit ne tienne pas compte de sa censure, nulle pitié de sa part, & presque plus de retour à la considération. *Néron* que les Romains avoient chéri dans sa jeunesse, fut abhorré doublement pour les vices qu'il avoit, & pour les vertus qu'il n'avoit plus.

Persistez dans le bien. : l'honneur vous en fait une loi sacrée. Celui qui le professe doit être inébranlable dans ses maximes & constant à les pratiquer.

» Astutam vapido servas sub pectore vulpem,
» Quod dederam suprà repeto funemque reduco ».

Pers.



DISCOURS XXI.

De la vertu. Juger et vouloir. Difficultés qu'éprouvent les enfans des Grands et des Riches. Nécessité qu'ils ayent du caractère et de l'instruction. L'emploi de la vie. La mort. L'espoir de se survivre.

I. *Ce que c'eſt que la vertu. Avoir une volonté. Avoir l'eſprit juſte. Les enfans des Grands & des Riches.*

Vous ſavez qu'il ne ſuffit pas pour être vertueux, d'avoir de bonnes intentions; qui dit *vertu*, dit force & courage & perſévérance à bien faire (1). La bonté du cœur eſt regardée ordi-

(1) C'eſt-à-dire, à faire à autrui ce que nous voudrions qu'il nous fut fait. La vertu n'eſt ni un

nairement comme un bienfait de la Nature; mais les hommes ne ſont pas vertueux ſans efforts. La *volonté*, cette qualité ſi rebelle aux préceptes de l'éducation, ſelon qu'elle eſt foible ou puiſſante, active ou pareſſeuſe, flotte au hazard, ou ſe décide : & ſelon que l'ame juge ſainement des objets, ou ſe laiſſe entraîner aux goûts frivoles, elle met ſa volonté plus ou moins forte à faire de grandes choſes, ou à réuſſir en de petites entrepriſes. On peut inſpirer de la juſteſſe à ceux qui veulent en acquérir ; mais on ne peut donner une volonté vigoureuſe : parens, inſtituteurs, amis, nous ne pouvons rien en ce point eſſentiel pour ceux que nous chériſſons. C'eſt à eux à vouloir.

Le premier & le plus conſtant uſage de la volonté, doit être de ſe donner cette juſteſſe de laquelle j'ai cru ne pouvoir trop vous entretenir.

Suppoſons deux hommes, nés avec de très-grandes forces morales, & les poſſédant au même dégré. L'effet de cette conſtitution ſera dans tous

---

ſentiment, ni un *rapport*, ni un *effort*, ni *le ſublime des actions*, &c. Ce qui manque à la plupart des définitions, c'eſt de définir.

les deux, un desir extrême de se distinguer de la foule; ils prendront différents moyens. L'un pour avoir l'esprit faux, voudra étonner le vulgaire, ou par sa magnificence, ou par la bizarrie de son extérieur, ou par une conduite opposée aux règles. La justesse d'esprit guidera l'autre : il se méfiera de l'apparence, il distinguera la vanité de la gloire, il aura des vertus qui feront son bonheur, & peut-être il deviendra utile & grand par elles.

Je conviens que pour se former un jugement net & solide, c'est un grand avantage que d'être né dans la médiocrité. Les Grands & les riches sont, dès leur enfance, prévenus sur tous les besoins naturels : ils savent bientôt que la société en a imaginé d'autres, & plusieurs les confondent avec les premiers. Le luxe, la mode, les parchemins, ce qu'ils appellent modestement des *convenances*, & dont ils entendent dire qu'on ne peut se passer, leur est nécessaire, à ce qu'ils croyent : Et se considérant eux-mêmes au faîte d'une grandeur fantastique, plaignant ou dédaignant les autres hommes, ils n'imaginent rien de mieux que de continuer à s'élever (1) par des vues chimériques, au-dessus de leurs égaux.

---

(1) « Rarus enim fermè sensus communis in illa » Fortuna ». . . . . . . *Juv*.

Au

Au contraire, l'homme qui a éprouvé de véritables privations, qui a vu ses parens lutter pour lui contre les besoins, & se dévouer à son enfance, qui, développant sa raison par nécessité, & méprisant des desirs qu'il ne pouvoit satisfaire, est parvenu sain au travers des écueils, à l'âge où la destinée des hommes dépend de leur volonté, cet homme n'est point détourné par les petites passions, il va droit au but qu'il se propose; s'il a une volonté forte, il devient vertueux : & s'il a de grands talens, il atteint la gloire.

Voilà, Monsieur, l'obstacle réel que la haute naissance & les riches héritages peuvent apporter au bonheur. Si je vous ai dit, en commençant cet écrit, que votre nom & votre fortune étoient pour vous des moyens d'être heureux, c'est en vous faisant sentir la nécessité de les diriger. Travaillez encore à surmonter cet obstacle qui tend à rendre pernicieux les plus grands avantages : il faut le vaincre : c'est votre premier devoir par rapport aux autres, & par rapport à vous.

I I. *La foiblesse. Le caractère. La frivolité.*

J'espère que vous n'imiterez pas quelques hommes qui semblent toujours demander un conseil, & ne manquent jamais à suivre le dernier

de ceux qu'on leur a donnés. Consultez, mais avec discernement, & sur-tout sachez voir par vous-même (1)...... *On me l'avoit dit.... J'ai cru bien faire.*..... Ce ne sont pas-là des excuses que le monde reçoive. Il jugera vos actions, non votre cœur : il se moqueroit de vous, comme il fait de tous ceux qu'il croit foibles (2) : de vous sur-tout qui êtes un grand-Seigneur : car il n'y a rien de plus risible que la foiblesse qu'on prétend cacher sous un extérieur imposant.

Lorsque vous aurez pris un parti, maintenez-le par les mêmes raisons qui vous l'auront fait prendre. On vous environnera : chacun de ceux que leur intérêt doit attacher à votre fortune, cherchera à vous suggérer une façon d'agir conforme à ses vues. Si vous manquiez de *caractère*, vous épouseriez les caprices, les haines, les injustices de vos amis & de vos créatures : vous auriez tous les défauts dont on vous donneroit

(1) « Dispice ne sit parùm providum sperare ex aliis » quod tibi ipsi non præstes ».

Plin. jun.

(2) « .... Effluis, amens,
» Contemnêre »............

Pers.

l'exemple. Il eſt des Grands, nés ſans vigueur & ſans vices, qui ſont les plus vicieux des hommes : pour eux, le penchant à ſe laiſſer conduire eſt facile : ils confondent les réſolutions avec les goûts ; cependant il faut ſacrifier ſes goûts, & garder ſes réſolutions.

Je le répète, puiſque vous commandez à vos concitoyens, vous devez vous rendre digne de cet honneur. Inſtruiſez-vous de vos devoirs, ils ſont nombreux. Pratiquez-le bien, vous en avez beaucoup à faire.

Quand il ſeroit vrai que la foule des jeunes gens méconnût ces maximes, ah ! laiſſez la foule s'égarer. Ne me dites point : « *Et les autres ! eh ! que font* » *autres* » ! ...... Conduiſez-vous comme le petit nombre de ceux qui font bien. N'uſez pas votre ame à deſirer des folies, à vous procurer des jouiſſances paſſagères, à rechercher une ſingularité puérile. L'effet de votre conduite en prouvera la ſageſſe. L'étude & la volonté vous conduiront à de grands emplois. Il ſe peut qu'on les accorde parfois, ou à l'intrigue, ou à la ſeule naiſſance ; mais, c'eſt par l'inſtruction, la vertu, le caractère qu'on eſt ſupérieur à ſa fortune, & même à ſa diſgrace.

I I I. *L'instruction considérée comme un devoir envers la société.*

La raison qui se respecte elle-même (1), sera toujours assez honorée par les autres. Malheur à à l'insensé, dépourvu d'instruction, de sagesse & de force, qui parvient aux honneurs! Son élévation fait son opprobre.

C'est un devoir pour tous les hommes, & c'est pour les hommes qui doivent commander à d'autres, & avoir des rapports nombreux, une obligation indispensable de s'instruire. Qu'importe à celui qui m'est soumis, ou à ceux avec qui je dois vivre, que mon cœur soit bon, si ma tête légère, si mon esprit faux & dénué de connoissances morales, m'emportent continuellement hors de moi-même; si j'ignore les rapports des hommes entr'eux, les égards que je leur dois à tous, l'art de faire céder mes passions à l'intérêt général, l'art si varié, si difficile de discerner promptement & les convenances, & les intérêts & les caractères? La sensibilité, destinée par la nature à former & entretenir les sociétés

(1) » Gloriam sapientes possidebunt; stultorum » exaltatio, ignominia ».

Prov.

humaines, a beſoin, pour remplir ce but, d'être unie à la force & à la ſageſſe de l'eſprit : ſans cette heureuſe alliance, elle ne ſert qu'à celui qui en eſt doué : ſouvent même elle l'importune ; comme un cheval généreux ſe joue d'un Cavalier ignorant & foible. Le bon-homme *Lorrain* n'a point fait de longues études. Il bêche ſon jardin, cultive les féves de T....., traite bien ſa femme, honore la vieilleſſe de ſa mère, prie DIEU pour vos parens qui le nourriſſent, & ſalue en vous le petit fils de ſon Seigneur : il s'acquitte de tous ſes devoirs, il fournit vertueuſement ſa carrière : il en fait aſſez pour cela : peu d'inſtruction lui a ſuffi. Il en faut plus à l'habitant des villes : il vous en faut à vous bien davantage. La vertu, je vous l'ai dit, ne conſiſte pas dans une ſimple diſpoſition de l'ame : c'eſt une ſuite d'actes convenant tous au même principe, malgré la variété de ſes applications. *Lorrain* fait aujourd'hui ce qu'il faiſoit hier, & toute ſa vie il n'a vu que les mêmes objets. Peut-être n'a-t-il jamais été tenté. Mais plus on a de rapports, & plus, pour être vertueux, il faut multiplier ſes connoiſſances & tenir à ſes principes.

Voyez dans quel mépris tombent ceux de vos pareils qui flottent continuellement à la merci de leurs paſſions, ou de la volonté d'autrui, qui

n'ont que des idées frivoles, & pas une idée qui leur appartienne. Miférables dans leur vieilleffe, fouvent prématurée, ils gémiffent du fol emploi de leur vie, & n'ont aucune efpérance (1) qui les confole de mourir, pas même celle d'être regrettés.

IV. *La mort. L'efpoir de fe furvivre & celui de jouir de fa renommée.*

Si votre vieilleffe eft trop éloignée pour que vous vouliez la prévoir, fongez du moins à la mort, qui frappe indiftinctement tous les âges. Il meurt bien plus de jeunes gens que d'hommes faits, bien plus d'hommes que de vieillards. Vous perdrez peut-être dès demain l'ami qui vous écrit & qui s'intéreffe fi vivement à votre bonheur. Souvent je m'occupe de cette heure inconnue à laquelle ma vie doit fe terminer. Eh! pourquoi fuirois-je cette penfée? Elle ne m'attrifte point : elle m'excite à devenir bon, & elle contribue à me rendre patient quand je fouffre, fenfible quand je fuis heureux.

---

(1) « Le regret du paffé, du préfent la misère,
» La peur de l'avenir ». . . . .
Regnier.

J'eſpère que je vivrai dans votre ſouvenir. Mais vous, Monſieur, ne voulez-vous pas laiſſer de vous une heureuſe mémoire ? Oui, vous deſirez que vos amis vous pleurent, quand vous ne ſerez plus, & qu'ils vous demeurent fidèles.

L'eſpoir de ſe ſurvivre eſt le ſonge des cœurs tendres. Il eſt auſſi la paſſion des grandes ames.

Soyez préſent à la poſtérité en même temps qu'à votre ſiècle : agiſſez comme pour être jugé des générations à venir. Puiſſiez-vous comprendre la douceur de multiplier ainſi votre exiſtence ! Pour l'homme qui travaille à obtenir l'immortalité, la mort eſt un ſimple point dans la vie, comme le dernier jour de l'année eſt un point dans le temps.

La nobleſſe héréditaire n'eſt qu'une image de cette renommée qui s'étend chez les races futures : & une image très-imparfaite, puiſque les deſcendans d'un homme que ſa bravoure a fait anoblir, cachent ſoigneuſement le nom de ce premier de leurs ancêtres. Les noms de *Fabert* & de *Colbert*, rappelleront toujours l'habile homme de guerre & le grand Miniſtre qui les ont portés. Les Grands véritablement illuſtres ſont ceux dont le nom ſe prononce par la poſtérité, débaraſſé des titres qui l'accompagnoient, tandis qu'il n'avoit pas acquis un éclat dont la vérité fut inconteſtable :

C'eſt ainſi que nous diſons *Sully*, *Turenne* & *Villars*. Comme l'a fort bien remarqué un poëte, cenſeur de ſes contemporains (1), *les Plébéïens Decius* valoient mieux que tous les Patriciens qu'ils ſauvèrent : l'hiſtoire ne nous apprend pas même comment s'appelloient ces Grands-Seigneurs de Rome : & beaucoup de Rois d'Egypte, tout-puiſſans en leur vie, n'ont pu, malgré l'orgueil des pyramides, la prolonger au-delà du tombeau.

Mais ce ſeroit peu que la plus durable renommée, ſi l'ame ne ſe rendoit compte à elle-même de ſon immortalité. Pourquoi n'entendroit-elle pas, ſur ſa vie humaine, le blâme ou les éloges de ceux qui lui ſurvivent au monde? La doctrine de preſque tous les payens, admettoit la ſenſibilité des mânes : & quel eſt l'homme vertueux, ou capable d'amitié, qui n'y croit pas ſouvent au fond de ſon cœur? Ah! ſi c'eſt une erreur, nous devons la pardonner, en faveur de ce qu'elle promet des châtimens au vice, des peines à l'oiſiveté, des récompenſes aux travaux qui ont pour objet le bonheur des hommes.

---

(1) « Pluris enim Decii quàm qui ſervantur ab illis ». *Jvr.*

DISCOURS XXII.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME. DIEU. JESUS-CHRIST. LA MORALE ET LES MAUVAISES MŒURS. L'IMPIÉTÉ ET LA FIN DE LA VIE. LA CONSCIENCE.

I. *L'immortalité de l'ame.*

QUELQUES ſages d'entre les payens, inventèrent l'immortalité de l'ame, ou plutôt ils s'emparèrent d'une tradition errante parmi les ténèbres de l'ignorance, & ils en firent ce dogme ſublime qui devint pour le maintien des mœurs, plus puiſſant que toutes les loix.

Les uns l'allièrent à pluſieurs ſyſtêmes : les autres, *Socrate*, *Platon* & leurs diſciples, ſemblent l'avoir connu dans ſa pureté. Ils croyoient que l'homme ſpirituel étoit fait à l'image du ſouverain être, à qui la mort rejoignoit les ames vertueuſes, autrefois émanées de lui. « Quelle lâcheté, dit » Cicéron, & quel aveuglement, que l'homme

» oubliant qu'il est formé d'une substance divine (1),
» redoute la mort qui doit l'unir à Dieu !... ».
« O le beau jour, dit-il ailleurs, qui me dégagera
» de cette demeure impure & tumultueuse, &
» m'introduira dans l'assemblée des esprits célestes » !

Pour nous, Monsieur, à qui notre immortalité a été révélée par Dieu même, bénissons-le de ce qu'il ne permet pas que nous puissions en douter sans crime. Ce n'est plus une conjecture de la raison : c'est une assurance que l'auteur de toute vérité nous a donnée. Ce n'est plus l'espoir vaguement exprimé de l'*Elisée*, qui excite les hommes vertueux à la persévérance, ni la crainte de *Cerbère & des furies* qui épouvante les scélérats. *Dieu*, l'auteur de toute justice, a promis une éternité de suplices aux réprouvés qui ne le verront jamais, une éternité de bonheur aux justes qu'il rendra participans des délices du ciel & de sa gloire.

---

(1) « . . . . Tantamque esse hominis cæcitatem atque
» socordiam, ut divinæ cognationis immemor, aversetur
» migrationem ad Deum »........

« O præclarum diem, cùm ad illud divinum animorum
» concilium proficiscar, & cùm ex hac turba & colluvie
» discedam » !

Cic.

I I. *Dieu & Jésus-Christ.*

Le Dieu du ciel & de la terre, un ſeul Dieu fut primitivement adoré par les hommes. Le culte que lui devoient la reconnoiſſance & l'amour, ſe pervertit dans la ſuite des âges. Les peuples ſe forgèrent des divinités, ſelon leur crédulité, leurs beſoins, leurs craintes. Ils adorèrent leurs conquérans, leurs bienfaiteurs, des animaux utiles, des légumes, emblême de l'abondance, les aſtres, le feu, la lumière, juſqu'à la débauche, juſqu'au génie du mal. Mais par cela même on voit que l'idée d'un être ſurnaturel & ſuprême, quoique défigurée par une ſuperſtition monſtrueuſe, ſe conſerva dans toutes les nations (1).

Un ſeul peuple, ſimple, ſans lettres, ſans philoſophie, à peine connu des autres avec leſquels ſa loi lui défendoit de ſe mêler, un peuple choiſi de Dieu, pour être ſon témoin, conſervoit cependant, non pas une ſimple tradition, mais la plus ancienne des hiſtoires, mais des livres de dogme

---

(1) Ce qui fait dire à Cicéron :

« Opinionum commenta delet dies, Naturæ judicia » confirmat ».

& de morale, qui atteſtoient l'exiſtence d'un ſeul Dieu, juſte, infini, tout-puiſſant, & rémunérateur; & le plus grand effort de toute la ſageſſe humaine de *Platon* & de *Socrate*, fut de deviner, ou peut-être de dérober à ce peuple, le principe de l'exiſtence d'un Dieu unique, infiniment ſupérieur à tous leurs Dieux.

Mais les ſages ne pouvoient aller plus loin, & il reſtoit de grandes queſtions indéciſives. La religion des Hébreux étoit la ſeule qui expliquât la néceſſité du mal, par le péché originel; la juſtice de DIEU, par le libre arbitre; ſa bonté, par la promeſſe d'un *Meſſie* qui devoit effacer le péché.

III. *Quelques preuves de Jeſus-Chriſt, tirées des Prophéties & de Paſcal. La foi, l'eſpérance & la charité. L'incrédulité.*

Le *Meſſie* étoit prédit dans tous les livres des Hébreux. Il leur étoit ordonné de croire en ſa venue, comme il nous l'eſt de croire en lui. Depuis *Adam*, à qui DIEU en fit la promeſſe ſolemnelle, le *Meſſie* a toujours été adoré.

Il falloit, ſelon les Prophéties (1), « qu'il eût

(1) *Paſcal*, qui cite & traduit les Prophéties.

» un précurseur; qu'il nâquit à *Bethleem*, de la » race de *David;* qu'il fût le précepteur des *gentils*, & la victime pour les péchés du monde; » qu'il fût rejetté, méconnu, trahi, vendu soufletté, moqué, affligé en une infinité de manières, » & abreuvé de fiel; qu'il eût les pieds & les » mains percés; qu'on lui crachât au visage; qu'il » fût tué, & ses habits jettés au sort; qu'il ressuscitât le troisième jour; que les Rois s'armassent » contre lui; que les Rois de la terre & tous les » peuples l'adorassent; que les Juifs subsistassent » en nation, qu'ils fussent errans sans Roi, &c. ».

Or, tout cela est arrivé, & les Juifs eux-mêmes conservent ces prophéties qui les condamnent.

« Si les Juifs, dit Pascal, eussent été tous convertis par *Jésus-Christ*, nous n'aurions plus » que des témoins suspects, & s'ils avoient été » exterminés, nous n'en aurions point du tout ».

Jésus-Christ a choisi des hommes simples pour prêcher sa doctrine. Quatre de ces hommes ont écrit *simplement* sa vie, ses loix, ses miracles & les grandes choses qu'il a faites. Et ce sont eux qui ont détrompé les sages :.... ou plutôt, la vérité les a éclairés. *Jésus-Christ* n'a été vu qu'en Judée, & pendant trois années de sa vie, & il est mort à trente-trois ans.

De même que, dans l'ancienne loi, le peuple

Juif avoit été le dépositaire de la croyance; dans la nouvelle, l'Eglise a reçu de *Jésus-Christ* même ce dépôt de la foi, qu'elle a conservé sans interruption depuis les Apôtres jusqu'à nous.

Croire, espérer, aimer, voilà le dogme de *Jésus-Christ* : il n'a commandé aux hommes que des sentimens qui sont dans tous les cœurs. Notre crédulité saisissoit successivement des erreurs inutiles & dangéreuses : il a fixé notre foi à des objets sublimes. Quelques hommes seulement espéroient un avenir vague & incertain pour eux : il nous a assuré une éternité de bonheur, & il y a attaché notre espérance. Nous nous aimions nous-mêmes : Il a voulu que nous aimassions de plus notre *Dieu* comme un père, & tous les hommes, ses enfans, d'un amour de fraternité.

Encore à présent, nous voyons qu'on se plaît à croire des chimères, des absurdités même, & la religion trouve moins d'incrédules, que le charlatanisme de sectaires.

L'orgueil préfère les systêmes de l'esprit, & l'esprit ne veut pas se soumettre à ce qui est obscur, & qu'il n'a point imaginé. Cependant il falloit que la religion eût des *Mystères*. « Il » y a assez de lumière, dit *Pascal*, pour ceux » qui ne desirent que de voir, & assez d'obscurité » pour ceux qui ont une disposition contraire.

» Il y a assez de clarté pour éclairer les *Elus*, » & assez d'obscurité pour les humilier. Il y a » assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés, » & assez de clarté pour les condamner & les » rendre inexcusables ».

Quel mérite y auroit-il à croire à une évidence géométrique? Et d'ailleurs, quel seroit cet état plus parfait qui nous est promis en l'autre vie, si dès ce monde, nous voyions *Dieu* aussi distinctement que les purs esprits le voient?

I V. *L'impiété & la fin de la vie. La morale & les mauvaises mœurs.*

Si jamais vous aviez quelques doutes sur la religion, demandez la grace de croire, ayez-en la volonté (1). Comprenez la religion, non par

---

(1) « La volonté est un des principaux organes de » la *créance*, non qu'elle forme la *créance*, mais » parce que les choses paroissent vraies ou fausses, » selon la face par où on les regarde. La volonté qui » se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit » de considérer les qualités de celle qu'elle n'aime » pas : & ainsi l'esprit marchant d'une pièce avec la » volonté, s'arrête à regarder la face qu'il aime : & » en jugeant par ce qu'il y voit, il règle insensiblement sa créance suivant l'inclination de la volonté ».

la raiſon, encore moins par l'imagination, mais par le cœur. C'eſt ſur-tout pour croire ſes auguſtes vérités, & maintenir votre foi, qu'il faut avoir du caractère : la force qui fait les Grands-hommes, eſt, ſelon l'expreſſion d'un ancien (1), une émanation de la divinité : ſervez-vous-en pour être fidèle à *Dieu* qui vous l'inſpire, & pour vous ſauver, puiſque le ſalut eſt l'affaire qui nous importe le plus.

Penſez à l'inſtant où il faudra quitter la vie. La plus longue n'eſt qu'un moment, lorſqu'elle eſt écoulée, ou plutôt le paſſé n'eſt rien pour nous : vingt cinq ans, ou cent ans, qui ne ſont plus, ne ſont rien. La vie, au point où elle nous échappe, ſe meſure à ſon emploi, non pas à ſa durée : ce ſont nos actions qui déſormais la prolongeront pendant l'éternité, pour le bonheur ou les tourmens.

Et ailleurs : « Le cœur a ſes raiſons que la raiſon » ne connoît point : on le ſent en mille choſes. » C'eſt le cœur qui ſent Dieu, & non la raiſon. » Voilà ce que c'eſt que la la foi parfaite, Dieu ſen- » ſible au cœur ». *Pascal.*

(1) « Nemo vir magnus ſine aliquo afflatu divino » unquàm fuit ».

Cic.

Les

Les mauvaiſes mœurs nuiſent ſouvent à la foi chrétienne. L'on ſe reconnoit digne du châtiment & l'on ne veut pas y croire, pour ne le pas craindre ; ni même y penſer, de peur d'y croire.

Cependant la terreur des ſupplices aſſiége tôt-ou-tard un eſprit déjà troublé par la douleur. Je voudrois donc que les gens dn monde, les plus éloignés d'une foi parfaite, s'en rapprochaſſent inceſſamment, afin que leur mort s'accordât avec leur vie. Le deſir d'être honoré des hommes ſuggère ſeul ce qu'un Père de l'Egliſe conſeilloit à un grand-Seigneur de ſon temps : « *De trom-* » *per la volupté, en s'éloignant d'elle par de-grés* (1) ».

Si quelqu'impie meurt ſans éprouver de crainte, ou ſans en laiſſer paroître, que trouve-t-il au-delà de la mort, ſelon lui? *Le néant*...... Et ſelon nous, où va-t-il pour n'avoir pas cru?..... Ah ! Monſieur, comment balanceroit-on à choiſir?

« L'impiété, dit *Fénélon*, ſe creuſe à elle-» même un abîme ſans fond, où elle ſe précipite » ſans eſpérance ». Il n'y a que les Athées, en

(1) « Falle voluptates ab eis te per gradus avocans ». *St. Baſile*, cité par Cheminais.

V.

cette vie, & les damnés, en l'autre, qui n'eſpèrent point (1).

V. *L'honneur & la conſcience. Les devoirs d'un honnête-homme & ceux d'un homme religieux ſont preſque les mêmes.*

Reliſez l'Ecriture ſainte. Vous y trouverez les preuves de la religion, en même temps qu'une morale ſi vraie, ſi belle, ſi fort au-deſſus de la ſageſſe des payens les plus recommandables, qu'on ſe plaît à croire que DIEU l'a dictée aux hommes.

Auſſi j'aurai rempli le but que je me ſuis propoſé, en commençant cet ouvrage, ſi tous les conſeils que je vous y ai donnés, ſe trouvent d'accord avec l'Evangile. L'honneur eſt le mobile duquel je me ſuis ſervi le plus ſouvent : ce mot *honneur* eſt, dans le langage ordinaire, ce qu'eſt le mot *conſcience* dans celui des Miniſtres de la Religion. On ſe crée une fauſſe conſcience, comme on ſe fait un faux honneur. La bonne conſcience

(1) « . . . . Hope nevers comes
» That comes to all «. . . . .
Milton, en parlant de l'Enfer.

n'eſt autre choſe que le véritable honneur, conſacré par l'amœur de Dieu.

« Tous les devoirs, dit *Duguet* (1), dépendent » de la Religien, & c'eſt elle qui les règle tous. » On apprend d'elle à être bon Citoyen, bon » Ami, bon Officier, bon Magiſtrat. C'eſt elle » qui fait une obligation étroite du ſecret : c'eſt » elle qui commande, non-ſeulement l'aumône, » mais la libéralité; qui veut qu'on prête géné- » reuſement quand on le peut; qu'on récompenſe » les ſervices reçus; qu'on en rende d'effectifs & » de réels à ceux qui le méritent, quand on a du » crédit & de l'autorité; qu'on réponde à la con- » fiance qu'on prend en nous, par une exacte » ſincérité; qu'on obſerve religieuſement ſes pa- » roles; qu'on ne ſe ſerve jamais dans aucune » affaire que des voies d'honneur; qu'on ne de- » meure point inutile dans ſa maiſon, quand par » ſa naiſſance & par l'état de ſon bien, on peut » ſervir ſon Prince & ſa Patrie; qu'on le faſſe » alors avec cœur & dignité; & qu'on évite avec » ſoin tout ce qui donneroit un juſte ſoupçon de » lâcheté & de foibleſſe ».

« La Religion ne détruit aucun des motifs

(1) *Inſtitut. d'nn Prince, Tom. 3.*

» légitimes qui portent les hommes à ces devoirs.
» *Elle rend les vertus plus vraies, plus intérieures,*
» *plus conſtantes.* Les ſentimens naturels, l'atten-
» tion aux bienſéances, la ſenſibilité à la réputa-
» tion & à l'honneur ne lui ſont point contraires.
» Elle y joint ſeulement des motifs ſupérieurs.
» Elle s'en rend maîtreſſe, & les ſoumet à une
» plus noble fin ».....

DISCOURS XXIII.

SUITE. LA RELIGION. LES LIVRES IMPIES. LES RAILLERIES DONT ELLE EST L'OBJET. DEVOIR DES GRANDS. LA PIÉTÉ. LE PRECEPTE DE L'AMOUR.

I. *Raiſonnemens & railleries contre la Religion.*

LA Religion eſt le complément de la morale pour un homme du monde, & elle en devroit être le principe & la fin pour tous les hommes.

Différens Ecrivains ont attaqué la Religion, ſoit par des ſophiſmes, & par cette logique fauſſe qui confond les abus avec les inſtitutions, ſoit

par la raillerie, & par des tableaux séduiſans des voluptés exceſſeſſives que la raiſon condamne & que Dieu réprouve.

Si c'eſt *le cœur qui ſent* Dieu, *& non la raiſon*, qu'importe qu'on veuille me prouver que la religion eſt fauſſe?..... Mais mon eſprit craint le joug de la foi! Eh bien! qui lui développera ces obſcurités impénétrables, où la foi me laiſſe du moins entrevoir le crépuſcule d'un beau jour? Et, s'il eſt toujours des myſtères pour l'homme, ſi je dois croire aveuglément, ſoit que je doute, ſoit que je prenne un parti, que croirois-je, ou de la parole de Dieu, ou du raiſonnement de ces hommes cruels qui m'ôtent l'eſpérance & l'amour, ſans leſquels ce n'eût guères été la peine que je vînſſe au monde?

De tout-temps les impies ſe ſont [illegible]és de défigurer la religion: les mauvaiſes m[illegible] pré-tentions exagérées de quelques ch[illegible]glife, nous ſont préſentées comme l'effet du dogme, tandis qu'elles ne prouvent que l'hypocriſie, le fanatiſme, l'abus du pouvoir & le défaut de croyance. Le fanatiſme & l'hypocriſie ſont, auſſi bien que la ſuperſtition, des genres d'impiété, qu'il eſt abſurde d'offrir comme des ſuites néceſſaires de la foi.

Les plaiſanteries des gens du monde & des

incrédules, ne tombent que ſur de tels abus : ce beau monument de la religion ne peut ſouffrir d'atteinte. Mais, ſi je l'oſe dire, la rouille dont le temps & nos erreurs l'ont revêtu, s'ébranle aiſément, ſe diviſe & s'envole en pouſſière : la raillerie ne pénètre pas au-delà. Par malheur, les jeunes eſprits & les eſprits qui ſont toujours jeunes, jugent mal des coups : &, ſi c'eſt un charlatan qui fronde, il ne manque pas de profiter de ce que le nombre de ces eſprits eſt grand, & il perſuade à la multitude qu'il a frappé la religion.

I I. *Lectures dangereuſes. Protéger la religion. Les petites pratiques, les préceptes & les conſeils.*

Tant que vous ſerez jeune, & juſqu'à ce que vous ayiez affermi vos principes, ne liſez point les livres où elle n'eſt pas reſpectée, encore moins ceux où elle eſt attaquée. Sans devenir tout-à-coup un impie, vous auriez des doutes, moins d'eſpérance, moins de bonheur.

Par égard pour ces eſprits dont je vous parlois, par reſpect pour DIEU & pour vous-méme, tâchez de ne vous point permettre de railleries ſur ce qui touche à la religion. N'en tolérez aucune en

ce genre, hafardée par des hommes fur qui vous aurez de l'autorité : vous devez les engager à remplir les devoirs que la religion prefcrit, & leur en donner l'exemple.

Les loix de DIEU, encore plus que les loix du Prince, font le frein du peuple. Auffi, à proportion de ce qu'on a plus des richeffes & de grandeur, le foin de la vie & des propriétés confeille davantage de refpecter la religion, & de la protéger de toutes fes forces. Sans la croyance d'une éternité, combien d'infortunés fe diroient, dans l'extrémité du défefpoir : « jouons notre vie : » fi le crime n'eft pas découvert, nous fommes » riches : s'il l'eft, eh bien, nous ceffons » d'être » !

Le défaut ordinaire aux jeunes gens, n'eft pas de négliger leurs devoirs pour les petites pratiques de la dévotion dans les cloîtres. Je ne vous préviens donc pas d'éviter cet excès. Choififfez un Directeur capable de vous guider. Obfervez, le plus ftrictement poffible, *les préceptes*, & pratiquez *les confeils* les plus falutaires. Priez chaque jour. Honorez les Saints. Adorez *DIEU*. Quand vous ferez dans les temples, foyez-y non-feulement attentif de cœur, mais décent dans votre maintien : le fcandale eft fans doute un grand

crime : une faute fecrette eft perfonnelle, mais l'exemple des Grands (1) entraîne le peuple.

I I I. *La piété. La fauffe piété. La tolérance. Le précepte de l'amour.*

Je vous ai parlé des égards dûs au Clergé.

Marquez du refpect à la vraie piété, qui eft la vertu parfaite & religieufe. Vous la diftinguerez facilement de la fauffe dévotion. Une conduite peu régulière fous un extérieur affecté, l'humilité des vêtemens & l'orgueil fur le front, le ton acariâtre, l'efprit de criailleries, de médifance, de parti, de perfécution, tout cela ne métite qu'un peu de mépris & beaucoup de ridicule.

Ne difputez point fur notre foi, puifque, vraifemblablement vous ne convertiriez pas d'infidèle. Recherchez, & quand vous le pourrez, fecourez les honnêtes gens, de quelque fecte qu'ils foient. Ne damnez perfonne : ne vous méfiez point de la miféricorde de *Dieu* : laiffez-lui juger les cœurs. Nous voyons que *Dieu* eft tolérant : fi nous le fommes, il ne nous appartient peut-être pas de

---

(1) « Principes plus exemplo, quàm peccato » nocent ».

Cic.

nous en faire même un léger mérite. Surpassons en vertu les hommes qui ne vivent pas dans l'Eglise, & nous les convaincrons qu'on les a élevés dans l'erreur. *DIEU* nous ordonne d'aimer tous les hommes sans réserve, & c'est la seconde de ses loix.

« Vous aimerez DIEU, dit *Jesus-Christ*, de » toute votre âme, de toutes vos forces & de » tout votre esprit : vous aimerez votre prochain » comme vous-même. Ce sont les premiers Com- » mandemens, & il n'y en a point de plus grands : » aimez & vous vivrez (1) ».

Je ne veux, Monsieur, ni vous démontrer la nécessité d'aimer DIEU, ni vous exciter encore ici à la bienveillance envers les hommes.

Vous venez de lire les paroles de Dieu même. Il a étendu cette bienveillance, & l'a consacrée en l'unissant étroitement à l'amour de *DIEU*. Il a purifié notre amour-propre en le soumettant à celui que nous devons à *DIEU*, & lui égalant notre amour pour nos semblables (2).

---

(1) *St. Mat.* 22. 37. *St. Marc.* 12. 30. *St. Luc.* 10. 27.

(2) En séparant l'amour-propre de tout autre amour, on en fait l'*égoïsme*.

I V. *Conseils de Fénélon à son élève.*

Fénélon écrivoit à M. *le Duc de Bourgogne* : » Aimer autrui pour soi, c'est l'aimer bien im-» parfaitement. C'est plutôt amour-propre que » vraie amitié. *Le chrétien*, sans rapporter ses » amis à soi, les aime avec tous leurs défauts... » Il aime moins ce qui est moins bon : il aime » mieux ce qui est meilleur : il aime tout, parce » qu'il n'y a rien qui n'ait quelque petit bien » qui est le don de DIEU (1) ».

« Aimez DIEU, écrivoit encore *Fénélon* à » son élève, & ne craignez que de ne l'aimer » pas : il sera lui seul votre lumière, votre » force, votre vie, votre tout ».

« Au nom de Dieu, que l'oraison nourrisse

---

(1) Quelle Religion aimable ! quelle douceur touchante ! *Fénélon* s'est peint lui-même dans la seconde des phrases que voici :

« Rien n'est si sec, si froid, si dur, si resserré » qu'un cœur qui s'aime seul en toutes choses : rien » n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si ai-» mable, si aimant ; qu'un cœur que l'amour divin » possède & anime.

Tous ces passages sont tirés de la première & de la seconde des Lettres de *Fénélon* à M. *le Duc de Bourgogne*.

» votre cœur, comme les repas nourriſſent votre
» corps......... Ne faites point de longue oraiſon,
» mais faites-en un peu tous les matins, en
» quelque temps dérobé. Ce moment de proviſion
» vous nourrira toute la journée. Faites cette
« oraiſon plus du cœur que de l'eſprit, moins par
» raiſonnement que par ſimple affection. Peu de
» conſidérations arrrangées, beaucoup de foi &
» d'amour »......

» Les hommes ne connoiſſent point l'amour
» de *DIEU*. Faute de le connoître, ils en ont
» peur & s'en éloignent.....Ils chicannent avec
» *DIEU* même, pour lui donner le moins qu'ils
» peuvent. *O mon Dieu!* ſi les hommes ſavoient
» ce que c'eſt que vous aimer, ils ne voudroient
» pas d'autre vie & d'autre joie que votre amour !
» Il n'eſt pas queſtion d'ajouter aux bonnes ac-
» tions qu'on fait déjà. Il n'eſt queſtion que de
» faire, par amour pour *DIEU*, ce que les hon-
» nêtes gens qui vivent bien, font par honneur,
» & par amour pour eux-mêmes. Il n'y a rien
» à retrancher que le mal qu'il faudroit retran-
» chér, quand même nous n'aurions d'autre prin-
» cipe que la vraie raiſon........ L'amour de
» *DIEU* veut ſeulement qu'on ſoit juſte, ſobre,
» modéré dans l'uſage convenable de toutes ces
» choſes (les biens de ce monde). Cet amour

» n'augmente pas *les croix*. Il les trouve déjà
» toutes semées dans toutes les conditions des
» hommes. Nos croix nous viennent de l'infir-
» mité de nos corps & des passions de nos ames.
» Elles viennent de nos imperfections & de celles
» des autres hommes avec qui nous sommes obligés
» de vivre; .... il les adoucit par la consolation
» dont il assaisonne nos souffrances; il les di-
» minue même, à mesure qu'il modère nos passions
» ardentes & notre sensibilité, qui sont la source
» de tous nos véritables maux...... Pourquoi donc
» tant craindre l'amour qui ne fait aucun de nos
» maux, qui peut les adoucir tous, & qui feroit
» entrer avec lui dans nos cœurs, tous les biens?
» Les hommes sont bien ennemis d'eux-mêmes
» de résister à cet amour & de le craindre. Le
« précepte de l'amour, loin d'être une sur-
» charge au-dessus de tous les autres préceptes,
» est au contraire ce qui rend tous les autres pré-
» ceptes doux & légers. Ce qu'on fait par crainte,
» & sans amour, est toujours ennuyeux, dur,
» pénible, accablant. Ce qu'on fait par amour,
» par persuasion, par volonté pleinement libre,
» quelque rude qu'il soit aux sens, devient
» toujours doux. L'envie de plaire à DIEU qu'on
» aime, fait que si on souffre, on aime à
» souffrir; la souffrance qu'on aime, n'est plus une
» souffrance »......

En même temps que la Religion achève de nous rendre vertueux, vous voyez qu'elle met le ſceau à notre bonheur, dès ce monde ; qu'elle modère nos paſſions ; & qu'elle nous interdit à la fois l'excès dans nos plaiſirs & le déſeſpoir dans nos peines.

DISCOURS XXIV.

CONCLUSION.

SOYEZ heureux, Monſieur, par les progrès que vous ferez vers la ſageſſe ; par la ſenſibilité de votre cœur, la paix & l'élévation de votre ame, l'eſtime des gens de bien, l'amour des hommes, l'eſpérance d'un bel avenir ; par l'amitié, la tendreſſe filiale, la bienfaiſance, les lettres, les arts, tous les plaiſirs & tous les ſentimens ſans crime ; par des occupations ſelon vos goûts, des goûts ſelon votre force, vos moyens, les bienſéances ; par des vertus ſans affectation, des études ſans contrainte, des réflexions ſans amertume ; par l'accompliſſement volontaire des devoirs généraux, & de ceux qui vous ſont particuliers, envers DIEU, les hommes & vous-même.

Si vous êtes heureux, je le ſerai ; vous n'aurez

que la gloire de vos ſuccès à vous ſeul : nous en partagerons le bonheur.

Hélas ! Je vais vous quitter, & je ſens plus vivement que jamais, toutes les raiſons que mon cœur a de vous chérir. Ces quatre années ſi rapidement écoulées, la dernière ſur-tout, remarquable par un développement plus marqué de vos facultés & de votre raiſon, & ce jour où vous perdites une mère, où je renouvellai le vœu de porter le plus ardent amour à ſon fils, tous les faits, toutes leurs circonſtances, vos réſolutions, vos penchants, vos qualités, vos malheurs, tout ſe retrace à moi....... Non, je ne vous verrai pas demain, je défendrai qu'on vous éveille, je partirai avant le jour.

Que n'aurois-je pas ſacrifié pour demeurer quelques années de plus auprès de vous?...... Du moins, je pars ſans inquiétude ſur vos mœurs : votre volonté me raſſure ; cette volonté, que l'âge & vos réflexions fortifieront encore.

Je ne vous laiſſe point dans cette ville immenſe où il eſt ſi difficile de ne point s'égarer à votre âge; entre des complaiſans & des valets, peut-être intéreſſés à vous ſéduire ; parmi des jeunes gens de qui les modes font l'occupation, l'inutilité le bonheur, les vices la renommée, la ſéduction les triomphes ; mais dans un Régiment

où les mœurs ſont auſſi reſpectées que l'Ordonnance, & où le ridicule punit les travers, en même temps que la diſcipline aſtreint à l'exactitude. Je rends grâces à la prévoyance de vos parens, qui n'a pas ſouffert que le hazard fixât votre place, & au Général dont les ſages maximes ſont devenues l'eſprit de ſon Corps. Là d'excellens modèles à ſuivre & point d'exemple qui pervertiſſe. Point de cette auſtérité ſauvage qui défigure la raiſon. Le goût des arts, de la littérature & des ſciences y ajoute à ſa beauté naturelle, & vous la rendra deſirable. Point de licence dans la gaité : point de *faſte* dans aucun genre. Vos camarades ne ſont point des profeſſeurs de débauche, ni vos chefs des prédicans de morale. Je n'ai pas entendu que les uns ni les autres ſe vantaſſent d'une vertu, ni d'un vice ; mais j'ai vu que pour devenir tout ce que vous devez être, vous aviez un moyen ſûr, l'heureuſe néceſſité de les imiter & de leur obéir.

Mentor fut toujours aimé de *Télémaque*. *Fénélon* fut calomnié : *M. le Duc de Bourgogne* ſe garda bien de croire ſes ennemis : & nulle conſidération ne put ſéparer leurs intérêts, ni leurs cœurs. Pour moi, Monſieur, je ne ſuis pas digne d'exciter l'envie : la calomnie reſpectera mon obſcurité. Mes ſoins & ma tendreſſe, vos promeſſes & votre cœur, voilà mes titres. Vous êtes mon ami,



TABLE

DES DISCOURS.

DISCOURS PREMIER.

DISCOURS II.

DISCOURS III.

DISCOURS IV.

DISCOURS V.

DISCOURS VI.

DISCOURS VII.

DISCOURS VIII.

DISCOURS IX.

DISCOURS X.

DISCOURS XI.

DISCOURS XII.

DISCOURS XIII.

DISCOURS XIV.

DISCOURS XV.

DISCOURS XVI.

DISCOURS XVII.

DISCOURS XVIII.

DISCOURS XIX.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

DISCOURS XX.

DISCOURS XXI.

DISCOURS

DISCOURS XXII.

DISCOURS XXIII.

Fin de la Table.